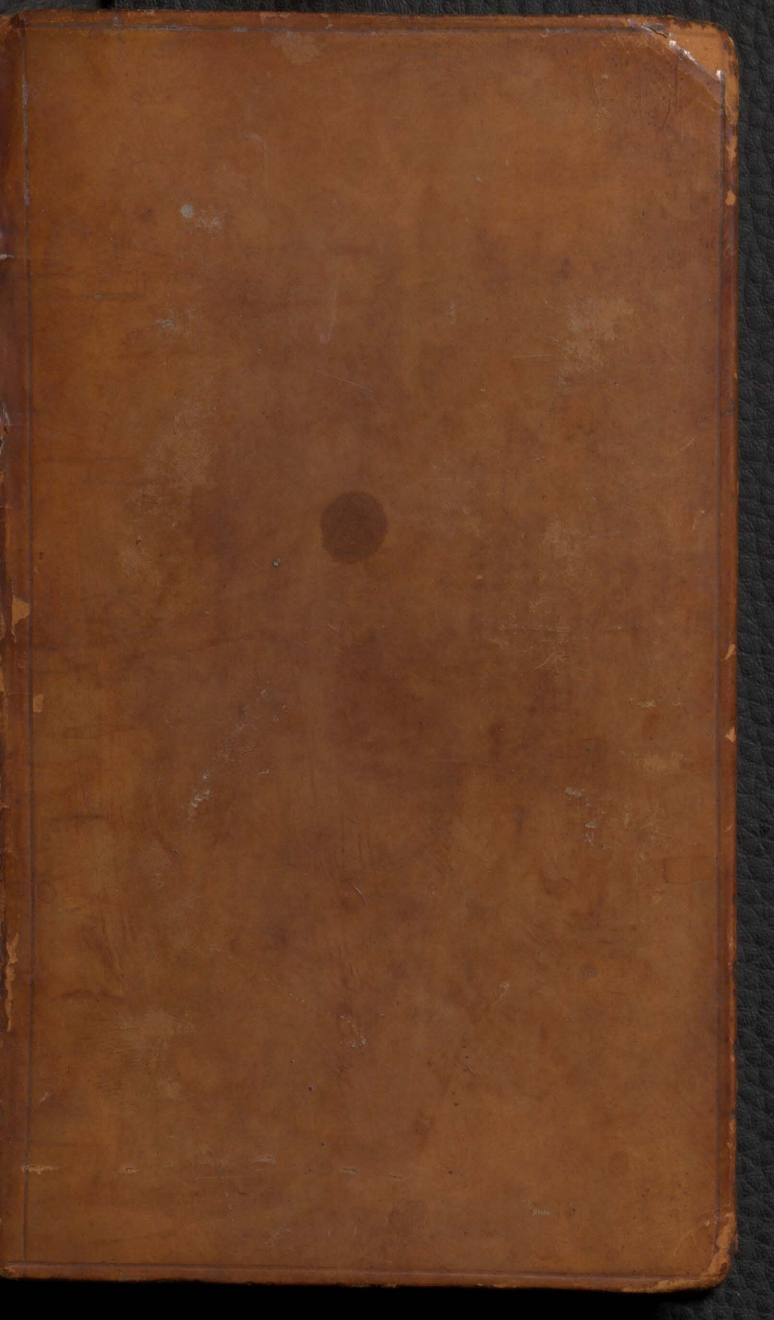
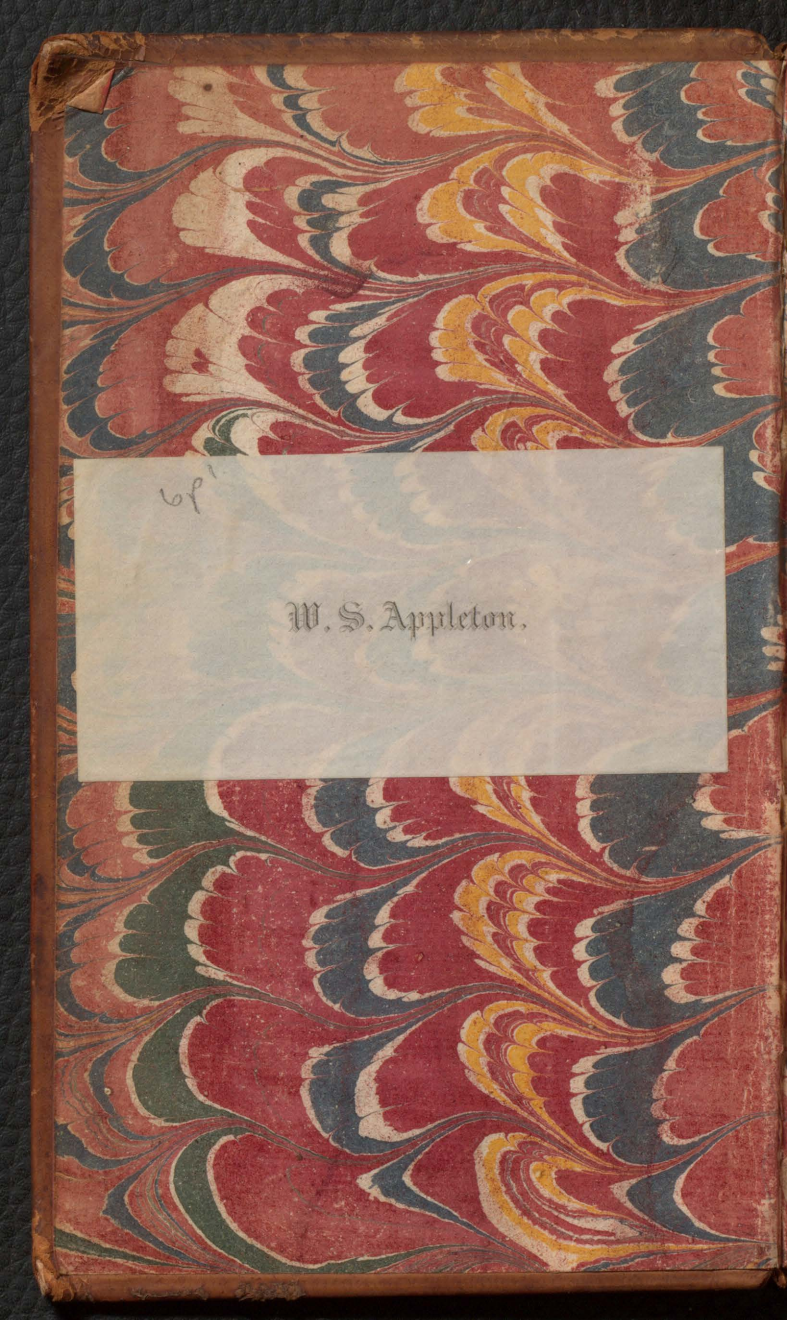






6p'
W. S. Appleton.



SUITE DU VOYAGE, De l'AMERIQUE, OU DIALOGUES De Monſieur le BARON DE LAHONTAN *Et d'un* SAUVAGE,

Dans l'Amerique. Contenant une deſcription exacte des mœurs & des coutumes de ces Peuples Sauvages.

Avec les Voyages du même en Portugal & en Danemarc, dans leſquels on trouve des particularitez trés curieuſes, & qu'on n'avoit point encore remarquées.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

A AMSTERDAM,

Chez la Veuve de BOETEMAN,

Et ſe vend

A Londres, chez DAVID MORTIER, Libraire dans le Strand, à l'Enſeigne d'Eraſme.

M. DCCIV.

PREFACE.

JE m'étois tellement flatté de r'entrer dans la grace du Roy de France, avant la déclaration de cette Guerre, que bien loin de penſer à l'impreſſion de ces lettres & de ces Mémoires, je comptois de les jetter au feu, ſi ce Monarque m'eût fait l'honeur de me redonner mes Emplois ſous le bon plaiſir de Meſſieurs de * *Pontchartrain* pére & fils. C'eſt cette raiſon qui m'a fait négliger de les métre dans l'état où je ſouhaiterois qu'ils fuſſent, pour plaire au Lecteur qui ſe donnera la peine de les lire.

* L'un Chancelier de France, l'autre Sécrétaire d'Etat, trés riches en or & en argent.

Je paſſai à l'âge de 15. à 16. ans en *Canada*, d'où j'eus le ſoin d'entretenir toûjours un commerce de lettres avec un vieux Parent, qui avoit exigé de moy des nouvelles de ce Païs-là, en vertu des aſſiſtances qu'il me donnoit annuellement. Ce ſont ces mêmes lettres dont ce livre eſt composé. Elles contiennent tout ce qui s'eſt paſſé dans ce Païs-là entre les Anglois, les François les * *Iroquois*, & autres Peuples, depuis l'année 1683. juſqu'en 1694. avec quantité de choſes aſſez curieuſes, pour les Gens qui connoiſſent les Colonies des Anglois, ou des François. Le tout eſt écrit a-

vec

* Appellés MAHAK par les Anglois de la nouvelle York.

vec beaucoup de fidélité. Car enfin, je dis les choſes comme elles ſont. Je n'ay flatté, ni épargné perſonne. Je donne aux *Iroquois* la gloire qu'ils ont aquiſe en diverſes ocaſions, quoique je haïſſe ces Coquins là plus que les cornes & les procez. J'atribue en même temps aux gens d'Egliſe, (malgré la vénération que j'ay pour eux) tous les maux que les *Yroquois* ont fait aux Colonies Françoiſes, pendant une guerre, qu'on n'auroit jamais entrepris ſans le conſeil de ces pieux Eccléſiaſtiques.

Aprés cela, j'avertis le Lecteur que les François ne connoiſſant les Villes de la *Nouvelle York*, que ſous leur ancien nom, j'ay eſté obligé de

me conformer à cela, tant dans ma Rélation, que dans mes Cartes. Ils appellent *NIEU-YORK* tout le Païs contenu depuis la ſource de ſa Riviére juſqu'à ſon Embouchure, c'eſt à dire juſqu'à l'Iſle où eſt ſituée la Ville de *Manathe* (ainſi apellée, du temps des Hollandois) & qui eſt à préſent apellée des Anglois *Nieu-York*, Les François appellent auſſi *Orange* la Plantation *d'Albanie*, qui eſt vers le haut de la Riviére. Outre ceci le Lecteur eſt prié de ne pas trouver mauvais que les penſées des Sauvages ſoient habillées à l'Européane; c'eſt la faute du Parent à qui j'écrivois, car ce bon homme ayant tourné en ridicule la * Harangue métaphorique de la

* Letre.

Grand-

Grand-Gula, il me pria de ne plus traduire à la lettre un langage si rempli de fictions & d'hiperboles sauvages ; c'est ce qui fait que tous les raisonnements de ces Peuples paroistront icy selon la diction & le stile des Européans ; car ayant obéï à mon Parent, je me suis contenté de garder les copies de ce que je luy écrivois, pendant que j'estois dans le Païs de ces Philosophes nuds. Il est bon d'avertir le Lecteur, en passant, que les gens qui connoissent mes défauts, rendent aussi peu de justice à ces Peuples qu'à moy, lorsqu'ils disent que je suis un Sauvage & que c'est ce qui m'oblige de parler si favorablement de mes Confréres. Ces Observateurs me font

beaucoup d'honeur, dés qu'ils n'expliquent pas que je ſuis directement ce que l'idée des Européans attache au mot de *Sauvage*. Car en diſant ſimplement que je ſuis ce que les Sauvages ſont, ils me donnent, ſans y penſer, le caractére du plus honnête homme du monde; puiſqu'enfin c'eſt un fait inconteſtable, que les Nations qui n'ont point été corrompues par le voiſinage des Européans, n'ont ni *tien* ni *mien*, ni loix, ni Juges, ni Preſtre; Perſonne n'en doute, puiſque tous les Voyageurs qui connoiſſent ce Païs-là, font foy de cette verité. Tant de gens de diférentes profeſſion l'ont ſi bien aſſuré qu'il n'eſt plus permis d'en douter. Or ſi cela eſt,

on

on ne doit faire aucune dificulté de croire que ces Peuples ſoient ſi ſages & ſi raiſonnables. Il me ſemble qu'il faut être aveugle pour ne pas voir que la propriété des biens (je ne dis pas celle des femmes) eſt la ſeule ſource de tous les déſordres qui troublent la Société des Européans; il eſt facile de juger ſur ce pied-là que je ne prête en aucune maniére le bon Eſprit & la ſageſſe, qu'on remarque dans les paroles & dans les actions de ces pauvres Ameriquains. Si tout le monde étoit auſſi bien fourni de livre de voyages que le Doctor * *Sloane*, on trouveroit dans plus de cent Relations de Canada une infinité de raiſonnemens Sauvages, incomparable-

* Docteur en Medecine à Londres.

blement plus forts que ceux dont il eſt parlé dans mes Memoires. Au reſte, les perſonnes qui douteront de l'inſtinct & du talent des Caſtors, n'ont qu'à voir la grande Carte de l'Amerique du Sr. de Fer, gravée à Paris en 1698. ils y trouveront des choſes ſurprenantes touchant ces animaux.

On m'écrit de *Paris*, que Meſſieurs de *Pontchartrain* cherchent les moïens de ſe venger de l'outrage qu'ils diſent que je leur ay fait, en publiant dans mon livre quelques bagatelles que j'aurois dû taire. On m'avertit auſſi que j'ay tout lieu de craindre le reſſentiment de pluſieurs Ecléſiaſtiques, qui prétendent que j'ay inſulté Dieu, en inſultant leur

con-

conduite. Mais comme je me ſuis attendu à la fureur des uns & des autres, lorſque j'ay fait imprimer ce livre, j'ai eu tout le loiſir de m'armer de pied en cap, pour leur faire teſte. Ce qui me conſole, c'eſt que je n'ay rien écrit que je ne puiſſe prouver autentiquement; outre que je n'ay pû moins dire à leur égard que ce que j'ai dit. Car ſi j'euſſe voulu m'écarter tant ſoit peu de ma narration, j'aurois fait des digreſſions où la conduite des uns & des autres auroit ſemblé porter préjudice au repos & au bien public J'aurois eu aſſez de raiſon pour faire ce coup là: mais comme j'écrivois à un vieux Cagot de Parent, qui ne ſe nourriſſoit que de devotion, & qui craig-

noit

noit les malignes influences de laCour,il m'exhortoit incessament, à ne lui rien écrire, qui pût choquer les gens d'Eglise & les gens du Roy, de crainte que mes lettres ne fussent interceptées : quoiqu'il en soit, on m'avertit encore de *Paris* qu'on employe des Pédans pour écrire contre moy; & qu'ainsi il faut que je me prépare à essuyer une grêle d'injures qu'on va faire pleuvoir sur moy, dans quelques jours; mais n'importe, je suis assez bon sorcier pour repousser l'orage du côté de *Paris*. Je m'en moque, je feray la guerre à coups de plume, puisque je ne la puis faire à coups d'épée. Ceci soit en dit en passant, dans cette Préface au Lecteur, que le

Ciel

Ciel daigne combler de prospéritez, en le préservant d'aucune discussion d'affaire avec la plûpart des Ministres d'Etat ou de l'Evangile; car ils auront toûjours raison, quelque tort qu'ils ayent, jusqu'à ce que l'Anarchie soit introduite chez nous, comme chez les Amériquains, dont le moindre s'estime beaucoup plus qu'un Chancelier de France. Ces peuples sont heureux d'être à l'abri des chicanes de ces Ministres, qui sont toujours maîtres par tout. J'envie le sort d'un pauvre Sauvage, *qui leges & Sceptra terit*, & je souhaiterois pouvoir passer le reste de ma vie dans sa Cabane, afin de n'être plus exposé à fléchir le genou devant des gens, qui sacrifient le bien public à leur intérest particulier, & qui sont nais pour faire enrager les honêtes gens. Les deux Ministres d'Etat à qui j'ay affaire, ont été sollicitez en vain par Madame la Duchesse *du Lude*, par Mr. le Cardinal de *Bouillon*, par Mr. le Comte de *Guiscar* par Mr. de *Quiros*, & par Mr. le Comte *d'Avaux*; rien n'a pû les fléchir, quoique

que mon affaire ne consiste qu'à n'avoir pas soufert les afronts d'un Gouverneur qu'ils protégent, pendant que cens autres Officiers, qui ont eu des affaires mille fois plus criminelles que la mienne, en ont été quittes pour trois mois d'absence. La raison de ceci est qu'on fait moins de quartier aux gens qui ont le malheur de déplaire à Messieurs de Pontchartrain, qu'à ceux qui contreviénent aux ordres du Roy. Quoiqu'il en soit, je trouve dans mes malheurs la consolation de joüir en Angleterre d'une espéce de liberté, dont on ne joüit pas ailleurs; car on peut dire que c'est l'unique Païs de tous ceux qui sont habitez par des peuples civilisez, où cette liberté paroit plus parfaite. Je n'en excepte pas même celle du cœur, etant convaincu que les Anglois la conservent fort précieusement; tant il est vray que toute sorte d'esclavage est en horreur à ces Peuples, lesquels témoignent leur sagesse par les précautions qu'ils prénent pour s'empêcher de tomber dans une servitude fatale.

AVIS DE L'AUTEUR, AU LECTEUR.

Dez-que plusieurs Anglois, d'un mérite distingué, à qui la Langue Françoise est aussi familiére que la leur, & divers autres de mes Amis, eurent veu mes Lettres & Mémoires de Canada, *ils me témoignérent qu'ils auroyent souhaité une plus ample Relation des mœurs & coutumes des Peuples, ausquels nous avons donné le nom de Sauvages, C'est ce qui m'obligea de faire profiter le Public de ces Divers Entretiens, que j'ay eû dans ce Païs-là avec un certain Huron, à qui les François ont donné le nom de* Rat; *je me faisois une aplication agréable, lorsque j'étois au Village de cet Ameriquain, de receuillir avec soin tout ses raisonnemens,*

mens; Je ne fus pas plûtôt de retour de mon Voyage des Lacs de Canada, *que je fis voir mon Manuscrit à Mr. le Comte de* Frontenal, *qui fut si ravi de le lire, qu'ensuite il se donna la peine de m'aider à mettre ces Dialogues dans l'état où ils sont. Car ce n'étoit auparavant que des Entretiens interrompus, sans suite & sans liaison. C'est à la sollicitation de ces Gentishommes Anglois, & autres de mes Amis, que j'ai fait part au Public de bien des Curiositez qui n'ont jamais été écrites auparavant, touchant ces Peuples sauvages. J'ay aussi crû qu'il n'auroit pas desagréable que j'y ajoûtasse des Relations assez curieuses de deux Voyages que j'ai faits, l'un en Portugal, où je me sauvai de Terre-Neuve; & l'autre en Danemarc. On y trouvera la description de* Lisbone, *de* Copenhague, *& de la Capitale du Royaume* d'Arragon, *me reservant à faire imprimer d'autres Voyages que j'ay faits en Europe, lorsque j'auray le bonheur de pouvoir dire des Véritez sans risque & sans danger.*




Pag. 1.

DIALOGUES

Ou Entretiens entre un Sauvage,

Et le

BARON de LAHONTAN.

L A H O N T A N.



'Eſt avec beaucoup de plaiſir, mon cher Adario, que je veux raiſonner avec toy de la plus importante affaire qui ſoit au Monde; pui qu'il s'agit de te découvrir les grandes veritez du Chriſtianiſme. s

A D A R I O.

Je ſuis prêt à t'écouter, mon cher Frére, afin de m'éclaircir de tant de choſes que les Jéſuites nous prêchent depuis long temps, & je veux que nous parlions enſemble avec autant de liberté que faire ſe pourra. Si ta Créance eſt ſemblable à celle que les Jéſuites nous prêchent, il eſt inutile que nous entrions en Converſation, Car ils m'ont débité tant de fables, que tout ce que j'en puis croire, c'eſt qu'ils ont trop d'eſprit pour les croire eux-mêmes.

L A H O N T A N.

Je ne ſçai pas ce qu'ils t'ont dit, mais je croi que leurs paroles & les miennes ſe-

raporteront fort bien les unes aux autres. La Religion Chrêtienne eſt celle que les hommes doivent profeſſer pour aller au Ciel. Dieu a permis qu'on découvrît l'Amérique, voulant ſauver tous les peuples, qui ſuivront les Loix du Chriſtianiſme ; il a voulu que l'Evangile fût prêché à ta Nation, afin de luy montrer le véritable chemin du paradis, qui eſt l'heureux ſéjour des bonnes Ames. Il eſt dommage que tu ne veuille pas profiter des graces & des talens que Dieu t'a donné. La vie eſt courte, nous ſommes incertains de l'heure de nôtre mort ; le temps eſt cher ; éclairci toi donc des grandes Verités du Chriſtianiſme ; afin de l'embraſſer au plus vîte, en regrétant les jours que tu as paſſé dans l'ignorance, ſans culte, ſans religion, & ſans la connoiſſance du vray Dieu.

ADARIO.

Comment ſans conoiſſance du vray Dieu! eſt-ce que tu rêves ? Quoy ! tu nous crois ſans réligion aprez avoir demeuré tant de temps avec nous? I. Ne ſais-tu pas que nous reconnoiſſons un Créateur de l'Univers, ſous le nom du grand Eſprit; ou du Maiſtre de la vie, que nous croyons être dans tout ce qui n'a point de bornes. 2. Que nous confeſſons l'immortalité de l'ame. 3. Que le grand Eſprit nous a pourvûs d'une raiſon capable de diſcerner le bien d'avec le mal, comme le ciel d'avec la terre, afin que nous ſuivions exactement les véritables Régles de la juſtice & de la ſageſſe. 4. Que la tranquillité d'ame plaît au grand Maître de la vie ; qu'au contraire le trouble de l'eſprit lui eſt en horreur, parce que les hommes en devien-

viennent méchans: 5. Que la vie est un songe, & la mort un réveil, aprés lequel, l'ame voit & connoit la nature & la qualité des choses visibles & invisibles. 6. Que la portée de nôtre esprit ne pouvant s'étendre un pouce au dessus de la superficie de la terre, nous ne devons pas le gâter ni le corrompre en essayant de pénétrer les choses invisibles & improbables. Voilà, mon cher Frére, quelle est nôtre Créance,& ce que nous suivons exactement. Nous croyons aussi d'aller dans le païs des ames aprés nôtre mort; mais nous ne soupçonnons pas, comme vous, qu'il faut nécessairement qu'il y ait des séjours & bons & mauvais aprés la vie, pour les bonnes ou mauvaises ames, puisque nous ne sçavons pas si ce que nous croyons être un mal selon les hommes, l'est aussi selon Dieu; si vôtre Religion est diférente de la nôtre, cela ne veut pas dire que nous n'en ayons point du tout. Tu sçais que j'ay été en France, à la nouvelle Jork & à Quebec, où j'ay étudié les mœurs & la doctrine des Anglois & des François. Les Jésuites disent que parmi cinq ou six cens sortes de Religions qui sont sur la terre, il n'y en a qu'une seule bonne & véritable, qui est la leur, & sans laquelle nul homme n'échapera d'un feu qui brûlera son ame durant toute l'éternité; & cependant ils n'en scauroient donner des preuves.

LAHONTAN.

Ils ont bien raison, Adario, de dire qu'il y en a de mauvaises; car, sans aller plus loin, ils n'ont qu'à parler de la tienne. Celui qui ne connoît point les veritez de la Religion

Chrêtienne n'en sçauroit avoir. Tout ce que tu viens de me dire sont des rêveries effroyables. Le Païs des ames dont tu parles, n'est qu'un Païs de chasse chimérique : au lieu que nos saintes Ecritures nous parlent d'un Paradis situé au dessus des étoiles les plus éloignées, où Dieu séjourne actuellement environé de gloire, au milieu des ames de tous les fidéles Chrêtiens. Ces mêmes Ecritures font mention d'un enfer que nous croïons être placé dans le centre de la Terre, où les ames de tous ceux qui n'ont pas embrassé le Christianisme brûleront éternellement sans se consumer, aussi bien que celles des mauvais Chrêtiens. C'est une vérité à laquelle tu devrois songer.

ADARIO.

Ces saintes Ecritures que tu cites à tout moment, comme les Jésuites font, demandent cette grande foy, dont ces bons Péres nous rompent les oreilles ; or cette foy ne peut être qu'une persuasion, croire c'est être persuadé, être persuadé c'est voir de ses propres yeux une chose, ou la reconoître par des preuves claires & solides. Comment donc aurois-je cette foy puisque tu ne sçaurois ni me prouver, ni me faire voir la moindre chose de ce que tu dis ? Croi-moy, ne jette pas ton esprit dans des obscurités, cesse de soûtenir les visions des Ecritures saintes, ou bien finissons nos Entretiens. Car, selon nos principes, il faut de la probabilité. Surquoy fondes-tu le destin des bonnes ames qui sont avec le grand Esprit au dessus des étoiles, ou celuy des mau-

vaises

vaiſes qui brûleront éternellement au centre de la terre ? Il faut que tu accuſe Dieu de tirannie, ſi tu crois qu'il ait créé un ſeul homme pour le rendre éternellement malheureux parmi les feux du centre de cette Terre. Tu diras, ſans doute, que les ſaintes Ecritures prouvent cette grande verité ; mais il faudroit encore, ſi cela étoit, que la Terre fût éternelle, or les Jéſuites le nient, donc le lieu des flammes doit ceſſer lorsque la terre ſera conſumée. D'ailleurs, comment veux-tu que l'ame, qui eſt un pur eſprit, mille fois plus ſubtil & plus leger que la fumée, tende contre ſon penchant naturel au centre de cette Terre ; Il ſeroit plus probable qu'elle s'élevât & s'envolât au ſoleil, où tu pourrois plus raiſonablement placer ce lieu de feux & de flammes, puiſque cet Aſtre eſt plus grand que la Terre, & beaucoup plus ardent.

LAHONTAN.

Ecoute, mon cher Adario, ton aveuglement eſt extréme, & l'endurciſſement de ton cœur te fait rejetter cette foy & ces Ecritures, dont la verité ſe découvre aiſément, lorsqu'on veut un peu ſe défaire de ſes préjugés. Il ne faut qu'examiner les prophéties qui y ſont contenues, & qui ont eſté inconteſtablement écrites avant l'événement. Cette Hiſtoire ſainte ſe confirme par les Auteurs payens, & par les Monumens les plus anciens, & les plus inconteſtables que les ſiecles paſſez puiſſent fournir. Croi-moy, ſi tu faiſois réfléxion ſur la maniere dont la Religion de Jeſus-Chriſt s'eſt établie dans le

monde, & ſur le changement qu'elle y a aporté ; ſi tu preſſois les Caractéres de vérité, de ſincérité, & de divinité, qui ſe remarquent dans ces Ecritures ; en un mot, ſi tu prenois les parties de noſtre Réligion dans le détail, tu verrois & tu ſentirois que ſes dogmes, que ſes préceptes, que ſes promeſſes, que ſes menaces, n'ont rien d'abſurde, de mauvais, ni d'oppoſé aux ſentimens naturels, & que rien ne s'accorde mieux avec la droite Raiſon, & avec les ſentimens de la Conſcience.

ADARIO.

Ce ſont des contes que les Jéſuites m'ont fait déja plus de cent fois ; ils veulent que depuis cinq ou ſix mille ans, tout ce qui s'eſt paſſé, ait été écrit ſans altération. Ils commencent à dire la maniere dont la terre & les cieux furent créez ; que l'homme le fut de terre, la femme d'une de ſes côtes ; comme ſi Dieu ne l'auroit pas faite de la même matiére ; qu'un Serpent tenta cet homme dans un Jardin d'arbres fruitiers, pour lui faire manger d'une pomme, qui eſt cauſe que le grand Eſprit a fait mourir ſon Fils exprez pour ſauver tous les hommes. Si je diſois qu'il eſt plus probable que ce ſont des fables que des verités, tu me payerois des raiſons de ta Bible ; or l'invention de l'Ecriture n'a été trouvée, à ce que tu me dis un jour, que depuis trois mille ans, l'Imprimerie depuis quatre ou cinq ſiécles, comment donc s'aſſûrer de tant d'événemens divers pendant pluſieurs ſiécles ? Il faut aſſurément eſtre bien crédule pour ajoûter foi à tant de rêveries contenues

dans ce grand Livre que les Chrêtiens veulent que nous croïons. J'ay oüi lire des livres que les Jésuites ont fait de nostre Païs. Ceux qui les lisoient me les expliquoient en ma langue, mais j'y ay reconu vint menteries les unes sur les autres. Or si nous voïons de nos propres yeux des faussetez imprimées & des choses diférentes de ce qu'elles sont sur le papier : comment veux-tu que je croïe la sincerité de ces Bibles écrites depuis tant de siécles, traduites de plusieurs langues par des ignorans qui n'en auront pas conçû le veritable sens, ou par des menteurs qui auront changé, augmenté & diminué les paroles qui s'y trouvent aujourd'huy. Je pourrois ajoûter à cela quelques autres dificultez qui, peut-être, à la fin t'engageroient, en quelque maniére, d'avoüer que j'ay raison de m'en tenir aux affaires visibles ou probables.

LAHONTAN.

Je t'ay découvert, mon pauvre Adario, les certitudes & les preuves de la Religion Chrêtienne, cependant tu ne veux pas les écouter, au contraire tu les regardes comme des chiméres, en alleguant les plus sotes raisons du Monde. Tu me cites les faussetez qu'on écrit dans les Relations que tu as veues de ton Païs. Comme si le Jésuite qui les a faites, n'a pas pû estre abusé par ceux qui lu y en ont fourni les Mémoires. Il faut que tu considéres, que ces descriptions de Canada sont des bagatelles, qui ne se doivent pas comparer avec les Livres qui traitent des cho-

ses Saintes, dont cent Auteurs diférens ont écrit sans se contredire.

ADARIO.

Comment sans se contredire! Hé quoy ce Livre des choses saintes n'est-il pas plein de contradictions? Ces Evangiles, dont les Jésuites nous parlent, ne causent ils pas un désordre épouvantable entre les François & les Anglois? Cependant tout ce qu'ils contiennent vient de la bouche du grand Esprit, si l'on vous en croit. Or, qu'elle apparence y a-t'il qu'il eût parlé confusément, & qu'il eût donné à ses paroles un sens ambigu, s'il avoit eû envie qu'on l'entendît? De deux choses l'une, s'il est né & mort sur la terre, & qu'il ait harangué, il faut que ses discours ayent esté perdus, parce qu'il auroit parlé si clairement que les Enfans auroient pû concevoir ce qu'il eût dit; ou bien si vous croyés que les Evangiles sont veritablement ses paroles, & qu'il n'y ait rien que du sien, il faut qu'il soit venu porter la guerre dans ce monde au lieu de la paix; ce qui ne sçauroit estre.

Les Anglois m'ont dit que leurs Evangiles contiennent les mêmes paroles que ceux des François, il y a pourtant plus de diférence de leur Réligion à la vôtre, que de la nuit au jour. Ils assûrent que la leur est la meilleure; les Jésuites prêchent le contraire, & disent que celles des Anglois & de mille autres Peuples, ne valent rien. Qui dois-je croire, s'il n'y a qu'une seule véritable religion sur la terre? Qui sont les gens qui n'estiment pas la leur la plus parfaite? Comment l'homme peut-il estre assés habile pour discerner cette unique

& divine Réligion parmi tant d'autres diférentes? Croi-moy, mon cher Frére, le grand Esprit est sage, tous ses ouvrages sont acomplis, c'est lui qui nous a faits, il sçait bien ce que nous deviendrons. C'est à nous d'agir librement, sans embarrasser notre esprit des choses futures. Il t'a fait naître François, afin que tu crusses ce que tu ne vois ni ne conçois; & il m'a fait naître Huron, afin que je ne crusse que ce que j'entens, & ce que la Raison m'enseigne.

LAHONTAN.

La Raison t'enseigne à te faire Chrestien, & tu ne le veux pas être; tu entendrois, si tu voulois, les verités de nôtre Evangile, tout s'y suit; rien ne s'y contredit. Les Anglois sont Chrestiens, comme les François; & s'il y a de la diférence entre ces deux Nations, au sujet de la Religion, ce n'est que par raport à certains passages de l'Ecriture sainte qu'elles expliquent diféremment. Le premier & principal point qui cause tant de disputes, est que les François croient que le Fils de Dieu ayant dit que son corps estoit dans un morceau de pain, il faut croire que cela est vray, puis qu'il ne sçauroit mentir. Il dit donc à ses Apôtres qu'ils le mangeassent & que ce pain estoit véritablement son corps; qu'ils fissent incessamment cette Cérémonie en comémoration de luy. Ils n'y ont pas manqué; car depuis la mort de ce Dieu fait homme, on fait tous les jours le sacrifice de la Messe, parmi les François, qui ne doutent point de la présence réelle du Fils de Dieu dans ce morceau de pain. Or les Anglois prétendent

qu'étant au ciel, il ne ſçauroit eſtre corporellement ſur la terre; que les autres paroles qu'il a dit enſuite (& dont la diſcuſſion ſeroit trop étendue pour toy) les perſuadent que ce Dieu n'eſt que ſpirituellement dans ce pain. Voilà toute la diférence qu'il y a d'eux à nous. Car pour les autres points, ce ſont des vetilles, dont nous-nous accorderions facilement.

ADARIO.

Tu vois donc bien qu'il y a de la contradiction ou de l'obſcurité dans les paroles du Fils du grand Eſprit, puiſque les Anglois, & vous autres en diſputés le ſens avec tant de chaleur & d'animoſité, & que c'eſt le principal motif de la haine qu'on remarque entre vos deux Nations. Mais ce n'eſt pas ce que je veux dire. Ecoute, mon Frére, il faut que les uns & les autres ſoient fous de croire l'incarnation d'un Dieu, voyant l'ambiguité de ces diſcours dont vôtre Evangile fait mention. Il y a cinquante choſes équivoques qui ſont trop groſſiéres, pour eſtre ſorties de la bouche d'un Etre auſſi parfait. Les Jéſuites nous aſſûrent que ce Fils du grand Eſprit a dit qu'il veut véritablement que tous les Hommes ſoient ſauvés; or s'il le veut il faut que cela ſoit; cependant ils ne le ſont pas tous, puis qu'il a dit que *beaucoup eſtoient apellés &, peu éleus*. C'eſt une contradiction. Ces Péres répondent que Dieu ne veut ſauver les Hommes qu'à condition qu'ils le veuillent eux-mêmes, Cependant Dieu n'a pas ajoûté cette clauſe, parce qu'il n'auroit pas alors parlé en Maître.

Mais

Mais enfin les Jésuites veulent penétrer dans les secrets de Dieu, & prétendre ce qu'il n'a pas prétendu luy même; puis qu'il n'a pas établi cette condition. Il en est de même que si le grand Capitaine des François faisoit dire par son Viceroy, qu'il veut que tous les Esclaves de Canada passassent véritablement en France, où ils les feroit tous riches, & qu'alors les Esclaves réspondissent qu'ils ne veulent pas y aller, parce que ce grand Capitaine ne peut le vouloir qu'à condition qu'ils le voudront. N'est il pas vray, mon Frere, qu'on se moqueroit d'eux, & qu'ils seroient ensuite obligez de passer en France malgré leur volonté: tu n'ozerois me dire le contraire. Enfin ces mêmes Jésuites m'ont expliqué tant d'autres paroles qui se contredisent, que je m'étonne aprés cela qu'on puisse les apeller *Eçritures Saintes*. Il est écrit que le premier Homme que le grand Esprit fit de sa propre main, mangea d'un fruit défendu, dont il fut châtié luy & sa Femme, pour estre aussi criminels l'un que l'autre. Suposons donc que pour une pomme leur punition ait esté comme tu voudras; ils ne devoient se plaindre que de ce que le grand Esprit sçachant qu'ils la mangeroient, il les eût créez pour estre malheureux. Venons à leurs enfans qui, selon les Jesuites, sont envelopés dans cette déroute. Est-ce qu'ils sont coupables de la gourmandise de leur Pére & de leur Mére? Est-ce que si un Homme tuoit un de vos Rois, on puniroit aussi toute sa Génération, péres, méres, oncles, cousins, sœurs, fréres & tous ses autres parens? Sup-

 posons

posons donc que le grand Esprit, en créant cet Homme, ne sçeût par ce qu'il devroit faire apres sa création (Ce qui nepeut être) supposons encore que toute sa posterité soit complice de son Crime (Ce quiseroit injuste) ce grand Esprit n'est-il pas, selon vos Ecritures, si misericordieux & si clément, que sa bonté pour tout le Genre humain ne peut se concevoir. N'est-il pas aussi si grand & si puissant que si tous les esprits des Hommes qui sont, qui ont eté, & qui seront, estoient rassemblés en un seul, il luy seroit impossible de comprendre la moindre partie de sa toute puissance. Or, s'il est si bon & si misericordieux, ne pouvoit il pas pardonner luy & tous ses décendans d'une seule parole? Et s'il est si puissant & si grand, quelle apparence y a t-il qu'un Etre si incompréhensible se fît Homme, vecût en miserable, & mourût en infame, pour expier le peché d'une vile Creature, autant ou plus au dessous de luy, qu'unemouche est au dessous du soleil & des étoiles? Où est donc cette puissance infinie? A quoy luy serviroit-elle, & quel usage en feroit il? Pour moy, je soûtiens que cest douter de l'étendue incomprehensible de sa toutepuissance & avoir une présomption extravagante de soi-même de croire un avilissement de cette nature.

LAHONTAN.

Ne vois tu pas, mon cher Adario, que le grand Esprit estant si puissant, & tel que nous l'avons dit; le péché de nostre premier Pére estoit par consequent si énorme & si grand qu'on le puisse dépeindre. Par exemple, si j'o-

si j'ofençois un de mes soldats, ce ne seroit rien, mais si je faisois un outrage au Roi, mon ofense seroit achevée, & en même temps impardonable. Or Adam outrageant le Roi des Rois, nous sommes ses complices, puis que nous sommes une partie de son ame, & par conséquent, il faloit à Dieu une satisfaction telle que la mort de son propre Fils. Il est bien vray qu'il nous auroit pû pardonner d'une seule parole, mais par des raisons que jaurois de la peine à te faire comprendre, il a bien voulu vivre & mourir pour tout le Genre-Humain. J'avoue qu'il est miséricordieux, & qu'il seût pû absoudre Adam le même jour, car sa misericorde est le fondement de toute l'esperance du salut. Mais, s'il n'eût pas pris à coeur le crime de sa desobeissance, sa defense n'eût été qu'un jeu. Il faudroit qu'il n'eût pas parlé sérieusement, & sur ce pied-là, tout le monde seroit en droit de faire tout le mal qu'il voudroit.

ADARIO.

Jusqu'à présent tu ne prouves rien, & plus j'examine cette prétendue incarnation, & moins j'y trouve de vray-semblance. Quoy! ce grand & incomprehensible Etre & Createur des Terres, des Mers & du vaste Firmament, auroit pû s'avilir à demeurer neuf mois prisonnier dans lesentrailles d'une Femme, à s'exposer à la miserable vie de ses camarades pécheurs, qui ont écrit vos Livres d'Evangiles, à estre batu, foüetté, & crucifié comme un malheureux? C'est ce que mon esprit ne peut s'imaginer. Il est écrit qu'il est venu tout exprés sur la Terre pour y

mourir, & cependant il a craint la mort; voilà une contradiction en deux manieres. I. S'il avoit le dessein de naître pour mourir, il ne devoit pas craindre la mort. Car pourquoy la craint on? C'est parcequ'on n'est pas bien assûré de ce qu'on deviendra en perdant la vie; or il n'ignoroit pas le lieu où il devoit aller, donc il ne devoit pas être si efraïé. Tu sçais bien que nous & nos femmes nous-nous empoisonons le plus souvent, pour nous aller tenir compagnie dans le païs des Morts, lorsque l'un ou l'autre meurt; tu vois donc bien que la perte de la vie ne nous éfarouche pas, quoique nous ne soïons pas bien certains de la route que nos ames prénent. Aprés cela que me répondras-tu? II. Si le Fils du grand Esprit avoit autant de pouvoir que son Pére, il n'avoit que faire de le prier de lui sauver la vie, puisqu'il pouvoit lui même se garantir de la mort, & qu'en priant son Pere il se prioit soi-même. Pour moy, mon cher Frére, je ne conçois rien de tout ce que tu veux que je conçoive.

LAHONTAN.

Tu avois bien raison de me dire tout à l'heure, que la portée de ton esprit ne s'étend pas un pouce au dessus de la superficie de la Terre. Tes raisonnemens le prouvent assez. Apres cela, je ne n'étonne pas si les Jésuites ont tant de peine à te prêcher, & à te faire entendre les saintes Veritez. Je suis fou de raisonner avec un Sauvage qui n'est pas capable de distinguer une supposition chimérique d'un principe assûré, ni une consequence bien tirée, d'une fausse. Comme, par exemple, lorsque

tu as dit que Dieu vouloit ſauver tous les hommes, & que pourtant il y en auroit peu de ſauvez ; tu as trouvé de la contradiction à cela ; cependant, il n'y en a point. Car il veut ſauver tous les hommes qui le voudront eux-mêmes en ſuivant ſa Loy & ſes préceptes ; ceux qui croiront ſon incarnation, la vérité des Evangiles, la recompenſe des bons, le châtiment des méchans, & l'éternité. Mais, comme il ſe trouvera peu de ces gens là, tous les autres iront brûler éternellement dans ce lieu de feux & de flammes, dont tu te moques. Prens garde de n'eſtre pas du nombre de ces derniers ; j'en ſerois fâché, parce que je ſuis t'on ami ; alors tu ne diras pas que l'Evangile eſt plein de contradictions & de chiméres. Tu ne demanderas plus de preuves groſſiéres de toutes les vérités que je t'ai dit ; tu te repentiras bien d'avoir traité nos Evangeliſtes d'imbéciles Conteurs de fables : mais il n'en ſera plus temps ; ſonge à tout ceci, & ne ſois pas ſi obſtiné ; car, en vérité, ſi tu ne te rens aux raiſons inconteſtables que je donne ſur nos miſtéres, je ne parleray de ma vie avec toy.

ADARIO.

Ha ! mon Frére, ne te fâche pas, je ne prétens pas t'ofenſer en t'oppoſant les miennes. Je ne t'empêche pas de croire tes Evangiles. Je te prie ſeulement de me perméttre que je puiſſe douter de tout ce que tu viens de m'expliquer. Il n'eſt rien de ſi naturel aux Chrêtiens, que d'avoir de la foy pour les ſaintes Ecritures, parce que dés leur enfance on leur en parle tant, qu'à l'imi-

mitation de tant de gens élevés dans la même créance, ils les ont tellement imprimées dans l'imagination, que la raiſon n'a plus la force d'agir ſur leurs eſprits déja prévenus de la vérité de ces Evangiles ; il n'eſt rien de ſi raiſonnable à des gens ſans préjugés, comme ſont les Hurons, d'examiner les choſes de prés. Or, aprés avoir fait bien des rérléxions, depuis dix Années, ſur ce que les Jéſuites nous diſent de la vie & de la mort du Fils du grand Eſprit, tous mes Hurons te donneront vint raiſons qui prouveront le contraire : pour moy, j'ai toûjours ſoûtenu que, s'il étoit poſſible qu'il eût eu la baſſeſſe de décendre ſur terre, il ſe ſeroit manifeſté à tous les Peuples qui l'habitent. Il ſeroit décendu en triomphe avec éclat & Majeſté, à la veüe de quantité de gens. Il auroit reſſuſcité les morts, rendu la veüe aux aveugles, fait marcher les boîteux, guéri les malades par toute la terre ; enfin, il auroit parlé, & commandé ce qu'il vouloit qu'on fît ; il ſeroit allé de Nation en Nation faire ces grands miracles pour donner la même Loy à tout le monde ; alors nous n'aurions tous qu'une même Religion, & cette grande uniformité qui ſe trouveroit par tout, prouveroit à nos Décendans d'ici à dix mille ans, la verité de cette Réligion connue aux quatre coins de la Terre, dans une même égalité : au lieu qu'il s'en trouve plus de cinq ou ſix cens diférentes les unes des autres, parmi leſquelles celle des François eſt l'unique, qui ſoit bonne, ſainte & véritable, ſuivant ton raiſonement. Enfin, aprés avoir ſongé mille fois

à

à toutes ces énigmes que vous appelez misſtéres, j'ay creu qu'il faloit eſtré né au delà du grand Lac, c'eſt à dire eſtre Anglois ou François pour les conçevoir. Car dez qu'on me dira que Dieu, dont on ne peut ſe repréſenter la figure, puiſſe produire un Fils ſous celle d'un homme, je répondrai qu'une femme ne ſçauroit produire un Caſtor, parce que chaque Eſpéce dans la nature y produit ſon ſemblable. Et ſi les hommes étoient tous au Diable, avant la venüe du Fils de Dieu, quelle apparence y a-t'il qu'il eût pris la forme des Créatures qui eſtoient au Diable? n'en euſt-il pas pris une diférente & plus belle & plus pompeuſe? Cela ſe pouvoit d'autant mieux que la troiſiéme Perſonne de cette Trinité (ſi incompatible avec l'unité) a pris la forme d'une Colombe.

LAHONTAN.

Tu viens de faire un ſiſtéme ſauvage par une profuſion de Chiméres, qui ne ſignifie rien. Encore une fois ce ſeroit en vain que je chercherois à te convaincre par des raiſons ſolides, puiſque tu n'es pas capable de les entendre. Je te renvoye aux Jéſuites; Cependant je te veux faire concevoir une choſe fort aiſée & qui eſt de la ſphére de ton génie; C'eſt qu'il ne ſufit pas de croire, pour aller chez le grand Eſprit, ces grandes veritez de l'Evangile que tu nies, il faut inviolablement obſerver les commandemens de la Loy qui y eſt contenue, c'eſt à dire n'adorer que le grand Eſprit ſeul, ne point travailler les jours de la grande priére, honorer ſon pére & ſa mére, ne point coucher avec les

filles, ni même les desirer, que pour le mariage, ne tuer, ni faire tuer persone, ne dire du mal de ses fréres, ni mentir; ne point toucher aux femmes mariées, ne prendre point le bien de ses fréres; aller à la Messe les jours marqués par les Jésuites, & jeûner certains jours de la Semaine, car tu aurois beau croire tout ce que nous croïons des saintes Ecritures, ces préceptes y étant compris, il faut les observer, ou brûler éternellement aprez la mort.

ADARIO.

Ha! mon cher Frére, voilà où je t'attendois. Vraîment il y a long temps que je sçai tout ce que tu me viens d'expliquer à présent. C'est ce que je trouve de raisonable dans ce Livre de l'Evangile, rien n'est plus juste ni plus plausible que ces ordonances. Tu viens de me dire que si on ne les exécute pas, & qu'on ne suive pas ponctuellement ces commandemens, la créance & la foy des Evangiles, est inutile; pourquoy donc est-ce que les François le croient en se moquant de ces préceptes? Voilà une Contradiction manifeste. Car I. à légard de l'adoration du grand Esprit, je n'en connois aucune marque dans vos actions, & cette adoration ne consiste qu'en paroles pour nous tromper. Par exemple, ne vois-je pas tous les jours que les Marchands disent en trafiquant nos Castors; *Mes marchandises me coûtent tant, aussi vray que j'adore Dieu, je perds tant avec toy, vray comme Dieu est au Ciel.* Mais, je ne vois pas qu'ils lui fassent des sacrifices des meilleu-

res marchandises qu'ils ont, comme nous faisons, lorsque nous les avons achetées d'eux, & que nous les brûlons en leur présence. II. Pour le travail des jours de la grande Priére, je ne conçois pas que vous fassiez de la différence de ceux-là aux autres ; car j'ay veu vint fois des François qui trafiquoient des péleteries, qui faisoient des filets; qui joüoient, se quérelloient, se batoient, se souloient, & faisoient cent autres folies. III. Pour la vénération de vos Péres, c'est une chose extraordinaire parmi vous de suivre leurs conseils; vous les laissez mourir de faim, vous-vous séparez d'eux, vous faites cabane à part; vous étes toûjours prêts à leur demander, & jamais à leur donner; & si vous espérez quelque chose d'eux, vous leur souhaitez la mort, ou du moins vous l'attendés avec impatiénce. IV. Pour la continence envers le séxe, qui sont ceux parmi vous, à la reserve des Jésuites, qui l'aïent jamais gardée? Ne voïons-nous pas tous les jours vos jeunes gens, poursuivre nos filles & nos femmes jusques dans les champs, pour les séduire par des présens, courir toutes les nuits de Cabane en Cabane dans nôtre Village pour les débaucher, & ne sçais-tu pas toy même combien d'affaires se sont passées parmi tes propres soldats? V. A l'égard du meurtre, il est si ordinaire parmi vous, il est si fréquent, que pour la moindre chose, vous métez l'épée à la main, & vous-vous tuez. Quand j'estois à Paris, on y trouvoit toutes les nuits des gens percez de coups; & sur les chemins de là à la Rochelle, on me dit qu'il faloit que je prisse bien garde de perdre la vie.

VI. Ne

VI. Ne dire du mal de ſes fréres, ni mentir, ſont des choſes dont vous-vous abſtiendriez moins que de boire & de manger, je n'ay jamais oüi parler quatre François enſemble ſans dire du mal de quelqu'un, & ſi tu ſçavois ce que j'ay entendu publier du Viceroy, de l'Intendant, des Jéſuites, & de mille gens que tu connois, & peut-être de toy même, tu verrois bien que les François ſe ſçavent déchirer de la belle maniére. Pour mentir, je ſoûtiens qu'il n'y a pas un Marchand icy qui ne diſe vingt menteries pour nous vendre la valeur d'un Caſtor de marchandiſe, ſans conter celles qu'ils diſent pour difamer leurs camarades. VII. Ne point toucher aux femmes mariées, il ne faut que vous entendre parler quand vous avez un peu bû, on peut aprendre ſur cette matiére bien des hiſtoires, on n'a qu'à compter les enfans que les femmes des Coureurs de bois ſçavent faire pendant l'abſence de leurs Maris. VIII. Ne point prendre le bien d'autrui: Combien de vols n'as-tu pas veu faire depuis que tu és ici entre les Coureurs de bois qui y ſont? N'en a t-on pas pris ſur le fait, n'en a t-on pas châtié? N'eſt-ce pas une choſe ordinaire dans vos Villes, peut-on marcher la nuit en ſureté, ni laiſſer ſes portes ouvertes? IX. Aller à voſtre Meſſe pour prêter l'oreille aux paroles d'une langue qu'on n'entend pas; il eſt vray que le plus ſouvent les François y vont, mais c'eſt pour y ſonger à toute autre choſe qu'à la priére. A Quebec les Hommes y vont pour voir les Femmes, & celles-ci pour voir les Hommes: J'en ay veu qui ſe font porter des Couſ-

Couffins, de peur de gâter leurs bas, & leurs jupes, elles s'afféïent fur leurs talons, elles tirent un Livre d'un grand fac, elles le tiennent ouvert en regardant plûtôt les Hommes qui leur plaifent, que les priéres qui font dedans. La plûpart des François y prénent du tabac en poudre, y parlent, y rient & chantent plutôt par divertiffement que par devotion. Et qui pis eft, je fçai que pendant le temps de cette priére plufieurs Femmes & filles en profitent pour leurs galanteries, demeurant feules dans leurs maifons. A l'égard de voftre jeûne, il eft plaifant. Vous mangez de toute forte de poiffon à crever, des oeufs, & mille autres chofes, & vous apellez cela jeuner? Enfin, Mon cher Frére, vous autres François prétendez tous tant que vous étes avoir de la foy, & vous étes des incrédules; vous voulez paffer pour fages, & vous etes foux, vous-vous croyez des gens d'efprit, & vous étes de préfomptueux ignorans.

LAHONTAN.

Cette Conclufion, mon cher Ami, eft un peu Hurone, en décidant de tous les François en général; fi cela eftoit, aucun deux n'iroit en paradis; or nous fçavons qu'il y a des millions de bienheureux que nous apellons des Saints, & dont tu vois les Images dans nos Eglifes. Il eft bien vray que peu de François ont cette véritable foy, qui eft l'unique principe de la piété; plufieurs font profeffion de croire les véritez de noftre Religion, mais cette créance n'eft ni affez forte, ni affez vive en eux. J'avoue que la plûpart conoiffans

ſans les Véritez Divines, & faiſans profeſſion de les croire, agiſſent tout au contraire de ce que la Foy & la Religion ordonnent. Je ne ſçaurois nier la contradiction que tu as remarquée. Mais il faut conſidérer que les hommes péchent quelquefois contre les lumiéres de leur conſcience, & qu'il y a des gens bien inſtruits qui vivent mal. Cela peut arriver ou par le défaut d'attention, ou par la force de leurs paſſions, par leurs attachemens aux intereſts temporels : l'homme corrompu comme il eſt, eſt emporté vers le mal par tant d'endroits, & par un penchant ſi fort, qu'à moins du néceſſité abſolue, il eſt dificile qu'il y renonce.

ADARIO.

Quand tu parles de l'homme, di l'homme François ; car tu ſçais bien que ces paſſions, cet intérêt, & cette corruption, dont tu parles, ne ſont pas connues chez nous. Or ce n'eſt pas là ce que je veux dire : écoute mon Frére, j'ay parlé trés ſouvent à des François ſur tous les vices qui régnent parmi eux, & quand je leur ai fait voir qu'ils n'obſervoient nullement les loix de leur Réligion ; ils m'ont avoüé quil étoit vray, qu'ils le voïoient & qu'ils le conoiſſoient perfaitement bien, mais qu'il leur étoit impoſſible de les obſerver. Je leur ay demandé s'ils ne croyoient pas que leurs ames brûleroient éternellement : ils m'ont répondu que la miſéricorde de Dieu eſt ſi grande, que quiconque a de la confiance en ſa bonté, ſera pardonné ; que l'Evangile eſt une Alliance de grace dans laquelle Dieu s'accommode à l'état & à la foibleſſe

blesse de l'Homme qui est tenté par tant d'attraits violens si fréquemment qu'il est obligé de succomber ; & qu'enfin ce Monde estant le lieu de la corruption, il n'y aura de la pureté dans l'homme corrompu si ce n'est dans le Païs de Dieu. Voilà une Morale moins rigide que celle des Jésuites ; les quels nous envoyent en enfer pour une bagatéle. Ces François ont raison de dire qu'il est impossible d'observer cette Loi, pendant que *le Tien* , & *le Mien* subsistera parmi vous autres. C'est un fait aisé à prouver par l'exemple de tous les Sauvages de Canada ; puisque malgré leur pauvreté ils sont plus riches que vous, à qui *le Tien* & *le Mien* fait commettre toutes sortes de Crimes.

LAHONTAN.

J'avoüe, mon cher Frére, que tu as raison, & je ne sçaurois me lasser d'admirer l'innocence de tous les Peuples sauvages. C'est ce qui fait que je souhaiterois de tout mon cœur qu'ils connussent la sainteté de nos Ecritures, cest à dire cet Evangile dont nous avons tant parlé ; il ne leur manqueroit autre chose que cela pour rendre leurs ames éternellement bienheureuses. Vous vivés tous si moralement bien que vous n'auriez qu'une seule dificulté à surmonter pour aller en paradis. C'est la fornication parmi les gens libres de l'un & de l'autre Séxe, & la liberté qu'ont les hommes & les femmes de rompre leurs mariages, pour changer reciproquement, & s'accommoder au choix de nouvelles Personnes. Car le grand Esprit a dit que la mort ou l'adultére pouvoient seuls rompre ce lien indissoluble.

Nous parlerons une autre fois de ce grand obſtacle que tu trouves à nôtre ſalut, avec plus d'attention ; cependant je me contenterai de te donner une ſeule raiſon ſur l'un de ces deux points, c'eſt de la liberté des Filles & des Garçons. Premiérement un jeune Guerrier ne veut point s'engager à prendre une femme qu'il n'ait fait quelque Campagne contre les Iroquois, pris des eſclaves pour le ſervir à ſon village, à la chaſſe, & à la pêche, & qu'il ne ſçache parfaitement bien chaſſer & pêcher ; d'ailleurs, il ne veut pas s'énerver par le fréquent exercice de l'acte vénérien, dans le temps que ſa force luy permet de ſervir ſa Nation contre ſes Ennemis: outre qu'il ne veut pas expoſer une femme & des enfans à la douleur de le voir tué ou pris. Or, comme il eſt impoſſible qu'un jeune homme puiſſe ſe contenir totalement ſur cette matiére, il ne faut pas trouver mauvais que les Garçons une ou deux fois le mois, recherchent la compagnie des Filles, & que ces Filles ſoufrent celle des Garçons ; ſans cela, nos jeunes gens en ſeroient extrémement incommodés, comme l'exemple l'a fait voir envers pluſieurs, qui, pour mieux courir, avoient gardé la continence ; & d'ailleurs nos Filles auroient la baſſeſſe de ſe donner à nos Eſclaves.

LAHONTAN.

Croi-moy, mon cher Ami, Dieu ne ſe paye pas de ces raiſons-là, il veut qu'on ſe marie, ou qu'on n'ait aucun commerce avec le Séxe. Car pour une ſeule penſée amoureuſe, un ſeul deſir, une ſimple volonté de con-

contenter ſa paſſion brutale, il faut brûler éternellement. Et quand tu trouves de l'impoſſibilité dans la Continence, tu donnes un démenti à Dieu, car il n'a ordonné que des choſes poſſibles. On peut ſe modérer quand on le veut; il ne faut que le vouloir. Tout homme qui croit en Dieu doit ſuivre ces préceptes, comme nous avons dit. On réſiſte à la tentation par le ſecours de ſa grace qui ne nous manque jamais. Voi, par exemple, les Jéſuites, crois-tu qu'ils ne ſoient pas tentés, quand ils voyent de belles filles dans ton Village? Sans contredit ils le ſont; mais ils apellent Dieu à leur ſecours; ils paſſent leur vie, auſſi bien que nos Prêtres, ſans ſe marier, ni ſans avoir aucun commerce criminel avec le Séxe. C'eſt une promeſſe ſolemnelle qu'ils font à Dieu, quand ils endoſſent l'habit noir. Ils combatent toute leur vie les tentations; il ſe faut faire de la violence pour gagner le Ciel: il faut fuir les occaſions de peur de tomber dans le péché. On ne ſçauroit mieux les éviter qu'en ſe jettant dans les Cloiſtres.

ADARIO.

Je ne voudrois pas pour dix Caſtors être obligé de garder le ſilence ſur cette matiére. Premiérement ces gens-là font un crime en jurant la Continence; Car Dieu ayant créé autant d'hommes, que de femmes, il a voulu que les uns & les autres travaillaſſent à la propagation du genre humain. Toutes choſes multiplient dans la Nature, les Bois, les Plantes, les Oiſeaux, les Animaux & les Inſectes. C'eſt une leçon qu'ils nous don-

nent tous les ans. Et les gens qui ne ſont pas ainſi ſont inutiles aut monde, ne ſont bons que pour eux-mêmes, & ils volent à la terre le bled qu'elle leur donne, puiſqu'ils n'en font aucun uſage, ſelon vos principes. Ils font un ſecond Crime quand ils violent leur ſerment (ce qui leur eſt aſſez ordinaire) car ils ſe moquent de la parole & de la foy qu'il ont donnée au grand Eſprit. En voici un troiſiéme qui en améne un quatriéme, dans le commerce qu'ils ont ſoit avec les filles, ou avec les femmes. Si c'eſt avec les filles il eſt conſtant qu'ils leur ôtent en les déflorant ce qu'ils ne ſçauroient jamais leur rendre, c'eſt à dire cette fleur que les François veulent cuéillir eux-mêmes, quand ils ſe marient, & laquelle ils eſtiment un tréſor dont le vol eſt un des grands crimes qu'ils puiſſent faire. En voilà déja un, & l'autre eſt que pour les garentir de la groſſeſſe, ils prenent des précautions abominables, en faiſant l'ouvrage à demi; ſi c'eſt avec les femmes, ils ſont reſponſables de l'adultére & du mauvais ménage qu'elles font avec leurs maris. Et de plus les enfans qui en proviennent ſont des voleurs qui vivent aux dépens de leurs demi-fréres. Le cinquiéme crime qu'ils commétent, conſiſte dans les voyes illégitimes & profanes dont ils ſe ſervent pour aſſouvir leur paſſion brutale; car comme ce ſont eux qui prêchent vôtre Evangile, ils leur font entendre en particulier, une explication bien diférente de celle qu'ils débitent en public, ſans quoy ils ne pourroient pas autoriſer leur libertinage, qui paſſe pour cri-

me selon vous autres. Tu vois bien que je parle juste, & que j'ay veu en France ces bons Prêtres noirs ne pas câcher leurs visages avec leurs chapeaux, quand ils voyent les femmes. Encore une fois, mon cher Frére, il est impossible de se passer d'elles à un certain âge, encore moins de n'y pas penser. Toute cette résistance, ces efforts dont tu parles, sont des contes à dormir debout. De même cette occasion que tu prétens qu'on évite en s'enfermant dans le Couvent, pourquoy soufre-t'on que les jeunes Prêtres ou Moines confessent des filles & des femmes? Est-ce fuir les occasions? n'est-ce pas plûtôt les chercher? Qui est l'homme au monde qui peut entendre certaines galanteries dans les Confessionaux, sans être hors de soy même? sur tout des gens sains, jeunes & robustes qui ne travaillent point, & ne mangent que des viandes nourrissantes, assaisonnées de cent drogues, qui échauffent assez le sang sans autre provocation. Pour moy je m'étonne aprez cela qu'il y ait un seul Ecclésiastique qui aille dans ce paradis du grand Esprit; & tu ozes me soûtenir que ces gens-là se font Moines & Prêtres pour éviter le péché, pendant qu'il sont adonnez à toutes sortes de vices? Je sçay par d'habiles François que ceux d'entre vous qui se font Prêtres ou Moines ne songent qu'à vivre à leur aise, sans travail, sans inquiétude, de peur de mourir de faim, ou d'aller à l'Armée. Pour bien faire il faudroit que tous ces gens-là se mariassent, & qu'il demeurassent chacun dans leur ménage; ou tout au moins ne recevoir de Prêtres ou de Moines au dessous de l'âge

de 60 ans. Alors ils pourroient confesser, prêcher, visiter sans scrupule les familles, par leur exemple édifier tout le Monde. Alors, dis-je, ils ne pourroient séduire ni femmes ni filles. Ils seroient sages, modérés, considérez par leur vieillesse & par leur conduite, & la Nation n'y perdroit rien, puis qu'à cet âge-là on est hors d'état de faire la guerre.

LAHONTAN.

Je t'ay déja dit une fois qu'il ne falloit pas comprendre tout le Monde en des choses ou trés-peu de gens ont part. Il est vray qu'il y en peut avoir quelques-uns qui ne se font Moines ou Prêtres que pour subsister commodément, & qui abandonnant les devoirs de leur Ministére, se contentent d'en tirer les revenus. J'avoüe qu'il y en a d'yvrognes, de violens, & d'emportés dans leurs actions & dans leurs paroles; qu'il s'en trouve d'une avarice sordide, & d'un attachement extréme à leur interest; d'orgueilleux, d'implacables dans leurs haines, de paillards, de débauchez, de jureurs, d'ypocrites, d'ignorans, de mondains de médisans, &c. mais le nombre en est trés petit, parce qu'on ne reçoit dans l'Eglise que des gens sages dont on soit bien assûré, on les éprouve, & on tâche de connoistre le fond de leur ame avant que de les y admétre. Néanmoins, quelque précaution qu'on prenne, il ne se peut faire qu'on n'y soit trompé quelquefois; C'est pourtant un malheur, car lorsque ces vices paroissent dans la conduite de ces gens-là, c'est asseurément le plus grand des scandales; dez là les paroles

roles saintes se salissent dans leur bouche, les Loix de Dieu sont méprisées, les choses divines ne sont plus respectées; le Ministére s'avilit, la Religion en général tombe dans le mépris; & le peuple n'estant plus retenu par le respect que l'on doit avoir pour la Réligion se donne une entiere licence. Mais il faut que tu saches que nous-nous réglons plûtôt par la doctrine que par l'exemple de ces indignes Ecclésiastiques. Nous ne faisons pas comme vous autres, qui n'avez pas le discernement & la fermeté necessaires pour sçavoir ainsi séparer la doctrine d'avec l'exemple, & pour n'estre pas ébranlez par les scandales que donnent ceux que tu as veu à Paris; dont la vie & la prédication ne s'acordent pas. Enfin tout ce que j'ay à te dire, c'est que le Pape recommandant expressément à nos Evêques de ne conferér à aucun Sujet indigne les Ordres Ecclésiastiques, ils prénent bien garde à ce qu'ils font, & ils tâchent en même temps de ramener à leur devoir ceux qui s'en écartent.

ADARIO.

C'est quelque chose d'étrange que depuis que nous parlons ensemble, tu ne me répondes que superficiellement sur toutes les objections que je t'ay fait; Je voi que tu cherches des détours, & que tu t'éloignes toûjours du sujet de mes questions. Mais à propos du Pape, il faut que tu sçaches, qu'un Anglois me disoit un jour à la *Nieu-Jorc*, que c'estoit comme nous un homme, mais un homme qui envoyoit en enfer tous ceux qu'il excommunioit, qu'il faisoit sortir d'un

ſecond lieu de flammes, que tu as oublié, tous ceux qu'il vouloit, & qu'il ouvroit les portes du Païs du grand Eſprit à qui bon luy ſembloit, parce qu'il avoit les Clefs de ce bon Païs-là; ſi cela eſt, tous ſes amis devroient donc ſe tuer quand il meurt, pour ſe trouver à l'ouverture des portes en ſa Compagnie; & s'il a le pouvoir d'envoyer les ames dans le feu éternél, il eſt dangéreux d'être de ſes ennemis, Ce même Anglois ajoûtoit que cette grande autorité ne s'étendoit nullement ſur la Nation Angloiſe, & qu'on ſe moquoit de luy en Angleterre. Di-moy, je te prie, s'il a dit la vérité.

LAHONTAN.

Il y auroit tant de choſes à raconter ſur cette queſtion, qu'il me faudroit quinze jours pour te les expliquer. Les Jéſuites te les diſtingueront mieux que moy. Néamoins je puis te dire en paſſant que l'Anglois railloit en diſant quelques véritez. Il avoit raiſon de te perſuader que les gens de ſa Réligion ne demandent pas au Pape le chemin du Ciel, puisque cette foy vive, dont nous avons tant parlé, les y conduit en diſant des injures à ce ſaint homme. Le fils de Dieu veut les ſauver tous par ſon ſang & par ſes mérites; Or s'il le veut, il faut que cela ſoit. Ainſi, tu vois bien qu'ils ſont plus heureux que les François dont ce Dieu exige de bonnes œuvres qu'ils ne font guéres. Sur ce pied là nous allons en enfer, ſi nous contrevenons par nos méchantes actions au Commandement de Dieu dont nous avons parlé, quoique nous ayons la mê-

même foy qu'eux. A l'égard du second lieu de flammes, dont tu parles, & que nous appellons le Purgatoire, ils sont exempts d'y passer, car ils aimeroient mieux vivre éternellement sur la Terre, sans jamais aller en paradis, que de brûler des milliers d'années chemin faisant. Ils sont si délicats sur le point d'honneur, qu'ils n'accepteroient jamais de presens au prix de quelques bastonades. On ne fait pas, selon eux, une grace à un homme lorsqu'on le maltraite en luy donnant de l'argent, c'est plûtôt une injure. Mais les François, qui sont moins scrupuleux que les Anglois, tiénent pour une grande faveur, celle de brûler une infinité de siécles dans ce Purgatoire, parce qu'ils connoissent mieux le prix du Ciel.

Or comme le Pape est leur Créancier, & qu'il leur demande la restitution de ses biens, ils n'ont garde de luy demander ses pardons, c'est à dire un passeport pour aller en paradis, sans passer en Purgatoire ; car il leur donneroit plûtôt pour aller à cet enfer, qu'ils prétendent n'avoir jamais esté fait pour eux. Mais nous autres François qui luy faisons une rente assez belle, par la connoissance que nous avons de son pouvoir extréme, & des péchez que nous commettons tous contre Dieu, il faut de nécessité que nous ayons recours aux indulgences de ce saint homme, pour en obtenir un pardon qu'il a pouvoir de nous acorder ; & tel parmi nous qui seroit condamné à quarante mille ans de Purgatoire, avant que d'aller au Ciel, peut en estre quitte pour une seule parole du Pape. Les Jésuites, comme je te l'ai déja dit, t'expliqueront à merveilles le pouvoir du Pape, & l'état du Purgatoire. A-

La diférence que je trouve entre vôtre créance, & celle des Anglois, embarasse si fort mon esprit, que plus je cherche à m'éclaircir, & moins je trouve de lumiéres. Vous feriez mieux de dire tous tant que vous étes, que le grand Esprit a donné des lumiéres sufisantes à tous les hommes, pour conoître ce qu'ils doivent croire & ce qu'il doivent faire, sans se tromper. Car j'ay oui dire que parmi chacune de ces Réligions diférentes, il s'y trouve un nombre de gens de diverses opinions; comme, par exemple, dans la vôtre chaque Ordre Religieux soutient certains points diférents des autres, & se conduit aussi diversement en ses Instituts qu'en ses habits, cela me fait croire qu'en Europe chacun se fait une religion à sa mode, diférente de celle dont il fait profession extérieure. Pour moy, je croy que les hommes sont dans l'impuissance de conoître ce que le grand Esprit demande d'eux, & je ne puis m'empêcher de croire que ce grand Esprit estant aussi juste & aussi bon qu'il l'est, sa justice ait pû rendre le salut des hommes si dificile, qu'ils seront tous damnés hors de vostre religion, & que même peu de ceux qui la professent iront dans ce grand paradis. Croi-moy, les affaires de l'autre monde sont bien diférentes de celles-ci. Peu de gens sçavent ce qui s'y passe. Ce que nous sçavons c'est que nous autres Hurons ne sommes pas les auteurs de nôtre création; que le grand Esprit nous a fait honnêtes gens, en vous faisant des scelerats qu'il envoye sur nos Terres,

res, pour corriger nos défauts & ſuivre noſtre exemple. Ainſi, mon Frére, croi tout ce que tu voudras, aïe tant de foy qu'il te plaira, tu n'iras jamais dans le bon pais des Ames ſi tu ne te fais Huron. L'innocence de nôtre vie, l'amour que nous avons pour nos fréres, la tranquillité d'ame dont nous jouiſſons par le mépris de l'intéreſt, ſont trois choſes que le grand Eſprit exige de tous les hommes en général. Nous les pratiquons naturellement dans nos Villages, pendant que les Européans ſe déchirent, ſe volent, ſe diffament, ſe tuent dans leurs Villes, eux qui voulant aller au pais des Ames ne ſongent jamais à leur Créateur, que lors qu'ils en parlent avec les Hurons. Adieu, mon cher Frére, il ſe fait tard; je me retire dans ma Cabane pour ſonger à tout ce que tu m'as dit, afin que je m'en reſſouvienne demain, lorsque nous raiſonnerons avec le Jéſuite.

DES LOIX.

LAHONTAN.

Et bien, mon Ami, tu as entendu le Jéſuite, il t'a parlé clair, il t'a bien mieux expliqué les choſes que moy. Tu vois bien qu'il y a de la diférence de ſes raiſonemens aux miens. Nous autres gens de guerre ne ſçavons que ſuperficiellement nôtre réligion, qui eſt pourtant une ſçience que nous devrions ſçavoir le mieux : mais les Jéſuites la poſſédent à tel point, qu'ils ne manquent jamais de convaincre les Peuples de la Terre les plus incrédules & les plus obſtinez.

A te parler franchement, mon cher Frére, je n'ay pû concevoir quasi rien de ce qu'il m'a dit, & je suis fort trompé s'il l'a compris luy même. Il m'a dit cent fois les mêmes choses dans ma Cabane, & tu as bien pû remarquer que je luy répondis vint fois hier, que j'avois déja entendu ses raisonnements à diverses reprises. Ce que je trouve encore de ridicule, c'est qu'il me persécute à tout moment de les expliquer mot pour mot au gens de ma Nation, parce que, dit-il, ayant de l'esprit, je puis trouver des termes assez expressifs dans ma Langue pour rendre le sens de ses paroles plus intelligible que luy, à qui le langage Huron n'est pas assez bien connu. Tu as bien veu que je luy ay dit qu'il pouvoit baptizer tous les enfans qu'il voudroit, quoi qu'il n'ait sçeu me faire entendre ce que c'est que le bâtême. Qu'il fasse tout ce qu'il voudra dans mon Village, qu'il y fasse des Chrêtiens, qu'il prêche, qu'il bâtize, je ne l'en empêche pas. C'est assez parler de Religion; venons à ce que vous appellez *les Loix*; c'est un mot comme tu sçais que nous ignorons dans nôstre langue; mais j'en connois la force & l'expression, par l'explication que tu me donnas l'autre jour; avec les exemples que tu ajoûtas pour me le faire mieux concevoir. Di-moy, je te prie, les Loix n'est-ce pas dire les choses justes & raisonnables? Tu dis qu'oüy; & bien, observer les Loix c'est donc observer les choses justes & raisonnables. Si cela est, il faut que vous preniez ces choses justes & raisonnables dans un autre sens que nous,

nous; ou que, si vous les entendés de même, vous ne les suiviez jamais.

LAHONTAN.

Vraîment tu fais là de beaux contes & de belles distinctions! est ce que tu n'as pas l'esprit de concevoir depuis 20. ans, que ce qui s'appelle raison, parmi les Hurons, est aussi raison parmi les François? Il est bien sûr que tout le Monde n'observe pas ces Loix, car si on les observoit, nous n'aurions que faire de châtier personne; alors ces Juges que tu as veu à Paris & à Quebec, seroient obligés de chercher à vivre par d'autres voies. Mais comme le bien de la societé consiste dans la justice & dans l'observance de ces Loix, il faut châtier les méchans, & recompenser les bons; sans cela tout le Monde s'égorgeroit, on se pilleroit, on se diffameroit, en un mot, nous serions les gens du Monde les plus malheureux.

ADARIO.

Vous l'étes assez déja, je ne conçoi pas que vous puissiez l'être davantage. O quel genre d'hommes sont les Européans! O quelle sorte de creatures! qui font le bien par force, & n'évitent à faire le mal que par la crainte des châtimens? Si je te demandois ce que c'est qu'un homme, tu me repondrois que c'est un François, & moi je te prouverai que c'est plûtôt un Castor. Car un homme n'est pas homme à cause qu'il est planté droit sur ses deux pieds, qu'il sçait lire & écrire, & qu'il a mille autres industries. J'apelle un homme celui qui a un penchant na-

turel à faire le bien & qui ne ſonge jamais à faire du mal. Tu vois bien que nous n'avons point des Juges ; pourquoy ? parceque nous n'avons point de quérelles ni de procez. Mais pourquoy n'avons nous pas de procez ? C'eſt parceque nous ne voulons point recevoir ni connoître l'argent. Pourquoy eſt-ce que nous ne voulons pas admétre cet argent? c'eſt parce que nous ne voulons pas de loix, & que depuis que le monde eſt monde nos Péres ont vêcu ſans cela. Au reſte, il eſt faux, comme je l'ay déja dit, que le mot de Loix ſignifie parmi nous les choſes juſtes & raiſonables, puis que les riches s'en moquent & qu'il n'y a que les malheureux qui les ſuivent. Venons donc à ces loix ou choſes raiſonnables. Il y a cinquante ans que les Gouverneurs de Canada prétendent que nous ſoyons ſous les Loix de leur grand Capitaine. Nous-nous contentons de nier noſtre dépendance de tout autre que du grand Eſprit ; nous ſommes nez libres & fréres unis, auſſi grands Maîtres les uns que les autres ; au lieu que vous étes tous des eſclaves d'un ſeul homme. Si nous ne répondons pas que nous prétendons que tous les François dépendent de nous, c'eſt que nous voulons éviter des quérelles. Car ſur quel droits & ſur quelle autorité fondent-ils cette prétention ? Eſt-ce que nous-nous ſommes vendus à ce grand Capitaine ? Avons nous été en France vous chercher ? C'eſt vous qui eſtes venus ici nous trouver. Qui vous a donné tous les païs que vous habitez ? De quel droit les poſſédez vous ? Ils apartiénent aux *Algonkins* depuis toûjours.

jours. Ma foy, mon cher Frére, je te plains dans l'ame ; Croi-moy, fais toy Huron. Car je voi la diférence de ma condition à la tienn. Je suis maître de mon corps, je dispose de moy-même, je fais ce que je veux, je suis le premier & le dernier de ma Nation ; je ne crains personne, & ne dépens uniquement que du grand Esprit. Au lieu que ton corps & ta vie dépend de ton grand Capitaine; son Viceroy dispose de toi, tu ne fais pas ce que tu veux, tu crains voleurs, faux témoins, assassins &c. Tu dépens de mille gens que les Emplois ont mis au dessus de toy. Est-il vray ou non ? sont-ce des choses improbables & invisibles? Ha! mon cher Frére, tu vois bien que j'ay raison ; cependant tu aimes encore mieux estre Esclave François, que libre Huron ; O le bel homme qu'un François avec ses belles Loix, qui croyant estre bien sage est assûrement bien fou ! puis qu'il demeure dans l'esclavage & dans la dépendance, pendant que les Animaux mêmes joüissant de cette adorable Liberté, ne craignent, comme nous, que des ennemis étrangers.

LAHONTAN.

En vérité, mon Ami, tes raisonnemens sont aussi sauvages que toy. Je ne conçoi pas qu'un homme d'esprit & qui a esté en France & à la Nouvelle Angleterre puisse parler de la sorte. Que te sert-il d'avoir vû nos Villes, nos Forteresses, nos Palais, nos Arts, nôtre industrie & nos plaisirs ? Et quand tu parles de Loix sévéres, d'esclavage, & de mille autres sotises, il est seur que tu prêches contre ton sen-

timent. Il te fait beau voir me citer la félicité des Hurons, d'un tas de gens qui ne font que boire, manger, dormir, chasser, & pêcher, qui n'ont aucune commodité de la vie, qui font quatre cens lieües à pied pour aller assommer quatre Jroquois, en un mot, des hommes qui n'en ont que la figure. Au lieu que nous avons nos aises, nos commoditez; & mille plaisirs, qui font trouver les momens de la vie supportables; il ne faut qu'estre honnête homme & ne faire de mal à personne, pour n'étre pas exposé à ces Loix, qui ne sont sévéres qu'envers les scélerats & les méchans.

ADARIO.

Vraîment, Mon cher Frére, tu aurois beau estre honnête homme, si deux faux témoins avoient juré ta perte, tu verrois bien si les Loix sont sévéres ou non. Est-ce que les Coureurs de bois ne m'ont pas cité vint exemples de gens innocens que vos Loix ont fait mourir cruellement, & dont on n'a reconnu l'innocence qu'aprés leur mort. Je ne sçay pas si cela est vray; mais je voi bien que cela peut être. Ne m'ont-ils pas dit encore (quoique je l'eusse oüi conter en France) qu'on fait soufrir des tourmens épouvantables à de pauvres innocens, pour leur faire avoüer, par la violence des tortures, tout le mal qu'on veut qu'ils aïent fait, & dix fois d'avantage. O quelle tirannie exécrable! Cependant les François prétendent estre des hommes. Les femmes ne sont pas plus exemptes de cette horrible cruauté, & les uns & les autres aiment mieux mourir une fois, que cinquante; ils ont raison. Que si, par une force de courage

ex-

extraordinaire, ils peuvent ſoufrir ces tourmens, ſans avoüer ce crime qu'ils n'ont pas commis; quelle ſanté, quelle vie leur en reſte-t-? Non non, mon cher Frére, les Diables noirs, dont les Jéſuites nous parlent tant, ne ſont pas dans le Païs où les ames brûlent; ils ſont à Quebec & en France, avec les Loix, les faux Témoins, les commoditez de la vie, les Villes, les Fortereſſes & les plaiſirs dont tu me viens de parler.

LAHONTAN.

Les Coureurs de Bois, & les autres qui t'ont fait de ſemblables contes, ſans te raconter ſur cela ce qu'ils ne connoiſſoient pas, ſont des ſots qui feroient mieux de ſe taire. Je veux t'expliquer l'affaire comme elle eſt. Suppoſons deux faux Témoins qui dépoſent contre un homme. On les met d'abord en deux Chambres ſéparées, où ils ne peuvent ni ſe voir ni ſe parler. On les interroge enſuite diverſes fois l'un aprés l'autre, ſur les mêmes déclarations qu'ils font contre l'Accuſé; & les Juges ont tant de conſcience qu'ils employent toute l'induſtrie poſſible pour découvrir ſi l'un des deux, ou tous les deux enſemble, ne ſe coupent point. Si par hazard on découvre de la fauſſeté dans leurs témoignages, ce qui eſt aiſé à voir, on les fait mourir ſans remiſſion. Mais s'il paroît qu'ils ne ſe contrediſent en rien; on les préſente devant l'Accuſé pour ſçavoir s'il ne les recuſe pas; & s'il ſe tient à leur conſcience. S'il dit que oui, & qu'en ſuite ces Témoins jurent par le grand Dieu, qu'ils ont veu tuer, violer, piller, &c.

les

les Juges le comdamnent à mort : A l'égard de la torture, elle ne se donne que quand il ne se trouve qu'un seul témoin, parce qu'il ne sufit pas, les Loix voulant que deux hommes soient une preuve sufisante, & qu'un seul homme soit une demi preuve ; mais il faut que tu remarques que les Juges prénent toute la précaution imaginable, de peur de rendre d'injustes jugemens.

ADARIO.

Je suis aussi sçavant que je l'estois ; car au bout du conte, deux faux Témoins s'entendent bien, avant que de se présenter, & la torture ne se donne pas moins par la déclaration d'un scelerat que par celle d'un honnête homme, qui, selon moy, cesseroit de l'être par son témoignage, quoiqu'il eut veu le crime. Ah! les bonnes gens que les François, qui, bien loin de se sauver la vie les uns aux autres, comme fréres, le pouvant faire, ne le font pas. Mais, di-moy, que pense-tu de ces Juges ? Est-il vray qu'il y en ait de si ignorans comme on dit, & d'autres si méchans, que pour un Ami, pour une Courtisane, pour un grand Seigneur, ou pour de l'argent, ils jugent injustement contre leurs consciences ? Je te voi déja prêt de dire que cela est faux ; que les Loix sont des choses justes & raisonables. Cependant je sçay que cela est aussi vray que nous sommes ici. Car celui qui a raison de demander son bien à un autre qui le posséde injustement, fait voir clair comme le jour la vérité de sa cause, n'atrape rien du tout, si ce Seigneur, cette Courtisane, cet

Ami & cet argent parlent pour ſa partie, aux Juges, qui doivent décider l'afaire. Il en eſt de même pour les gens accuſez de crime. Ha ! vive les Hurons, qui ſans Loix, ſans priſons, & ſans tortures, paſſent la vie dans la douceur, dans la tranquillité, & joüiſſent d'un bonheur inconnu aux François. Nous vivons ſimplement ſous les Loix de l'inſtinct, & de la conduite innocente que la Nature ſage nous a imprimée dés le berceau. Nous ſommes tous d'acord, & conformes en volontez, opinions & ſentimens. Ainſi, nous paſſons la vie dans une ſi parfaite intelligence, qu'on ne voit parmi nous ni procez, ni diſpute, ni chicanes. Ha! malheureux, que vous eſtes à plaindre d'eſtre expoſés à des Loix auxquelles vos Juges ignorans, injuſtes & vicieux contreviennent autant par leur conduite particuliere qu'en l'adminiſtration de leurs Charges. Ce ſont-là ces équitables Juges qui manquent de droiture, qui ne raportent leur Emploi qu'à leurs interêts, qui n'ont en veüe que de s'enrichir, qui ne ſont acceſſibles qu'au démon de l'argent, qui n'adminiſtrent la juſtice que par un principe d'avarice, ou par paſſion, qui autoriſant le crime exterminent la juſtice & la bonne foy, pour donner cours à la tromperie, à la chicane, à la longueur des procez, à l'abus & à la violation des ſermens, & à une infinité d'autres déſordres. Voilà ce que font ces grands Souteneurs des belles Loix de la Nation Françoiſe.

LAHONTAN.

Je t'ay déja dit qu'il ne faut pas croire tout

tout ce que les ſottes gens diſent; tu t'amuſes à des Ignorans qui n'ont pas la teinture du ſens commun, & qui te débitent des menſonges pour des véritez. Ces mauvais Juges, dont ils t'ont parlé, ſont auſſi rares que les Caſtors blancs. Car on n'en trouveroit peut-être pas quatre dans toute la France. Ceſont des gens qui aiment la vertu, & qui ont une ame à ſauver comme toy & moy; qui en qualité de perſonnes publiques ont à répondre devant un Juge qui n'a point d'égard à l'apparence des Perſonnes, & devant lequel le plus grand des Monarques n'eſt pas plus que le moindre des Eſclaves. Il n'y en a presque point qui n'aimât mieux mourir, que de bleſſer ſa conſcience & de violer les Loix; l'argent eſt de la boüe pour eux, les femmes les échaufent moins que la Glace, les Amis & les grands Seigneurs ont moins de pouvoir ſur leur eſprit, que les vagues contre les rochers; ils corrigent le libertinage, ils reforment les abus, & ils rendent la juſtice à ceux qui plaident, ſans qu'aucun interêt s'en mêle. Pour moy, j'ay perdu tout mon bien en perdant trois ou quatre procez à Paris, mais je ſerois bien fâché de croire qu'ils les ont mal jugés; quoique mes Parties, avec de trés mauvaiſes cauſes, me manquoient ni d'argent ni d'amis. Ce ſont les Loix qui m'ont jugé, & les Loix ſont juſtes & raiſonnables; je croyois avoir raiſon parce que je ne les avois pas bien étudiées.

ADARIO.

Je t'avoüe que je ne conçois rien à ce

que tu me dis ; car enfin je ſçay le contraire, & ceux qui m'ont parlé des vices de ces Juges ſont aſſûrément des gens d'eſprit & d'honneur. Mais quand perſonne me m'en auroit informé, je ne ſuis pas ſi groſſier que je ne voye moy-même l'injuſtice des Loix & des Juges. Ecoute un peu, mon cher Frere ; allant un jour de Paris à Verſailles, je vis à moitié chemin un Païſan qu'on alloit foüéter pour avoir pris des perdrix & des liévres à des lacets. J'en vis un autre entre la Rochelle & Paris qu'on condamna aux galéres, parce qu'on le trouva ſaiſi d'un petit ſac de ſel. Ces deux miſerables hommes furent châtiez par ces injuſtes Loix, pour vouloir faire ſubſiſter leurs pauvres Familles ; pendant qu'un million de Femmes font des enfans en l'abſence de leurs Maris ; que des Médecins font mourir les trois Carts des hommes, & que les Joüeurs mettent leurs familles à la mendicité, en perdant tout ce qu'ils ont au Monde, ſans être châtiés ; Où ſont donc ces Loix juſtes & raiſonnables, où ſont ces Juges qui ont une ame à garder comme toy & moy ? Aprés cela tu ozes encore dire que les Hurons ſont des Bêtes ! Vraîment, ce ſeroit quelque choſe de beau ſi nous allions châtier un de nos Fréres pour des liévres & pour des perdrix ! Ce ſeroit encore une belle choſe entre nous, de voir nos femmes multiplier le nombre de nos enfans pendant que nous allons en guerre contre nos ennemis. Des Médecins empoiſonner nos familles, & des Joüeurs perdre les Caſtors de leurs chaſſes ; ce ſont pourtant des bagatelles en

France

France qui ne ſont point ſujettes aux belles Loix des François. En vérité, il y a bien de l'aveuglement dans l'eſprit de ceux qui nous connoiſſent, & ne nous imitent pas.

LAHONTAN.

Tout beau, mon cher Ami, tu vas trop vîte, croi moi, tes connoiſſances ſont ſi bornées, comme je t'ay déja dit, que la portée de ton eſprit n'enviſage que l'apparence des choſes. Si tu voulois entendre raiſon, tu concevrois d'abord que nous n'agiſſons que ſur de bons principes, pour le maintien de la Societé. Il faut que tu ſçaches que les loix condamnent les gens qui tombent dans les cas que tu viens de citer, ſans en excepter aucun. Premiérement les Loix défendent aux Païſans de tuer ni liévres ni perdrix, ſur tout aux environs de Paris; parce qu'ils en dépeupleroient le Royaume, s'il leur étoit permis de chaſſer. Ces gens-là ont recû de leurs Seigneurs les terres dont ils joüiſſent, & ceux-ci ſe ſont réſervé la chaſſe, comme leurs Maitres. Les païſans leur font un vol, & contreviennent en même-temps à la défence établie par les Loix. De même ceux qui tranſportent du ſel, parce que c'eſt un droit qui appartient directement au Roi. A l'égard des Femmes & des Joüeurs, dont tu viens de parler, il faut que tu croyes qu'on les renferme dans des priſons & dans des Couvens, d'où ni les uns ni les autres ne ſortent jamais. Pour ce qui eſt des Médecins, il ne ſeroit pas juſte de les maltraiter, car de cent malades il n'en tuent pas deux, ils font

ce

ce qu'ils peuvent pour nous guérir. Il faut bien que les Vieillards & les gens usez finissent. Néanmoins quoique nous ayons tous affaire de ces Docteurs, s'il estoit prouvé qu'ils eussent fait mourir quelqu'un par ignorance, ou par malice, les Loix ne les épargneroient pas plus que les autres, & les condamneroient à des prisons perpétuelles, &, peut-être, à quelque chose de pis.

ADARIO.

Il faudroit bien des prisons si ces Loix étoient observées ; mais je vois bien que tu ne dis pas tout, & que tu serois fâché de pousser la chose plus loin, de peur de trouver mes raisons sans replique. Venons maintenant à ces deux hommes qui se sauvérent l'année passée à Quebec, pour n'être pas brulés en France, & disons, en examinant le crime dont on les accuse, qu'il y a de bien sottes Loix en Europe. Hé bien ces deux François sont des prétendus Magiciens *Jongleurs*, on les accuse d'avoir *jonglé*, quel mal ont-ils fait ? Ces pauvres gens ont peut-être eû quelque maladie, qui leur a laissé cette folie, comme il arrive parmi nous. Di-moi un peu, je te prie, quel mal font nos *Jongleurs* ? Ils s'enferment seuls dans une petite Cabane lorsqu'on leur recommande quelque malade, ils y chantent, ils crient, ils dancent, ils disent cent extravagances ; ensuite ils font connoître aux Parens du malade qu'il faut faire un festin pour consoler le malade, soit de viande, soit de poisson, selon le goût de ce *Jongleur*, qui n'est qu'un Médecin imaginaire, dont l'esprit est troublé par l'ac-

l'accident de quelque fiévre chaude qu'il a essuyée. Tu vois bien que nous-nous raillons d'eux en leur absence, & que nous connoissons leur fourberie ; tu sçais encore qu'ils sont comme des insensez dans leurs actions, comme dans leurs paroles, qu'ils ne vont ni à la chasse ni à la guerre. Pourquoy brûlerions-nous les pauvres gens qui parmi vous ont le même malheur ?

LAHONTAN.

Il y a bien de la diférence de nos *Jongleurs* aux vôtres ; car ceux parmi nous qui le sont parlent avec le méchant Esprit, font des festins avec luy, toutes les nuits ; ils empêchent un mari de caresser sa femme par leurs sortileges ; ils corrompent aussi les filles sages & vertueuses par un charme qu'ils métent dans ce qu'elles doivent boire ou manger. Ils empoisonnent les Bestiaux, ils font périr les biens de la Terre, mourir les hommes en langueur, blesser les femmes grosses ; & cent autres maux que je ne te raconte pas. Ces gens-là s'appellent Enchanteurs & Sorciers, mais il y en d'autres encore plus méchans ; ce sont les Magiciens. Ils ont des conversations familiéres avec le méchant Esprit, ils le font voir à ceux qui en ont la curiosité sous telle figure qu'ils veulent. Ils ont des secrets pour faire gagner au jeu & enrichir ceux à qui ils les donnent. Ils devinent ce qui doit arriver ; ils ont le pouvoir de se métamorphoser en toutes sortes d'Animaux, & de figures les plus horribles ; ils vont en certaines

taines maisons faire des hurlemens affreux mêlés de cris & de plaintes effroyables, ils y paroissent tous en feu plus hauts que des arbres, traînant des chaînes aux pieds, portant des serpens dans la main ; enfin ils épouvantent tellement les gens, qu'on est obligé d'aller chercher les Prêtres pour les exorciser, croyant que ce sont des ames qui viennent du Purgatoire en ce monde, y demander quelques Messes, dont elles ont besoin pour aller jöuir de la veüe de Dieu. Il ne faut donc pas que tu t'étonnes si on les fait brûler sans remission, selon les Loix dont nous parlons.

ADARIO.

Quoi ! seroit-il possible que tu croïes ces bagatelles ? Il faut asseurément que tu railles, pour voir ce que je répondray. C'est apparemment de ces contes que j'ay veu dans les fables d'Esope, livres où les Animaux parlent. Il y a icy des Coureurs de Bois qui les lisent tous les jours, & je me trompe fort si ce que tu viens de me raconter, n'y est écrit. Car il faudroit être fou pour croire sérieusement, que le méchant Esprit, supposé qu'il soit vray qu'il y en ait un, tel que les Jésuites me l'ont dépeint, eût le pouvoir de venir sur la Terre. Si cela étoit, il y feroit assés de mal luy-même, sans le faire faire à ces Sorciers, & s'il se communiquoit à un homme il se communiqueroit bien à d'autres ; & comme il y a plus de méchans hommes que de bons parmi vous, il n'y en a pas un qui ne voulût être sorcier ; alors tout seroit perdu, le Mon-
de

de ſeroit renverſé,en un mot ce ſeroit un déſordre irrémédiable. Sçais tu bien, mon Frére, que c'eſt faire tort au grand Eſprit de croire ces ſotiſes. Car c'eſt l'accuſer d'autorizer les méchancetez & d'être la cauſe directe de toutes celles que tu viens de raconter, en permettant à ce méchant Eſprit de ſortir de l'enfer. Si le grand Eſprit eſt ſi bon que nous le ſçavons toy & moy, il ſeroit plus croyable qu'il envoyât de bonnes Ames ſous d'agréables figures, reprocher aux hommes leurs mauvaiſes actions & les inviter à l'amiable de pratiquer la vertu, en leur faiſant une peinture du bonheur des Ames qui ſont heureuſes dans le bon Païs où elles ſont. A l'égard de celles qui ſont dans le Purgatoire (ſi tant eſt qu'il y ait un tel lieu) il me ſemble que le grand Eſprit n'a guére beſoin d'eſtre prié par des gens, qui ont aſſez affaire de prier pour eux-mêmes; & qu'il pourroit bien leur donner la permiſſion d'aller au Ciel, s'il leur acorde celle de venir ſur la Terre. Ainſi, mon cher Frére, ſi tu me parles ſérieuſement de ces choſes, je croiray que tu rêves, ou que tu as perdu le ſens. Il faut qu'il y ait quelque autre méchanceté dans l'acuſation de ces deux *Jongleurs*, ou bien vos Loix & vos Juges ſont auſſi fort déraiſonables. La concluſion que je tirerois de ces méchancetez, ſi elles étoient vraïes; c'eſtque puiſqu'on ne voit rien de ſemblable chez aucun peuple de Canada, il faut abſolument que ce méchant Eſprit ait un pouvoir ſur vous, qu'il n'a pas ſur nous. Cela étant, nous ſommes donc de bonnes gens, & vous,

tout

tout au contraire pervers, malicieux & adonnez à toutes ſortes de vices & de méchancetez. Mais finiſſons, je te prie, ſur cette matiére, dont je ne veux entendre aucune replique ; & di moy, à propos de Loix, pourquoy elles ſoufrent qu'on vende les filles pour de l'argent, à ceux qui veulent s'en ſervir ? Pourquoy on permet certaines Maiſons publiques, où les putains & les maquerelles s'y trouvent à toute heure pour toute ſorte de gens ? Pourquoy on permet de porter l'épée aux uns, pour tuer ceux à qui il eſt defendu d'en porter ? Pourquoy permet on encore de vendre du vin au deſſus de certaine quantité, & dans lequel on met mille drogues qui ruinent la ſanté ? Ne vois-tu pas les malheurs qui arrivent icy, comme à Quebec, par les yvrognes ? Tu me répondras, comme d'autres ont déja fait, qu'il eſt permis au Cabarétier de vendre le plus de marchandiſe qu'il peut pour gagner ſa vie, que celuy qui boit doit ſe conduire lui-même, & ſe modérer ſur toutes choſes. Mais je te prouveray que cela eſt impoſſible, parce qu'on a perdu la raiſon avant qu'on puiſſe s'en apercevoir ; ou du moins elle demeure ſi afoiblie, qu'on ne connoît plus ce qu'on doit faire. Pourquoy ne défend-on pas auſſi les jeux exceſſifs qui traînent mille maux aprez eux. Les Péres ruïnent leurs familles (comme je t'ay déja dit,) les enfans volent leurs Péres ou les endétent ; les filles & les femmes ſe vendent quand elles ont perdu leur argent, aprez avoir conſumé leurs meubles & leur habits; delà viennent des diſputes, des meurtres, des inimi-

tiez & des haines irréconciliables. Voilà, mon Frére, des defences inutiles chez les Hurons, mais qu'on devroit bien faire dans le Païs des François ; ainsi peu à peu reformant les abus que l'intérêt a introduit parmi vous, j'espérerois que vous pourriez un jour vivre sans loix, comme nous faisons.

LAHONTAN.

Je t'ay déja dit une fois, qu'on châtioit les Joüeurs, on en use des même envers les Maqueraux & les Courtisanes, sur tout envers les Cabarétiers, lorsqu'il arrive du désordre chez eux. La diférence qu'il y a, c'est que nos Villes sont si grandes & si peuplées, qu'il n'est pas facile aux Juges de découvrir les méchancetez qu'on y fait. Mais cela n'empêche pas que les Loix ne les défendent, & on fait tout ce qu'on peut pour rémédier à ces maux. En un mot, on travaille avec tant de soin & d'aplication à détruire les mauvaises coûtumes, à établir le bel ordre par tout, à punir le vice, & à recompenser le mérite, que, pour peu que tu voulusses te défaire de tes mauvais préjugez, & considérer à fond l'excellence de nos loix, tu serois obligé d'avoüer que les François sont gens équitables, judicieux & sçavans, qui suivent mieux que vous autres les véritables régles de la Justice & de la Raison.

ADARIO.

Je voudrois bien avoir occasion de le croire avant que de mourir, car j'aime naturellement les bons François ; mais j'apréhen-

hende bien de n'avoir pas cette consolation. Il faut donc que vos Juges commencent les premiers à suivre les Loix, pour donner exemple aux autres, qu'ils cessent d'oprimer les Veuves, les Orphelins & les misérables; qu'ils ne fassent pas languir les procez des Plaideurs, qui font des voyages de cent lieües; en un mot, qu'ils jugent les causes de la même maniére que le grand Esprit les jugera. Que vos Loix diminuent les tributs & les impositions que les pauvres gens sont obligés de païer, pendant que les riches de tous états ne païent rien à proportion des biens qu'ils possédent. Il faut encore que vous défendiez aux Coureurs de Bois d'aporter de l'eau de vie dans nos Villages, pour arrêter le cours des yvogneries qui s'y font. Alors j'espéreray que peu à peu vous-vous perfectionerez, que l'égalité de biens pourra venir peu à peu, & qu'à la fin vous détesterez cet interêt qui cause tous les maux qu'on voit en Europe; Ainsi n'ayant ni *tien* ni *mien*, vous vivrez avec la même felicité des Hurons. C'en est assez pour aujourd'huy. Voilà mon Esclave qui vient m'avertir qu'on m'attend au Village. Adieu, mon cher Frére, jusqu'à demain.

LAHONTAN.

Il ne semble, mon cher Ami, que tu ne viendrois pas de si bonne heure chez moy, si tu n'avois envie de disputer encore. Pour moy, je te déclare, que je ne veux plus entrer en matiére avec toy, puisque tu n'és pas capable de concevoir mes raisonnemens, tu es si fort prévenu en faveur de ta Nation, si

fort préocupé des tes manieres ſauvages, & ſi peu porté à examiner les nôtres, comme il faut, que je ne daigneray plus me tuer le corps & l'ame, pour te faire connoître l'ignorance & la miſére dans leſquelles on voit que les Hurons ont toûjours vêcu. Je ſuis ton Ami, tu le ſcais ; ainſi je n'ay d'autre intérêt que celuy de te montrer le bonheur des François ; afin que tu vives comme eux, auſſi bien que le reſte de ta Nation. Je t'ay dit vint fois que tu t'ataches à conſidérer la vie de quelques méchans François, pour meſurer tous les autres à leur aune ; je t'ay fait voir qu'on les châtioit ; tu ne te paye pas de ces raiſons là, tu t'obſtines par des réponces injurieuſes à me dire que nous ne ſommes rien moins que des hommes. Au bout du conte je ſuis las d'entendre des pauvretez de la bouche d'un homme que tous les François regardent comme un trés habile Perſonnage. Les gens de ta Nation t'adorent tant par ton eſprit, que par ton expérience & ta valeur. Tu es Chef de guerre & Chef de Conſeil ; & ſans te flatter ; je n'ay guére veu de gens au monde plus vifs & plus pénétrans que tu l'es ; Ce qui fait que je te plains de tout mon cœur, de ne vouloir pas te défaire de tes préjugés.

ADARIO.

Tu as tort, mon cher Frére, en tout ce que tu dis, car je ne me ſuis formé aucune fauſſe idée de vôtre Religion ni de vos Loix ; l'exemple de tous les François en général, m'engagera toute ma vie, à conſidérer toutes

tes leurs actions, comme indignes de l'homme. Ainsi mes idées sont justes, mes préjugez sont bien fondés, je suis prêt à prouver ce que j'avance. Nous avons parlé de Religion & de Loix, je ne t'ay répondu que le quart de ce que je pensois sur toutes les raisons que tu m'as alléguées; tu blâmes nôtre maniére de vivre; les François en général nous prénent pour des Bétes, les Jésuites nous traitent d'impies, de foux, d'ignorans & de vagabons: & nous vous regardons tout sur le même pied. Avec cette différence que nous-nous contentons de vous plaindre, sans vous dire des injures. Ecoute, mon cher Frére, je te parle sans passion, plus je réfléchis à la vie des Européans & moins je trouve de bonheur & de sagesse parmi eux. Il y a six ans que je ne fais que penser à leur état. Mais je ne trouve rien dans leurs actions qui ne soit au dessous de l'homme, & je regarde comme impossible que cela puisse être autrement, à moins que vous ne veuilliez vous réduire à vivre, sans le *Tien* ni le *Mien*, comme nous faisons. Je dis donc que ce que vous appelez argent, est le démon des démons, le Tiran des François; la source des maux; la perte des ames & le sepulcre des vivans. Vouloir vivre dans les Païs de l'argent & couserver son ame, c'est vouloir se jetter au fond du Lac pour conserver sa vie; or ni l'un ni l'autre ne se peuvent. Cet argent est le Pére de la luxure, de l'impudicité, de l'artifice, de l'intrigue, du mensonge, de la trahison, de la mauvaise foy, & généralement de tous les maux qui sont au Mon-

de. LePere vend ſes enfans, les Maris vendent leurs Femmes,lesFemmes trahiſſent leurs Maris, les Fréres ſe tuent, les Amis ſe trahiſſent, & tout pour de l'argent, Di-moy, je te prie, ſi nous avons tort aprez cela, de ne vouloir point ni manier, ni même voir ce maudit argent.

LAHONTAN.

Quoy, ſera-t'-il poſſible que tu raiſoneras tousjours ſi ſottement! au moins écoute une fois en ta vie avec attention ce que j'ay envie de te dire. Ne vois-tu pas bien, mon Ami, que les Nations de l'Europe ne pourroient pas vivre ſans l'or & l'argent, ou quelque autre choſe précieuſe. Déja les Gentishommes, les Prêtres, les Marchans & mille autres ſortes de gens qui n'ont pas la force de travailler à la terre,mourroient de faim. Comment nos Rois ſeroient-ils Rois? Quels ſoldats auroient ils? Qui eſt celuy qui voudroit travailler pour eux, ni pour qui que ce ſoit? Qui eſt celuy qui ſe risqueroit ſur la mer? Qui eſt celuy qui fabriqueroit des armes pour d'autres que pour ſoi? Croy-moy, nous ſerions perdus ſans reſſource, ce ſeroit un Cahos en Europe, une confuſion, la plus épouvantable qui ſe puiſſe imaginer.

ADARIO.

Vraîment tu me fais là de beaux contes, quand tu parles des gentishommes, des Marchans & des Prêtres! Eſt-ce qu'on en verroit s'il n'y avoit ni *Tien* ni *Mien*? Vous ſeriez tous égaux, comme les Hurons le ſont entr'eux.

tr'eux. Ce ne ſeroit que les trente premiéres années aprés le baniſſement de l'intérêt qu'on verroit une étrange déſolation ; car ceux qui ne ſont propres qu'à boire, manger, dormir, & ſe divertir, mourroient en langueur; mais leurs décendans vivroient comme nous. Nous avons aſſez parlé des qualitez qui doivent compoſer l'homme intérieurement, comme ſont la ſageſſe, la raiſon, l'équité &c. qui ſe trouvent chez les Hurons. Je t'ai fait voir que l'interêt les détruit toutes, chez vous; que cet obſtacle ne permet pas à celuy qui conoît cet intérêt d'être homme raiſonable. Mais voyons ce que l'homme doit être extérieurement; Premiérement, il doit ſçavoir marcher, chaſſer, pêcher, tirer un coup de fléche ou de fuſil, ſçavoir conduire un Canot, ſçavoir faire la guerre, conoître les bois, êſtre infatiguable, vivre de peu dans l'ocaſion, conſtruire des Cabanes & des Canots, faire, en un mot, tout ce qu'un Huron fait. Voilà ce que j'apelle un homme. Car Di-moy, je te prie, Combien de millions de gens y-a-t il en Europe, qui, s'ils étoient trente lieües dans des Forêts, avec un fuſil ou des fléches, ne pourroient ni chaſſer de quoi ſe nourrir, ni même trouver le chemin d'en ſortir. Tu vois que nous traverſons cent lieües de bois ſans nous égarer, que nous tuons les oiſeaux & les animaux à coups de fléches, que nous prenons du poiſſon par tout où il s'en trouve, que nous ſuivons les hommes & les bêtes fauves à la piſte, dans les prairies & dans les bois, l'été comme l'hiver, que nous vivons de racines, quand nous

sommes aux portes des Iroquois, que nous sçavons manier la hache & le coûteau, pour faire mille ouvrages nous-mêmes. Càr, si nous faisons toutes ces choses, pourquoy ne les feriés vous pas comme nous ? N'étes vous pas aussi grands, aussi forts, & aussi robustes ? Vos Artisans ne travaillent-ils pas à des ouvrages incomparablement plus dificiles & plus rudes que les nôtres ? Vous vivriés tous de cette maniére là, vous seriés aussi grands maîtres les uns que les autres. Vôtre richesse seroit, comme la nôtre, d'aquérir de la gloire dans le mêtier de la guerre, plus on prendroit d'esclaves, moins on travailleroit; en un mot, vous seriez aussi heureux que nous.

LAHONTAN.

Appelles-tu vivre heureux, d'estre obligé de gîter sous une miserable Cabane d'écorce, de dormir sur quatre mauvaises couvertures deCastor,de ne manger que du rôti & du boüilli, d'être vêtu de peaux, d'aller à la chasse des Castors, dans la plus rude saison de l'année; de faire trois cens lieües à pied dans des bois épais, abatus & inaccessibles, pour chercher les Iroquois; aller dans de petits canots se risquer à périr chaque jour dans vos grands Lacs, quand vous voyagez. Coucher sur la dure à la belle étoile, lorsque vous aprochés des Villages de vos ennemis: être contrains le plus souvent de courir sans boire ni manger, nuit & jour, à toute jambe, l'un deçà, l'autre de là, quand ils vous poursuivent, d'estre réduits à la derniere des miséres, si par amitié & par commisération les Cou-

reurs

reurs de Bois n'avoient la charité de vous porter des fusils, de la poudre, du plomb, du fil à faire des filets, des haches, des couteaux des aiguilles, des Alesnes, des ameçons, des chaudiéres, & plusieurs autres marchandises.

ADARIO.

Tout beau, n'allons pas si vîte, le jour est long, nous pouvons parler à loisir, l'un aprés l'autre. Tu trouves, à ce que je vois, toutes ces choses bien dures. Il est vray qu'elles le seroient extrémement pour ces François, qui ne vivent, comme les bêtes, que pour boire & manger; & qui n'ont esté élevés que dans la molesse: mais di-moy, je t'en conjure, quelle diférence il y a de coucher sous une bonne Cabane, ou sous un Palais; de dormir sur des peaux de Castors, ou sur des matelats entre deux draps; de manger du rosti & du boüilli; où de sales pâtez, & ragoûts, aprêtez par des Marmitons crasseux? En sommes nous plus malades, ou plus incommodez que les François qui ont ces Palais, ces lits, & ces Cuisiniers? Hé! combien y en a-t-il parmi vous, qui couchent sur la paille, sous des toits ou des greniers que la pluye traverse de toutes parts, & qui ont de la peine à trouver du pain & de l'eau? J'ay esté en France, j'en parle pour l'avoir veu. Tu critiques nos habits de peaux, sans raison, car ils sont plus chauds & résistent mieux à la pluye que vos draps; outre qu'ils ne sont pas si ridiculement faits que les vôtres, auxquels on employe soit au poches, ou aux costez, autant d'étoffe qu'au corps de

 l'ha-

l'habit. Revenons à la chaſſe du Caſtor durant l'hiver, que tu regardes comme une choſe afreuſe, pendant que nous y trouvons toute ſorte de plaiſir & les commoditez d'avoir toutes ſortes de marchandiſes pour leurs peaux. Déja nos eſclaves ont la plus grande peines (ſi tant eſt qu'il y en ait) tu ſçais que la chaſſe eſt le plus agréable divertiſſement que nous ayons : celle de ces Animaux eſtant tout à fait plaiſante, nous l'eſtimons auſſi plus que toute autre. Nous faiſons, dis-tu, une guerre pénible ; j'avoüe que les François y périroient, parce qu'ils ne ſont pas accoutumez de faire de ſi grands voyages à pied ; mais ces courſes ne nous fatiguent nullement ; il ſeroit à ſouhaiter pour le bien de Canada que vous euſſiez nos talens. Les Iroquois ne vous égorgeroient pas, comme ils font tous les jours, au milieu de vos Habitations. Tu trouves auſſique le riſque de nos petits Canots dans nos Voyages eſt une ſuite de nos miſéres ; il eſt vray que nous ne pouvons pas quelquefois nous diſpenſer d'aller en Canot. Puiſque nous n'avons pas l'induſtrie de bâtir des Vaiſſeaux ; mais ces grands Vaiſſeaux que vous faites ne périſſent pas moins que nos Canots ; tu nous reproches encore que nous couchons ſur la dure à la belle étoile, quand nous ſommes au pied des Villages des Iroquois ; j'en conviens ; mais auſſi je ſçay bien que les ſoldats en France ne ſont pas ſi commodément que les tiens ſont ici, & qu'ils ſont bien contrains de ſe gîter dans les Marais & dans les foſſez à la pluye & au vent. Nous-nous enfuyons, ajou-

ajoûte-tu, à toute jambe ; il n'y a rien de si naturel, quand le nombre des ennemis est triple, que de s'enfuir ; à la vérité la fatigue de courir nuit & jour, sans manger, est terrible, mais il vaut bien mieux prendre ce parti que d'estre esclave. Je croy que ces extrémitez seroient horribles pour des Européans, mais elles ne sont quasi rien à nostre égard. Tu finis en concluant que les François nous tirent de la misére, par la pitié qu'ils ont de nous. Et comment faisoient nos Péres, il y a cent ans, en vivoient-ils moins sans leurs marchandises ; au lieu de fusils, de poudre, & de plomb, ils se servoient de l'arc & des fléches, comme nous faisons encore. Ils faisoient des rets avec du fil d'écorce d'arbre ; il se servoient des haches de pierre ; ils faisoient des coûteaux, des aiguilles, des Alesnes &c. avec des os de cerf ou d'élan ; au lieu de chaudiére on prenoit des pots de terre. Si nos Péres se sont passez de toutes ces marchandises, tant de siécles, je croy que nous pourrions bien nous en passer plus facilement que les François ne se passeroient de nos Castors, en échange desquels, par bonne amitié, ils nous donnent des fusils qui estropient, en crevant, plusieurs Guerriers, des haches qui cassent en taillant un arbrisseau, des coûteaux qui s'émoussent en coupant une citroüille, du fil moitié pourri, & de si méchante qualité, que nos filets sont plûtôt usez qu'achevez ; des chaudiéres si minces que la seule pesanteur de l'eau en fait sauter le fond. Voilà, mon Frére, ce que j'ay à te répondre sur les miséres des Hurons.

Hé bien, tu veux donc que je croye les Hurons insensibles à leurs peines & à leurs travaux, & qu'ayant esté élevez dans la pauvreté & les soufrances, ils les envisagent d'un autre œil que nous ; cela est bon pour ceux qui n'ont jamais sorti de leur païs, qui ne connoissent point de meilleure vie que la leur, & qui n'ayant jamais été dans nos Villes, s'imaginent que nous vivons comme eux ; mais pour toy, qui as été en France, à Quebec, & dans la Nouvelle Angleterre, il me semble que ton goût & ton discernement sont bien sauvages, de ne pas trouver l'estat des Européans préférable à celuy des Hurons. Y a-t-il de vie plus agréable & plus délicieuse au Monde, que celle d'un nombre infini de gens riches à qui rien ne manque ? Ils ont de beaux Carosses, de belles Maisons ornées de tapisseries & de tableaux magnifiques ; de beaux Jardins où se cueuillent toutes sortes de fruits, des Parcs où se trouvent toutes sortes d'animaux ; des Chevaux & des Chiens pour chasser, de l'argent pour faire grosse chére, pour aller aux Comédies & aux jeux, pour marier richement leurs enfans, ces gens sont adorés de leurs dépendans. N'as-tu pas vû nos Princes, nos Ducs, nos Marêchaux de France, nos Prélats & un million de gens de toutes sortes d'états qui vivent comme des Rois ; à qui rien ne manque, & qui ne se souviénent d'avoir vêcu que quand il faut mourir?

ADARIO.

Si je n'estois pas si informé que je le suis

de tout ce qui ſe paſſe en France, & que mon voyage de Paris ne m'eût pas donné tant de conoiſſances & de lumiéres, je pourrois me laiſſer aveugler par ces apparences exterieures de félicité, que tu me repréſentes; mais ce Prince, ce Duc, ce Marêchal, & ce Prélat, qui ſont les premiers que tu me cites, ne ſont rien moins qu'heureux, à l'égard de Hurons; qui ne conoiſſent d'autre félicité que la tranquillité d'ame, & la liberté. Or ces grands ſeigneurs ſe haïſſent intérieurement les uns les autres, ils perdent le ſommeil, le boire & le manger pour faire leur cour au Roy, pour faire des piéces à leurs ennemis; ils ſe font des violences ſi fort contre nature, pour feindre, déguiſer, & ſoufrir, que la douleur que l'ame en reſſent ſurpaſſe l'imagination. N'eſt-ce rien, à ton avis, mon cher Frére, que d'avoir cinquante ſerpens dans le cœur? Ne vaudroit-il pas mieux jetter Caroſſes, dorures, Palais, dans la riviére, que d'endurer toute ſa vie tant de martires? Sur ce pied là j'aimerois mieux ſi j'étois à leur place, eſtre Huron, avoir le Corps nû, & l'ame tranquille. Le corps eſt le logement de l'ame, qu'importe que ce Corps ſoit doré, étendu dans un Carroſſe, aſſis à une table, ſi cette ame le tourmente, l'afflige & le déſole? Ces grand ſeigneurs, dis-je, ſont expoſez à la disgrace du Roy, à la médiſance de mille ſortes de Perſonnes; à la perte de leurs Charges; au mépris des leurs ſemblables; en un mot leur vie molle eſt traverſée par l'ambition, l'orgueuil, la préſomption & l'envie. Ils ſont eſclaves de leurs paſſions, & de leur Roy, qui eſt l'unique François heu-

 reux,

reux, par raport à cette adorable liberté dont il joüit tout ſeul. Tu vois-que nous ſommes un millier d'hommes dans nôtre Village, que nous-nous aimons comme fréres; que ce qui eſt à l'un eſt au ſervice de l'autre; que les Chefs de guerre, de Nation & de Conſeil, n'ont pas plus de pouvoi rque les autres Hurons; qu'on n'a jamais veu de quérelles ni de médiſances parmi nous; qu'enfin chacun eſt maître de ſoy-même, & fait tout ce qu'il veut, ſans rendre conte à perſonne, & ſans qu'on y trouve à redire. Voilà, mon Frére, la diférence qu'il y a de nous à ces Princes, à ces Ducs, &c. laiſſant à part tous ceux qui eſtant au deſſous d'eux doivent, par conſequent, avoir plus de peines, de chagrin &d'embarras.

LAHONTAN.

Il faut que tu croye, mon cher Ami, que comme les Hurons ſont élevez dans la fatigue & dans la miſére, ces grands Seigneurs le ſont de même dans le trouble, dans l'ambition, & ils ne vivroient pas ſans cela; & comme le bonheur ne conſiſte que dans l'imagination, ils ſe nourriſſent de vanité. Chaqu'un d'eux s'eſtime dans le cœur autant que le Roy. La tranquillité d'ame des Hurons n'a jamais voulu paſſer en France; de peur qu'on ne l'enfermât aux petites Maiſons. Etre tranquille en France c'eſt être fou, c'eſt être inſenſible, indolent. Il faut toûjours avoir quelque choſe à ſouhaiter pour être heureux; un homme qui ſçauroit ſe borner ſeroit Huron. Or perſonne ne le veut être;

être;la vie feroit ennuyeufe fi l'efprit ne nous portoit à defirer à tout moment quelque chofe de plus que ce que nous poffédons : & c'eft ce qui fait le bonheur de la vie , pourvû que ce foit par des voïes légitimes.

ADARIO.

Quoy ! n'eft ce pas plûtôt mourir en vivant, que de tourmenter fon efprit à toute heure,pour aquérir des Biens , ou des Honneurs , qui nous dégoûtent dez que nous en joüiffons ? d'afoiblir fon corps & d'expofer fa vie pour former des entreprifes qui échouent le plus fouvent ? Et puis tu me viendras dire que ces grands Seigneurs font élevez dans l'ambition,& dans le trouble, comme nous dans le travail & la fatigue. Belle comparaifon pour un homme qui fçait lire & écrire ! Dis-moy , je te prie , ne faut-il pas, pour fe bien porter, que le corps travaille & que l'efprit fe repofe ? Au contraire , pour détruire fa fanté, que le corps fe repofe , & que l'efprit agiffe ? Qu'avons-nous au monde de plus cher que la vie ? Pourquoy n'en pas profiter? Les François détruifent leur fanté par mille caufes diférentes ; & nous confervons la nôtre jufqu'à ce que nos corps foient ufez ; parce que nos ames exemptes de paffions ne peuvent altérer ni troubler nos corps. Mais enfin les François hâtent le moment de leur mort par des voïes légitimes ; voilà ta conclufion ; elle eft belle, affeurément, & digne de remarque ! Croi-moy , mon cher Frére, fonge à te faire Huron,pour vivre long-temps. Tu boiras , tu mangeras , tu dormiras , &

tu chasseras en repos ; tu seras delivré des passions qui tiranisent les François ; tu n'auras que faire d'or, ni d'argent, pour être heureux ; tu ne craindras ni voleurs, ni assassins, ni faux témoins ; & si tu veux devenir le Roi de tout le monde, tu n'auras qu'à t'imaginer de l'estre, & tu le seras.

LAHONTAN.

Ecoute, il faudroit pour cela que j'eusse commis en France de si grands crimes qu'il ne me fût permis d'y revenir que pour y être brûlé ; car, aprés tout, je ne vois point de métamorphose plus extravagante à un François que celle de Huron. Est-ce que je pourrois résister aux fatigues dont nous avons parlé ? Aurois-je la patience d'entendre les sots raisonnemens de vos Vieillards & de vos jeunes gens, comme vous faites, sans les contredire ? Pourrois-je vivre de boüillons, de pain, de bled d'Inde, de rôti & boüilli, sans poivre ni sel ? Pourrois-je me colorer le visage de vint sortes de couleurs, comme un fou ? Ne boire que de l'eau d'érable ? Aller tout nû durant l'été, me servir de vaisselle de bois ? M'acomoderois-je de vos repas continuels, où trois ou quatre cens personnes se trouvent pour y danser deux heures devant & aprés ? Vivrois-je avec des gens sans civilité, qui, pour tout compliment, ne sçavent qu'un *je t'honore*. Non, mon cher *Adario*, il est impossible qu'un François puisse être Huron ; au lieu que le Huron se peut faire aisément François.

ADARIO.

A ce conte-là tu préféres l'esclavage à la liberté ; je n'en suis pas surpris, aprés toutes les choses que tu m'as soûtenues. Mais, si par hasard, tu rentrois en toy même, & que tu ne fusse pas si prévenu en faveur des mœurs & des maniéres des François, je ne voi pas que les dificultez dont tu viens de faire mention, fussent capables de t'empêcher de vivre comme nous. Quelle peine trouves-tu d'aprouver les contes des vieilles gens, comme des jeunes ? N'as-tu pas la même contrainte quand les Jésuïtes & les gens qui sont au dessus de toy, disent des Extravagances ? Pourquoy ne vivrois-tu pas de boüillons de toutes sortes de bonnes viandes ? Les perdrix, poulets d'Inde, liévres, canards, Cheureuils ne sont-ils pas bons rôtis & boüillis ? A quoy sert le poivre, le sel & mille autres épiceries, si ce n'est à ruïner la santé ? Au bout de quinze jours tu ne songerois plus à ces drogues. Quel mal te feroient les couleurs sur le visage ? Tu te mets bien de la poudre & de l'essence aux cheveux, & même sur les habits ? N'ay-je pas veu des François qui portent des moustaches, comme les Chats, toutes couvertes de Cire ? Pour la boisson d'eau d'érable elle est douce, salutaire, de bon gôut & fortifie la poitrine : je t'en ay veu boire plus de quatre fois. Au lieu que le vin & l'eau de vie détruisent la chaleur naturelle, afoiblissent l'estomac, brûlent le sang, enyvrent, & causent mille désordres. Quelle peine aurois-tu d'aller nû pendant qu'il

fait

fait chaud? Au moins tu vois que nous ne le ſommes pas tant que nous n'ayons le devant & le derriére couverts. Il vaut bien mieux aller nû que de ſuer continuellement ſous le fardeau de tant de vêtemens, les uns ſur les autres. Quel embarras trouves-tu encore de manger, chanter & danſer en bonne Compagnie? Cela ne vaut-il pas mieux que d'être ſeul à Table, ou avec des gens qu'on n'a jamais ni veus ni connus? Il ne reſteroit plus donc qu'à vivre ſans complimens, avec des gens incivils. C'eſt une peine qui te parôit aſſez grande, qui cependant ne l'eſt point. Dis moy, la Civilité ne ſe réduit-elle pas à la bienſéance & à l'affabilité? Qu'eſt ce que bienſéance? N'eſt-ce pas une gêne perpétuelle, & une affectation fatiguante dans ſes paroles, dans ſes habits, & dans ſa contenance? Pourquoy donc aimer ce qui embaraſſe? Qu'eſt-ce que l'affabilité? N'eſt ce pas aſſûrer les gens de nôtre bonne volonté à leur rendre ſervice, par des careſſes & d'autres ſignes extérieurs? Comme quand vous dites à tout moment, *Monſieur, je ſuis vôtre ſerviteur, vous pouvés diſpoſer de moy.* Aquoi toutes ces paroles aboutiſſent-elles? Pourquoy mentir à tout propos, & dire le contraire de ce qu'on penſe? Ne te ſemble-t'il pas mieux de parler comme ceci. *Te voilà donc, ſois le bien venu, car je t'honore*, N'eſt-ce pas une grimace éfroyable, que de plier dix fois ſon corps, baiſſer la main juſqu'à terre, de dire à tous momens, *je vous demande pardon*, à vos Princes, à vos Ducs, & autres dont nous venons de parler? Sçache, mon Frére, que

ces ſeules ſoûmiſſions me dégoûteroient entierement de vivre à l'Européane, & puis tu me viendras dire, qu'un Huron, ſe feroit aiſément François ! il trouveroit bien d'autres dificultez que celles que tu viens de dire. Car ſuppoſons que dez demain je me fiſſe François, il faudroit commencer pas être Chreſtien, c'eſt un point dont nous parlâmes aſſez il y a trois jours. Il faudroit me faire faire la barbe tous les trois jours, car apparamment dez que je ſerois François, je deviendrois velu & barbu comme une bête; cette ſeule incommodité me paroît rude. N'eſt-il pas plus avantageux de n'avoir jamais de barbe, ni de poil au corps ? As-tu vû jamais de Sauvage qui en ait eû ? pourrois-je m'acoutumer à paſſer deux heures à m'habiller, à m'accommoder, à métre un habit bleu, des bas rouges, un chapeau noir, un blumet blanc, & des rubans verts ? Je me regarderois moy-même comme un fou. Et comment pourrois-je chanter dans les rues, danſer devant les miroirs, jetter ma perruque tantôt devant, tantôt derriére ? Et comment me réduirois-je à faire des révérences & des proſternations à de ſuperbes, fous ; en qui je ne connoîtrois d'autre mérite que celui de leur naiſſance & de leur fortune ? Comment verrois-je languir les Néceſſiteux, ſans leur donner tout ce qui ſeroit à moy ? Comment porterois je l'épée ſans exterminer un tas de ſcélerats qui jettent aux Galéres mille pauvres étrangers, les Algérens, Salteins Tripolins, Turcs qu'on prend ſur leurs Côtes, & qu'on vient vendre à Marſeille pour les Galéres, qui n'ayant jamais fait de

mal

mal à perſonne ſont enlevez impitoyablement de leur Païs natal, pour maudire, mille fois le jour, dans les chaines, pére & mére, vie, naiſſance, l'Univers & le grand Eſprit. Ainſi languiſſent les Iroquois qu'on y envoya il y a deux ans. Me ſeroit-il poſſible de faire ni dire du mal de mes Amis, de careſſer mes ennemis, de m'enyvrer par compagnie, de mépriſer & bafouer les malheureux, d'honorer les méchans & de traiter avec eux; de me réjoüir du mal d'autruy, de loüer un homme de ſa méchanceté; d'imiter les envieux, les traîtres, les flateurs, les inconſtans, les menteurs, les orgueilleux, les Avares, les intéreſſez, les raporteurs & les gens à double intention? Aurois-je l'indiſcretion de me vanter de ce que j'aurois fait, & de ce que je n'aurois pas fait? Aurois-je la baſſeſſe de ramper comme une couleuvre aux pieds d'un Seigneur, qui ſe fait nier par ſes Valets? Et comment pourrois je ne me pas rebuter de ſes refus? Non, Mon cher Frére, je ne ſçaurois être François; j'aime bien mieux être ce que je ſuis, que de paſſer ma vie dans ces Chaines. Eſt-il poſſible que nôtre liberté ne t'enchante pas! peut-on vivre d'une maniére plus aiſée que la nôtre? Quand tu viens pour me voir dans ma Cabane, ma femme & mes filles ne te laiſſent-elles pas ſeules avec moy, pour ne pas interrompre, nos converſations? De même, quand tu viens voir ma femme, ou me filles ne te laiſſe-t-on pas ſeul avec celle des deux que tu viens viſiter? N'es tu pas le maître en quelque Cabane du Village où tu puiſſes aller, de demander à manger de tout ce que tu ſçais y avoir de

meilleur ? Y a-t-il des Hurons qui aïent jamais refusé à quelque autre sa chasse, ou sa pêche, ou toute ou en partie ? Ne cotizons nous pas entre toute la Nation les Castors de nos Chasses, pour suppléer à ceux qui n'en ont pû prendre suffisamment pour acheter les marchandises dont ils ont besoin ? N'en usons-nous pas de même de nos bleds d'Inde, envers ceux dont les champs n'ont sçeu raporter des moissons sufisantes pour la nourriture de leurs familles ? Si quelqu'un d'entre nous veut faire un Canot, ou une nouvelle Cabane, chacun n'envoye til pas ses esclaves pour y travailler, sans en être prié ? Cette vie-là est bien diférente de celle des Européans, qui feroient un procez pour un Bœuf ou pour un Cheval à leurs plus proches parens ? Si un Fils demande à son Pére, ou le Pére à son Fils, de l'argent, il dit qu'il n'en a point ; si deux François qui se conoissent depuis vint ans, qui boivent & mangent tous les jours ensemble, s'en demandent aussi l'un à l'autre, ils disent qu'ils n'en ont point. Si de pauvres miserables, qui vont tous nuds, décharnez, dans les rues, mourans de faim & de misére, mendient une obole à des Riches, ils leurs répondent qu'ils n'en ont point. Aprés cela, comment avez vous la présomption de prétendre avoir un libre accez dans le Païs du grand Esprit ? Y a-t-il un seul homme au monde qui ne conoisse, que le mal est contre nature, & qu'il n'a pas été créé pour le faire ? Quelle esperance peut avoir un Chrêtien à sa mort, qui n'a jamais fait de bien en sa vie ? Il faudroit qu'il crût que l'ame meurt

meurt avec le corps. Mais je ne croy pas qu'il se trouve des gens de cette opinion. Or si elle est immortelle, comme vous le croyez, & que vous ne vous trompiez pas dans l'opinion que nous avez de l'enfer & des péchez qui conduisent ceux qui les commétent, en ce Païs-là, vos ames ne se chaufferont pas mal.

LAHONTAN.

Ecoute, Adario, je croy qu'il est inutile que nous raisonnions davantage; je vois que tes raisons n'ont rien de solide; je t'ay dit cent fois que l'exemple de quelques méchantes gens, ne concluoit rien; tu t'imaignes qu'il n'y a point d'Européan qui n'ait quelque vice particulier caché ou connu; j'aurois beau te prêcher le contraire d'icy à demain, ce seroit en vain; car tu ne mets aucune diférence de l'homme d'honneur au sçelerat. J'aurois beau te parler dix ans de suite, tu ne démordrois jamais de la mauvaise opinion que tu t'es formée, & des faux préjugez touchant nôtre Religion, nos Loix, & nos maniéres. Je voudrois qu'il m'eut coûté cent Castors que tu sçusse aussi bien lire & écrire qu'un François; je suis persuadé que tu n'insisterois plus à mépriser si vilainement l'heureuse condition des Européans. Nous avons veu en France des *Chinois* & des *Siamois* qui sont des gens du bout du Monde, qui sont en toutes choses plus opposez à nos maniéres que les Hurons; & qui cependant ne se pouvoient lasser d'y d'admirer nôtre maniére de vivre. Pour moy, je t'avoüe que je ne conçois rien à ton obstination.

ADA-

ADARIO.

Tous ces gens-là ont l'esprit aussi mal tourné que le corps. J'ay veu certains Ambassadeurs de ces Nations dont tu parles. Les Jésuites de Paris me racontérent quelque histoire de leurs Pais. Ils ont le *tien* & le *mien* entr'eux, comme les François ; ils connoissent l'argent aussi bien que les François; & comme ils sont plus brutaux, & plus intéressez que les François, il ne faut pas trouver étrange qu'ils aïent approuvé les maniéres des gens qui les traitant avec toute sorte d'amitié, leur faisoient encore des présens à l'envi les uns des autres. Ce n'est pas sur ces gens-là que les Hurons se régleront. Tu ne dois pas t'ofencer de tout ce que je t'ay prouvé; je ne méprise point les Européans, en leur présence ; Je me contente de les plaindre. Tu as raison de dire que je ne fais point de diférence, de ce que nous appellons homme d'honneur à un brigand. J'ay bien peu d'esprit, mais il y a assez de temps que je traite avec les François, pour sçavoir ce qu'ils entendent par ce mot d'homme d'honneur. Ce n'est pas pour le moins un Huron ; car un Huron ne connoît point l'argent, & sans argent on n'est pas homme d'honneur parmi vous. Il ne me seroit pas dificile de faire un homme d'honneur de mon esclave ; Je n'ay qu'à le mener à Paris, & luy fournir cent paquets de Castors pour la dépense d'un Carosse, & de dix ou douze Valets ; il n'aura pas plûtôt un habit doré avec tout ce train, qu'un chacun le saluera, qu'on l'introduira dans les meilleures Tables, & dans les plus célébres Compagnies. Il n'aura qu'à donner des repas aux Gentishommes,

mes, des présens aux Dames, il passera par tout pour un homme d'esprit, de mérite, & de capacité ; on dira que c'est le Roy des Hurons ; on publiera par tout que son Païs est couvert de mines d'or, que c'est le plus puissant Prince de l'Amérique; qu'il est sçavant; qu'il dit les plus agréables choses du monde en Conversation ; qu'il est redouté de tous ses Voisins ; enfin ce sera un homme d'honneur, tel que la plûpart des Laquais le deviennent en France ; aprés qu'ils ont sçeu trouver le moyen d'attraper assez de richesses pour paroître en ce pompeux équipage, par mille voyes infames & détestables. Ha ! mon cher Frére, si je sçavois lire, je découvrirois de belles choses, que je ne sçay pas, & tu n'en serois pas quitte pour les défauts que j'ay remarquez parmi les Européans ; j'en aprendrois bien d'autres, en gros & en détail, alors je croy qu'il n'y a point d'état ou de vocation sur lesquels je ne trouvasse bien à mordre. Je croi qu'il vaudroit bien mieux pour les François qu'ils ne sçeussent ni lire ni écrire ; je voy tous les jours mille disputes ici entre les Coureurs de Bois pour les Ecrits, lesquels n'aportent que des chicanes & des procez. Il ne faut qu'un morceau de papier, pour ruïner une famille ; avec une lettre la femme trahit son mari, & trouve le moyen de faire ce qu'elle veut ; la mere vend sa fille ; les Faussaires trompent qui ils veulent. On écrit tous les jours dans des livres des menteries, & des impertinences horribles ; & puis tu voudrois que je sçeusse lire & écrire, comme les François ?

Non, mon Frére, j'aime mieux vivre ſans le ſçavoir, que de lire & d'écrire des choſes que les Hurons ont en horreur. Nous avons aſſez de nos *Hiéroglifes* pour ce qui regarde la chaſſe & la guerre; tu ſçais bien que les Caractéres que nous faiſons autour d'un arbre pelé, en certains paſſages, comprénent tout le ſuccez d'une Chaſſe, ou d'un parti de guerre; que tous ceux qui voyent ces marques les entendent. Que faut il davantage? La communauté de biens des Hurons n'a que faire d'écriture, il n'y a ni poſte, ni chevaux dans nos Forêts pour envoyer des Courriers à Quebec; Nous faiſons la paix & la guerre ſans écrit, ſeulement par des Ambaſſadeurs qui portent la parole de la Nation. Nos limites ſont réglez auſſi ſans écrits. A l'égard des Sçiences que vous conoiſſez, elles nous ſeroient inutiles; car pour la *Géografie*, nous ne voulons pas nous embaraſſer l'eſprit en liſant des livres de Voyages qui ſe contrediſent tous, & nous ne ſommes pas gens à quitter nôtre Païs dont nous conoiſſons, comme tu ſçais, juſqu'au moindre petit ruiſſeau, à quatre cens lieües à la ronde. *l'Aſtronomie*, ne nous eſt pas plus avantageuſe, car nous contons les années par Lunes, & nous diſons *j'ay tant d'hivers* pour dire tant d'années. La *Navigation* encore moins, car nous n'avons point de Vaiſſeaux. Les *Fortifications* non plus; un Fort de ſimples paliſſades nous garentit des fléches & des ſurpriſes de nos Ennemis, à qui l'artillerie eſt inconnue. En un mot, vivant comme nous vivons, l'écriture ne nous ſerviroit de rien. Ce que je trouve de beau,

c'eſt *l'Aritmétique* ; il faut que je t'avoüe que cette ſçience me plaît infiniment, quoique pourtant ceux qui la ſçavent ne laiſſent pas de faire de grandes tromperies ; auſſi je n'aime de toutes les Vocations des François, que le commerce, car je le regarde comme la plus légitime, & qui nous eſt la plus néceſſaire. Les Marchands nous ſont plaiſir ; quelques uns nous portent quelquefois de bonnes marchandiſes, il y en ta de bons & d'équitables, qui ſe contentent de faire un petit gain. Ils riſquent beaucoup ; ils avancent, ils prêtent, Ils attendent ; enfin je connois bien des Négocians qui ont l'ame juſte & raiſonnable ; & à qui nôtre Nation eſt trés redevable ; d'autres pareillement qui n'ont pour but que de gagner exceſſivement ſur des marchandiſes de belle apparence, & de peu de raport, comme ſur les haches, les chaudiéres, la poudre, les fuſils &c. que nous n'avons pas le talent de connoitre. Cela te fait voir qu'en tous les états des Européans, il y a quelque choſe à redire ; il eſt trés-conſtant que ſi un Marchand n'a pas le cœur droit, & s'il n'a pas aſſez de vertu pour réſiſter aux tentations diverſes auſquelles le négoce l'expoſe, il viole à tout moment les Loix de la juſtice, de l'équité, de la charité, de la ſincérité, & de la bonne foy. Ceux-là ſont méchans, quand ils nous donnent de mauvaiſes marchandiſes, en échange de nos Caſtors, qui ſont des peaux où les aveugles mêmes ne ſçauroient ſe tromper en les maniant. C'eſt aſſez, mon ch r Frére, je me retire au Village, où je t'attendray demain aprés midi.

Je

LAHONTAN.

Je viens, Adario, dans ta Cabane, pour y visiter ton grand-Pére qu'on m'a dit estre à l'extrémité. Il est à craindre que ce bon Vieillard ne soit long-temps incommodé de la douleur dont il se plaint. Il me semble qu'un homme comme luy de soixante & dix ans pourroit bien s'empêcher d'aller encore à la chasse des Tourterelles. J'ay remarqué, depuis long-temps que vos vieilles gens sont toûjours en mouvement, & en action; c'est le moyen d'épuiser bien viste le peu de forces qu'il leur reste; Ecoute, il faut envoyer un des Esclaves chez mon Chirurgien, qui entend assez bien la médecine, & je suis asseuré qu'il le soulagera dans le moment; sa fiévre est si peu de chose qu'il n'y a pas lieu d'apréhender pour sa vie, à moins qu'elle n'augnente.

ADARIO.

Tu sçais bien, mon cher Frére, que je suis l'ennemi capital de vos Médecins, depuis que j'ay veu mourir entre leurs mains dix ou douze personnes, par la tirannie de leurs remédes. Mon Grand-Pére que tu prens pour une homme de soixante & dix ans en a 98. il s'est marié à 30. ans. Mon Pére en a 52; & j'en ay 35; il est vray qu'il est d'un bon tempéramment & qu'on ne luy doneroit pas cet âge-là en Europe, où les gens finissent de meilleure heure. Je te feray voir quatorze ou quinze Vieillards, un de ces jours, qui passent cent années, tu qui en a cent vint & quatre, & il en est mort un autre, il y a six

ans, qui en avoit prés de cent quarante. A l'égard de l'agitation que tu condamnes dans ces vieilles gens, je puis t'asseurer qu'au contraire s'ils demeuroient couchez sur leurs nattes, dans la Cabane, & qu'ils ne fissent que boire, manger & dormir, ils deviendroient lourds, pesans, & incapables d'agir; & ce repos continuel empêchant la transpiration insensible, les humeurs, qui pour lors cesseroient de transpirer, se remêleroient avec leur sang usé; de là surviendroit que par des effets naturels leurs jambes & leur reins s'afoibliroient & se décherroient à tel point qu'ils mourroient de phtisie. C'est ce que nous avons observé depuis long-temps, chez toutes les Nations de Canada. Les *Jongleurs* doivent venir tout à l'heure pour le *Jongler*, & sçavoir quelle viande ou poisson sa maladie requiert pour sa guerison. Voilà mes Esclaves prêts pour aller à la chasse, ou à la pêche. Si tu veux bien t'entretenir un couple d'heures avec moy, tu verras les singeries de ces Charlatans, que (quoique nous les connoissions pour tels lorsque nous sommes en santé) nous sommes ravis & consolés de les voir quand nous avons quelque maladie dangéreuse.

LAHONTAN.

C'est qu'alors, mon cher Adario, nostre esprit est aussi malade que nostre Corps; il en est de même de nos Médecins, tel les déteste, & les füit, quand il se porte bien, qui, malgré la connoissance de leur Art incertain, ne laisse pas d'en convoquer une douzaine;

& d'autres, qui ſans avoir d'autre mal que celuy qu'ils s'imaginent avoir, détruiſent leurs coıps par des remédes auxquels la force des chevaux ſuccomberoit. J'avoüe que parmi vous autres on ne voit point de ces ſortes de foux-là; mais, en recompenſe, vous ménagez bien peu vôtre ſanté; car vous courez à la chaſſe depuis le matin juſqu'au ſoir tous nûs; & vous danſez trois ou quatre heures de ſuite juſqu'à la ſueur; & les jeux de la balle que vous diſputés entre ſix ou ſept cens perſonnes, pour la pouſſer une demi lieue de terrain decà ou delà, fatiguent extrémement vos corps; ils en afoibliſſent les parties; ils diſſipent les eſprits; ils aigriſſent la maſſe du ſang & des humeurs, & troublent la liaiſon de leurs principes. Ainſi, tel homme, parmi vous, qui auroit vêcu plus de cent ans, eſt mort à quatre-vints.

ADARIO.

Quand même ce ce que tu dis ſeroit vrai, qu'importe-t'il à l'homme de vivre ſi longtemps? puiſqu'au deſſus de quatre-vints la vie eſt une mort? Tes raiſons ſont, peut-être, juſtes à l'égard des François, qui généralement pareſſeux déteſtent tout exercice violent; ils ſont de la nature de nos vieillards, qui vivent dans une ſi molle indolence, qu'ils ne ſortent de leurs Cabanes que lorſque le feu s'y met. Nos tempéramens & nos Compléxions ſont auſſi diférentes des vôtres que la nuit du jour. Et cette grande diférence que je remarque généralement en toutes choſes entre les Européans & les Peuples du

nada, me persuaderoit quasi que nous ne descendons pas de vôtre Adam prétendu. Déjà parmi nous on ne voit quasi jamais ni bossus, ni boîteux, ni nains, ni sourds, ni muets, ni aveugles de naissance, encore moins de Borgnes ; & quand ces derniers viennent au monde c'est un présage asseuré de malheur à la Nation ; comme nous l'avons souvent observé. Tout borgne n'eût jamais d'esprit, ni de droiture de cœur. Au reste, malicieux paillard, & paresseux au dernier point; plus portron que le liévre ; n'allant jamais à la chasse, de crainte de crever son œuil unique à quelque branche d'arbre ; A l'égard des maladies, nous ne voyons jamais d'ydropiques d'asmatiques, de paralitiques, de gouteux, ni de veroles, nous n'avons ni l'épre, ni dartres, ni tumeurs, ni rétentions d'urines, ni pierres, ni gravelles, au grand étonnement des François, qui sont si sujets à ces maux-là. Les fiévres régnent parmi nous, sur tout au retour de quelque voyage de guerre, pour avoir couché au serain, traversé des marais & des riviéres à guay, jeûné deux, ou trois jours, mangé froid &c. Quelquefois les pleurésies nous font mourir, parcequ'étant échaufez à courir à la guerre, ou à la chasse, nous beuvons des eaux dont nous ne connoissons point la qualité ; les coliques nous attaquent aussi de temps en temps, par la même cause. Nous sommes sujets à la rougeole & à la petite vérole, soit parce que nous mangeons tant de poisson, que le sang qu'il produit diférent de celuy des viandes, boult dans ses vaisseaux avec plus d'activité,
&

& ſe déféquant de ſes parties épaiſſes & groſ-ſiéres, il les pouſſe vers les pores inſenſibles de la peau ; ou parce que le mauvais air, qui eſt renfermé dans nos Villages, n'ayant point de fenêtres à nos Cabanes, il ſe fait tant de feux & de fumée, que le peu de proportion que les parties de cet air renfermé ont avec celles du ſang & des humeurs, nous cauſent ces infirmitez. Voilà les ſeules que nous connoiſſions.

LAHONTAN.

Voilà, mon cher Adario, la premiére fois que tu as raiſonné juſte, depuis le temps que nous-nous entretenons enſemble. Je conviens que vous étes exempts d'une infinité de maux dont nous ſommes accablez; c'eſt par la raiſon que tu me dis l'autre jour, que pour ſe bien porter, il faut que l'eſprit ſe repoſe. Les Hurons étant bornez à la ſimple connoiſſance de la chaſſe, ne fatiguent pas leur eſprit & leur ſanté à la recherche de mille belles Sçiences, par les veilles, par la perte du ſommeil, par les ſueurs. Un homme de guerre s'attache à lire & à aprendre l'hiſtoire des guerres du monde, l'art de fortifier, d'attaquer, & défendre des Places; il y employe tout ſon temps, encore n'en trouve-t'il pas de reſte, durant ſa vie, pour ſe rendre tel qu'il doit être ; l'homme d'Egliſe s'employe nuit & jour à l'étude de la Théologie, pour le bien de la Réligion ; il écrit des livres qui inſtruiſent le peuple des affaires du ſalut, & donnant les heures, les jours, les mois & les années de ſa vie à Dieu,

il en reçoit des éternitez de recompenſe aprés ſa mort. Les Juges s'apliquent à connoître les Loix; ils paſſent les jours & les nuits à l'examen des procez, ils donnent des audiences continuelles à mille Plaideurs, qui les accablent inceſſamment, & à peine ont ils le loiſir de boire & de manger. Les Médecins étudient la ſçience de rendre les hommes immortels; ils vont & viennent de malade en malade, d'Hôpital en Hôpital, pour examiner la nature & la cauſe des diférentes maladies; ils s'atachent à connoître la qualité des drogues, des herbes, des ſimples, par milles expériences rares & curieuſes. Les Coſmografes & les Aſtronomes ſe donnent entiérement au ſoin de découvrir la figure, la grandeur, la compoſition du Ciel & de la Terre; les uns connoiſſent juſqu'à la moindre étoile du Firmament, leurs cours, leur éloignement, leur aſcenſions & leurs déclinaiſons; les autres ſçavent faire la diférence des Climats, & de la poſition du Globe de la Terre; ils connoiſſent les mers, les lacs, les rivieres, les Iles, les Golfes, les diſtances d'un Païs à l'autre, toutes les Nations du monde leur ſont connues, auſſi bien que leurs réligions, leurs loix, leurs langues, leurs meurs, & leur gouvernement. Enfin, tous les autres Scavans qui s'attachent avec trop d'aplication à la connoiſſance des Sciences, qu'ils recherchent, rüinent entiérement leur ſanté. Car il ne ſe fait au cerveau d'eſprits animaux qu'autant que le cœur luy fournit de matiére, par cette ſubtile portion

de

de ſang qui luy eſt portée par les artéres; & le cœur, qui eſt un muſcle, ne peut lancer le le ſang à tout le corps que par le moyen des eſprits animaux ; or quand l'ame eſt tranquille (telle qu'eſt la tienne) il en communique à toutes les parties, autant qu'elles en ont beſoin pour faire les actions auxquelles la Nature les a deſtinées ; au lieu que dans la profonde aplication des Sçiences, étant agitée d'une foule de penſées , elle diſſipe beaucoup de ces eſprits , & dans les longues veilles & dans la gêne de l'imagination ; Ainſi tout ce que le cerveau en peut former ſuffit à peine aux parties qui ſervent aux deſſeins de l'ame pour faire les mouvemens précipitez qu'elle leur demande ; & ne coulant que fort peu de ces eſprits dans les nerfs qui les portent aux parties qui ſervent à nous faire digérer ce que nous mangeons , leurs fibres ne peuvent être mûs que trés-foiblement ; ce qui eſt cauſe que les actions ſe font mal , que la coction eſt imparfaite , que les ſéroſitez ſe ſéparant du ſang , & s'épanchant ſur la teſte , ſur le corps , ſur les nerfs , ſur la poitrine , & ailleurs , cauſent la goute, l'hidropiſie , la paraliſie , & les autres maladies que tu viens de nommer.

ADARIO.

A ce conte-là , mon cher Frére, il n'y auroit que les ſçavans qui en ſeroient attaquez.

quez. Sur ce pied-là tu conviendras qu'il vaudroit mieux estre Huron, puisque la santé est le plus précieux de tous les biens. Je sçay pourtant que ces maladies n'épargnent personne, & qu'elles se jettent aussi bien sur les Ignorans, que sur les autres. Ce n'est pas que je nie ce que tu dis; car je voy bien que les travaux de l'esprit affoiblissent extrémement le Corps, & même je m'étonne, cent fois le jour, que vôstre compléxion soit assez forte, pour résister aux violentes secousses que le Chagrin vous donne, lorsque vos affaires ne vont pas bien. J'ay veu des François qui s'arrachoient les cheveux, d'autres qui pleuroient & crioient comme des femmes qu'on brûleroit; d'autres qui ont passé deux jours sans boire ni manger, dans une si grande colére qu'ils rompoient tout ce qu'ils trouvoient sous la main. Cependant la santé de ces gens-là n'en paroissoit pas altérée. Il faut qu'ils soïent d'une autre nature que nous; car il n'y a pas de Huron qui ne crevât le lendemain, s'il avoit la centiéme partie de ces transports; oüy vraîment il faut que vous soyez d'une autre nature que nous; car vos vins, vos eaux de vie, & vos épiceries nous rendent malades à mourir: au lieu que sans ces drogues vous ne sçauriez presque pas vivre en santé. D'ailleurs, vôtre sang est salé, & le nostre ne l'est pas. Vous étes barbus, & nous ne le sommes pas. Voicy ce que j'ay encore observé, C'est que jusqu' à l'âge de trente cinq ou quarante ans, vous étes plus forts & plus robustes que nous. Car

nous ne ſçaurions porter des fardeaux ſi peſans que vous faites, juſqu'à cet âge-là; mais enſuite les forces diminuent chez vous, en declinant à vûe d'œuil; au lieu que les nôtres ſe conſervent juſqu'à cinquante cinq ou ſoixante ans. C'eſt une vérité dont nos Filles peuvent rendre un fidéle témoignage. Elles diſent que ſi un jeune François les embraſſe ſix fois la nuit, un jeune Huron n'en fait que la moitié; mais auſſi elles avoüent que les François ſont plus vieux en ce commerce à l'age de trente cinq ans, que nos Hurons à l'âge de cinquante. Cet aveu de nos belles Filles (à qui l'excez de vos jeunes gens plaît beaucoup plus que la moderation des nôtres) m'a conduit à cette réfléxion; qui eſt que cette goute, cette hidropiſie, phtiſie, paraliſie, pierre, gravele & ces autres maladies, dont nous avons parlé, proviennent, ſans doute, non ſeulement de ces plaiſirs immoderez, mais encore du temps & de la maniére dont vous les prenez. Car au ſortir du repas, & à l'iſſue d'une corvée de fatigue, vous embraſſez vos femmes, autant que vous pouvés, ſur des chaiſes, ou debout, ſans conſidérer le dommage qui en réſulte: témoins ces jeunes gaillards, qui font ſervir leur table de Lit, au Village de *Doſſenra*. Vous eſtes encore ſujets à deux maladies que nous ne connoiſſons pas; l'une que les Ilinois appellent *Mal chaud*, dont ils ſont attaqués, auſſi bien que les Peuples du *Miſſiſipi*, laquelle maladie paſſe chez vous pour le mal des femmes; & l'autre que vous appellez

Scorbut & que nous appellons *le mal froid*, par les ſimptomes & les cauſes de ces maladies, que nous avons obſervées depuis que les François ſont en Canada. Voilà bien des maladies qui régnent parmi vous autres, & dont vous avez bien de la peine à guerir. Vos Médecins vous tuent, au lieu de vous redonner la ſanté; parce qu'ils vous donnent des remédes qui, pour leur intéreſt, entretiénent long-temps vos maladies, & vous tuent à la fin. Un Médecin feroit toûjours gueux s'il guériſſoit ſes malades en peu de temps. Ces gens-là n'ont garde d'aprouver noſtre maniere de ſuer, ils en connoiſſent trop bien la conſéquence; & quand on leur en parle, voicy ce qu'ils diſent. *Il n'y a que des foux capables d'imiter les foux; les Sauvages ne ſont pas appellez Sauvages pour rien; leurs remédes ne ſont pas moins ſauvages qu'eux: s'il eſt vray qu'ils ſuent, & ſe jettent enſuite dans l'eau froide ou dans la neige, ſans crever ſur le champ, c'eſt à cauſe de l'air, du climat, & des alimens de ces Peuples, qui ſont diférens des nôtres: mais cela n'empêche pas que tel Sauvage eſt mort à 80. ans qui en auroit vêcu 100. s'il n'avoit pas uſé de ce reméde épouvantable.* Voilà ce que diſent vos Médecins, pour empêcher que vos Peuples d'Europe ſe trouvent en état de ſe paſſer de leurs remédes. Or, il eſt conſtant que ſi de temps en temps vous vouliez ſuer de cette maniére, vous-vous porteriez le mieux du monde, & tout ce que le vin, les épiceries, les excez de femmes, de veilles, & de fati-

gues

gues pourroient engendrer de mauvaiſes humeurs dans le ſang, ſortiroient par les pores de la chair. Alors, adieu la médecine & tous ſes poiſons. Or, ce que je te dis, mon cher Frére, eſt plus clair que le jour; ce raiſonement n'eſt pas pour les ignorans. Car ils ne parleroient que de pleuréſies & de rhumatiſmes à l'iſſue de ce remède. C'eſt une choſe étrange qu'on ne veüille pas écouter la réponſe que nous faiſons à l'objection que vos Médecins nous font ſur cette maniére de ſuer. Il eſt conſtant, mon cher Frére, que la Nature eſt une bonne Mére, qui voudroit que nous vêçuſſions éternellement. Cependant nous la tourmentons ſi violemment qu'elle ſe trouve quelquefois tellement afoiblie, qu'à peine a-t-elle la force de nous ſecourir. Nos débauches & nos fatigues engendrent de mauvaiſes humeurs, qu'elle voudroit pouvoir chaſſer de nos corps, s'il luy reſtoit aſſez de vigueur pour en ouvrir les portes, qui ſont les pores de la chair. Il eſt vray qu'elle en chaſſe autant qu'elle peut par les urines, par les ſelles, par la bouche, par le nez, & par la tranſpiration inſenſible; mais la quantité des ſéroſitez eſt quelquefois ſi grande; qu'elles ſe répandent ſur toutes les parties du corps, entre cuir & chair. Alors il s'agit de les faire ſortir au plus vîte, de peur que leur trop long ſéjour ne cauſe cette goûte, rumatiſme, hydropiſie, paraliſie, & toutes les autres maladies qui peuvent altérer la ſanté de l'homme. Pour cet effet, il faut donc ouvrir ces pores pas le moyen de la ſueur; mais il faut enſuite les

fermer afin que le ſuc nouriſſier ne ſorte pas en même temps par le même chemin ouvert. Ce qu'on ne ſçauroit empêcher à moins qu'on ne ſe jette dans l'eau froide, comme nous faiſons. Il en eſt de même que ſi des loups eſtoient entrez dans vos Bergeries; alors vous ouvririez vîte les portes, afinque ces méchans animaux en ſortiſſent; mais enſuite vous ne manqueriez pas de les fermer, afin que vos Moutons ne les ſuiviſſent pas. Vos Médecins auroient raiſon de dire qu'un homme qui s'échauferoit à la chaſſe ou à quelque Exercice violent,& ſe jetteroit enſuite dans l'eau froide, ſe riſqueroit extrémement à perdre la vie. C'eſt un fait inconteſtable, car le ſang étant agité & boüillant, pour ainſi dire, dans les veines, il ne manqueroit pas de ſe congeler; de la même maniére que léau boüillante ſe congéle plus facilement que l'eau froide, lorsqu'on l'expoſe à la gelée, ou qu'on la jette dans une fontaine bien froide. C'eſt tout ce que je puis penſer ſur cette affaire. Au reſte, nous avons des maladies qui ſont également ordinaires aux François. Ce ſont la petite vérole,les fiévres, pleuréſies & même nous voyons aſſez ſouvent parmi nous une eſpece de malades que vous appellés *hypocondriaques*. Ces fous s'imaginent qu'un petit *Manitou* gros comme le poing, & que nous appellons *Aoutaerohi*, en nôſtre langue, les poſſéde, & qu'il eſt dans leurs corps, ſur tout dans quelque membre qui leur fait tant ſoit peu de de mal. Ceci provient de la foibleſſe d'eſprit de ces gens-là, Car enfin, il y a des ignorans & des fous parmi nous,

comme parmi vous autres. Nous voyons tous les jours des Hurons de cinquante ans, qui ont moins d'eſprit & de diſcernement que des jeunes filles. Il y en a de ſuperſtitieux, comme parmi vous autres. Car ils croyent premiérment que l'eſprit des ſonges eſt l'Ambaſſadeur & le Meſſager, dont le grand Eſprit ſe ſert pour avertir les hommes de ce qu'ils doivent faire. A l'égard de nos *Jongleurs*, ce ſont, des Charlatans & des Impoſteurs, comme vos Médecins; avec cette différence qu'ils ſe contentent de faire bonne chére aux dépens des malades, ſans les envoyer dans l'autre monde, en reconnoiſſance de leurs feſtins & de leurs préſens.

LAHONTAN.

Ha ! pour le coup, mon intime Adario, je t'honore au delà de tout ce que je pourrois t'exprimer ; Car tu raiſonnes comme il faut. J'amais tu n'as mieux parlé. Tout ce que tu dis des ſueurs eſt effectivement vray. Je le connois par expérience tellement bien, que de ma vie je n'uſeray d'autre reméde que de celuy-là. Mais je ne ſçaurois ſoufrir pourtant que tu te récries ſi fort contre la ſaignée; car il me ſouvient que tu me dis, il y a quinze jours, cent raiſons ſur la néceſſité de conſerver nôtre ſang, puisqu'il eſt le tréſor de la vie. Je ne te contredirai pas tout à fait ſur cela, mais je te dirai pourtant que vos remédes contre les pleureſies & les fluxions ne réüſſiſſent quelquefois que par hazard ; puiſque de vint malades il

en

eu meurt quinze ; au lieu que la ſaignée n
manque jamais alors de les guérir. J'avoü
qu'en les guériſſant par cette voye-là , on a
brége leurs jours ; & que tel homme qui
été plus ou moins ſaigné, auroit vêcu plus ou
moins d'années qu'il n'a fait. Mais enfin
on ne conſidérepas toutes ces choſes quand on
eſt malade , on ne ſonge qu'à guérir, à quelque prix que ce ſoit , & chaqu'un recherche
la ſanté aux dépens de quelques années de
vie de plus ou de moins , qu'on perd avec
la perte de ſon ſang. Enfin , tout ce que
je puis remarquer , c'eſt que les Peuples de
Canada ſont d'une meilleure compléxion que
ceux de l'Europe , plus infatigables, & plus
robuſtes ; accoûtumez aux fatigues , aux
veilles & aux jeûnes , & plus inſenſibles au
froid & à la chaleur. De ſorte qu'étant
exempts des paſſions qui tourmentent nos
ames , ils ſont en même-temps à couvert des
infirmitez dont nous ſommes accablez. Vous
étes gueux & miſerables , mais vous joüiſſez d'une ſanté parfaite ; au lieu qu'avec nos
aiſes & nos commoditez , il faut que nous
ſoïons, ou par complaiſance , ou par occaſion , réduits à nous tuer nous-mêmes, par
une infinité de débauches , auxquelles vous
n'étes jamais expoſez.

ADARIO.

Mon Frére , je viens te viſiter avec ma fille , qui va ſe marier, malgré moi, avec un jeune
homme qui eſt auſſi bon guerrier, que mauvais
Chaſſeur. Elle le veut , cela ſuffit parmi
nous : mais il n'en eſt pas ainſi parmi vous.

Car

Car il faut que les Péres & les Méres consentent au mariage de leurs enfans.

Or il faut que je veüille ce que ma fille veut aujourdhui. Car si je prétendois lui donner un autre Mari ; elle me diroit aussitôt : *Pére , à quoy penses tu ? suis-je ton Esclave ? ne dois-je pas joüir de ma Liberté ? Dois-je me marier pour toy ? Epouzeray-je un homme qui me déplaît , pour te satisfaire ? Comment pourray-je soufrir un époux qui achete mon corps à mon Pére , & comment pourray-je estimer un Pére qui vend sa fille à un brûtal ? Est-ce qu'il me sera possible d'aimer les enfans d'un homme que je n'aime pas ? Si je me marie avec luy , pour t'obeir , & que je le quitte au bout de quinze jours , suivant le privilége & la libérte naturelles de la Nation , tu diras que CELA VA MAL ; cela te déplaira ; tout le monde , en rira , & peut-être , je seray grosse.* Voilà, mon cher Frére , ce que ma fille auroit sujet de me répondre ; & peut-être, encore pis , comme il arriva il y a quelquels années à un de nos Vieillards , qui prétendoit que sa Fille se mariât avec un homme qu'elle n'aimoit pas. Car elle luy dit , en ma présence, mille choses plus dures , en luy reprochant qu'un homme d'esprit ne devoit jamais s'exposer à donner des conseils aux personnes dont ils en pourroit recevoir , ni exiger de ses enfans des obéïssances qu'il connoît impossibles. Enfin , elle ajoûta à tout cela, qu'il étoit vrai qu'elle étoit sa fille , mais qu'il devoit se contenter d'avoir eû le plaisir de la faire , avec une femme qu'il aimoit autant que cet-

te fille haïssoit le Mari que son Pére prétendoit luy donner. Il faut que tu saches que nous ne faisons jamais de mariage entre parens, quelque éloigné que puisse être le degré de parentage. Que nos femmes ne se remarient plus dés-qu'elles ont atteint l'âge de quarante ans, parceque les enfans qu'elles font au dessus de cet âge-là sont de mauvaise constitution. Cependant, ce n'est pas à dire qu'elles gardent la continence ; au contraire, elles sont beaucoup plus passionnées à cet âge qu'à vint ans ; ce qui fait qu'elles écoutent si favorablement les François, & que même elles se donnent le soin de les rechercher Tu sçais bien que nos femmes ne sont pas si fécondes que les Françoises, quoi-qu'elles se lassent moins qu'elles d'estre embrassées; cela me surprend, car il arrive en cela tout le contraire de ce qui devroit arriver.

LAHONTAN.

C'est par la même raison que tu viens de dire, mon pauvre Adario, qu'elles ne conçoivent pas si facilement que nos Femmes. Si elles ne prenoient pas si fréquemment les plaisirs de l'amour, ni avec tant d'avidité, elles donneroient le temps à la matiére convenable à la production des enfans, de se rendre telle qu'il faut qu'elle soit pour engendrer. Il en est de même qu'un Champ, dans lequel on semeroit sans cesse du bled d'Inde, sans le laisser jamais en friche; Car il arriveroit qu'à la fin il ne produiroit plus rien,

rien (comme l'expérience te l'a, ſans doute, fait voir), au lieu qu'en laiſſant repoſer ce champ, la terre reprend ſes forces, l'air, le ſerain, les pluyes, & le ſoleil luy redonnent un nouveau ſuc, qui fait germer le grain qu'on y ſeme. Or, écoute un peu, mon Cher, ce que je te veux dire. Pourquoy eſt-ce que les femmes ſauvages étant ſi peu fécondes, ont ſi peu l'acroiſſement de leur Nation en veüe, qu'une fille ſe fait avorter, lorſque le Pére de ſon Enfant vient à mourir ou à eſtre tué, avant que ſa groſſeſſe ſoit reconnue. Tu me répondras que c'eſt pour conſerver ſa réputation, parce qu'en ſuite elle ne trouveroit plus de Mari: Mais, il me ſemble que l'intérêt de la Nation, laquelle devroit ſe multiplier, n'eſt guére en recommandation dans l'eſprit de vos femmes. Il n'en eſt pas ainſi des nôtres ; car, comme tu me le diſois l'autre jour, nos Coureurs de bois ; & bien d'autres, trouvent aſſez ſouvent de nouveaux enfans dans leurs Maiſons, au retour de leurs Voyages. Cependant ils s'en conſolent, car ce ſont des corps pour la Nation, & des ames pour le ciel. Aprés cela ces femmes ſont autant deshonorées que les vôtres, & quelquefois on les met en priſon pour toute leur vie ; au lieu que les vôtres peuvent avoir enſuite tant de galans qu'elles veulent. C'eſt une trés-abominable cruauté de détruire ſon enfant. C'eſt ce que le Maître de la vie ne ſçauroit jamais leur pardonner. Ce feroit un des principaux abus à réformer parmi vous.

vous. Enſuite, il faudroit retrancher la nudité ; car enfin le privilége que vos Garçons ont d'aller nuds, cauſe un terrible ravage dans le cœur de vos filles ; car n'étant pas de bronze, il ne ſe peut faire qu'à l'aſpect des piéces, que je n'ozerois nommer, elles n'entrent en rut en certaines occaſions, où ces jeunes Coquins font voir que la Nature n'eſt ni morte ni ingrate envers eux.

ADARIO.

La raiſon que tu me donnes de la ſterilité de nos femmes eſt merveilleuſe, car je conçoi maintenant que cela ſe peut. Tu condamnes auſſi fort à propos le crime de ces Filles qui ſe font avorter avec leurs breuvages. Mais ce que tu dis de la nudité ne s'acorde guére avec le bon ſens. Je conviens que les Peuples chez qui le *tien* & le *mien* ſont introduits, ont grande raiſon de cacher non ſeulement leurs Parties viriles, mais encore tous les autres membres du corps. Car à quoy ſerviroit l'or & l'argent des François, s'ils ne les employoient à ſe parer avec de riches habits ? puiſque ce n'eſt que par le vêtement qu'on fait état des gens. N'eſt-ce pas un grand avantage pour un François de pouvoir cacher quelque défaut de nature ſous de beaux habits ? Croy-moy, la nudité ne doit choquer uniquement que les gens qui ont la propriété des biens. Un laid homme parmi vous autres, un mal bâti trouve le ſecret de ſe rendre beau & bien fait, avec une belle perruque, & des habits dorez, ſous leſquels on ne peut diſtinguer les hanches & les ſeſ-

fesses artificelles d'avec les naturelles. Il y auroit encore un grand inconvenient si les Européans alloient nuds;c'est que ceux qui seroient bien armez trouveroient tant de pratique&tant d'argent à gagner, qu'ils ne songeroient à se marier de leur vie, & qu'ils donneroient occasion à une infinité de femmes de violer la foy conjugale. Imagine-toy que ces raisons n'ont aucun lieu parmi nous, où il faut que tout serve, sans exception, tant petits que grands; les filles qui voient de jeunes gens nuds, jugent à l'œil de ce qui leur convient. La Nature n'a pas mieux gardé ses proportions envers les femmes qu'envers les hommes. Ainsi, chacune peut hardiment juger qu'elle ne sera pas trompée en ce qu'elle attend d'un Mari. Nos femmes sont capricieuses, comme les vôtres, ce qui fait que le plus chetif Sauvage peut trouver une femme. Car comme tout paroît à découvert, nos filles choisissent quelquefois suivant leur inclination; sans avoir égard à certaines proportions: les unes aiment un homme .bien fait, quoiqu'il ait je ne sçay quoy de petit en luy. D'autres aiment un mal bâti pourveu qu'elles y trouvent je ne sçay quoy de grand; & d'autres préférent un homme d'esprit & vigoureux, quoiqu'il ne soit ni bien fait, ni bien pourveu de ce que je n'ay pas voulu nommer. Voilà, mon Frére, tout ce que je puis te répondre sur le crime de la nudité, qui, comme tu sçais, ne doit uniquement estre imputé qu'aux Garçons; puisque les gens veufs ou mariez cachent soig-

ſoigneuſement le devant & le derriére. Au reſte, nos Filles ſont en recompenſe plus modeſtes que les vôtres; car on ne voit en elles rien de nud que le gras de la jambe, au lieu que les vôtres montrent le ſein tellement à découvert que nos jeunes gens ont le nez collé ſur le ventre, lorqu'ils trafiquent leurs Caſtors aux belles Marchandes qui ſont dans vos Villes. Ne ſeroit-ce pas là, mon Frére, un abus à réformer parmi les François? Car, enfin, ne ſçay je pas de bonne part qu'il n'eſt guére de Françoiſe, qui puiſſe réſiſter à la tentation de l'objet de qui leur ſein découvert provoque l'émotion. Ce ſeroit le moyen de préſerver leurs Maris du mal chimérique de ces Cornes que nous plantons ſur leur front, ſans les toucher, ni même les voir; ce qui ſe fait par un miracle que je ne ſçaurois conçevoir. Car, enfin, ſi je plante un pommier dans un jardin, il ne croît pas ſur le ſommet d'un rocher; ainſi vos Cornes inviſibles ne doivent prendre racine qu'à l'éndroit où leur ſemence eſt jettée; D'où il s'enſuit qu'elles devroient ſortir du front de vos Femmes, pour repréſenter les outils du Mari & du Galand. Au reſte, cette folie de Cornes eſt épouvantable; car pourquoy chagriner un Mari de cette injure, à l'ocaſion des plaiſirs de ſa Femme? Or s'il faut épouſer les vices d'une femme en l'épouzant, le mariage des François eſt un Sacrement qui ne doit pas être fondé ſur la droite raiſon; ou bien il faut de néceſſité retenir ſon Epouſe ſous la clef pour éviter ce deshonneur. Il faut que le nombre de ces Maris ſoit bien grand,

grand; car, enfin, je ne conçoi pas qu'une femme puiſſe penſer à la rigueur de cette châine éternelle, ſans chercher quelque eſpéce de ſoulagement à ſes maux, chez quelque bon Ami. Je pardonnerois les François s'ils s'en tenoient à leur mariage ſous certaines conditions; c'eſt-à dire, pourvû qu'il en provînt des enfans, & que le mari & la femme euſſent toûjours une aſſez bonne ſanté pour s'aquiter, comme il faut, du devoir du mariage. Voilà tout le réglement qu'on pourroit faire chez des Peuples qui ont le *Tien* & le *Mien*. Or il s'agit encore d'une choſe impertinente; C'eſt que parmi vous autres Chrêtiens les hommes ſe font gloire de débaucher les femmes; comme s'il ne devoient pas, ſelon toute ſorte de raiſons, eſtre auſſi criminel aux uns qu'aux autres de ſucomber à la tentation de l'amour. Vos jeunes Gens font tous leurs éforts pour tenter les Filles & les Femmes. Ils employent toutes ſortes de voyes pour y réüſſir. Enſuite ils le publient, ils le diſent par tout. Chacun loue le Cavalier, & mépriſe la Dame; au lieu de pardonner la Dame, & de châtierle Cavalier. Comment prétendez vous que vos Femmes vous ſoient fidéles, ſi vous ne l'étés pas à elles? Si les Maris ont des Maîſtreſſes, pourquoy leurs Epouſes n'auront-elles pas des Amans? Et ſi ces Maris préférent les jeux & le vin à la compagnie de leurs femmes, pourquoy ne chercheront elles pas de la conſolation avec quelque Ami? Voulez-vous que vos Femmes ſoient ſages, ſoyez ce que vous appellez *Sauvages*, c'eſt

c'està dire, soyez *Hurons*; aimés les comme vous mêmes, & ne les vendés pas. Car je connois certains Maris parmi vous qui consentent aussi lâchement au libertinage de leurs Epouses, que des Méres à la prostitution de leurs Filles. Ces gens-là ne le font que parce que la néceſſité les y oblige. Sur ce pied-là c'est un grand bonheur pour les Hurons de n'être pas réduits à faire les bassesses, que la misére inspire aux gens qui ne sont pas accoutumés d'être miserables. Nous ne sommes jamais ni riches, ni pauvres; & c'est en cela que nôtre bonheur est au dessus de toutes vos richesses. Car nous ne sommes pas obligez de vendre nos Femmes & nos Filles, pour vivre aux dépens de leurs travaux amoureux. Vous dites qu'elles sont sottes. Il est vray, nous en convenons; Car elles ne sçavent pas écrire des billets à leurs Amis, comme les vôtres; & quand cela seroit, l'esprit des Hurones n'est pas assez pénétrant pour choisir à la phisionomie des Vieilles assez fidéles pour porter ces létres galantes sous un silence éternel. Ha! maudite Ecriture! pernicieuse invention des Européans, qui tremblent à la veüe des propres chiméres qu'ils se représentent eux mêmes par l'arrangement de vint & trois petites figures, plus propres à troubler le repos des hommes qu'à l'entretenir. Les Hurons sont aussi des sots, s'il vous en faut croire, parce qu'ils n'ont point d'égard à la perte du pucelage des filles qu'ils epousent; & qu'ils prénent en mariage des Femmes que leurs Camarades ont abandonées.

Mais

Mais, mon Frére, di-moy, je te prie, les François en ſont-ils plus ſages pour s'imaginer qu'une fille eſt pucelle, parce qu'elle crie, & qu'elle jure de l'eſtre? Or, ſuppoſons qu'elle ſoit telle qu'il la croit, la conqueſte en eſt-elle meilleure? Non vraîment; au contraire, le Mari eſt obligé de luy aprendre un exercice qu'elle met enſuite en pratique avec d'autres gens, lorsqu'il n'eſt pas en état de le continuer journellement avec elle. Pour ce qui eſt des Femmes que nous épouſons aprez la ſéparation de leurs Maris; n'eſt-ce pas la même choſe que ce que vous appellez ſe marier avec des Veuves? Néanmoins avec cette diférence que ces Femmes ont tout lieu d'eſtre perſuadées que nous les aimons, au lieu que la plûpart de vos Veuves ont tout ſujet de croire que vous épouſez moins leurs corps que leurs richeſſes. Combien de déſordres n'arrive-t'il pas dans les Familles par des mariages comme ceux-là? Cependant, on n'y rémédie pas, parce que le mal eſt incurable, dez-que le lien conjugal doit durer autant que la vie. Voici encore une autre peine parmi vous autres, qui me paroît tout à fait cruelle. Vôtre mariage eſt indiſſoluble, cependant une fille & un Garçon qui s'aiment reciproquement ne peuvent pas ſe marier enſemble ſans le conſentement de leurs Parens. Il faudra qu'ils ſe marient l'un & l'autre au gré de leurs Péres, & contre leurs deſirs, quelque répugnance qu'ils ayent, avec des perſonnes qu'ils haïſſent mortellement. L'inégalité d'âge, de bien, & de condition cauſent tous ces déſor-

dres. Ces considérations l'emportent sur l'amour mutuel des deux Parties, qui sont d'acord entr'elles. Quelle cruauté & quelle tirannie d'un Pére envers ses Enfans ? Voit-on cela parmi les Hurons ? Ne sont-ils pas aussi nobles, aussi riches les uns que les autres ? Les Femmes n'ont-elles pas la même liberté que les Hommes, & les Enfans ne joüissent-ils pas des mêmes priviléges que leurs Péres ? Un jeune Huron n'épousera-t'il pas une des esclaves de sa Mére, sans qu'on soit en droit de l'en empêcher ? Cette esclave n'est-elle pas faite comme une femme libre, & dez-qu'elle est belle, qu'elle plaît ne doit-elle pas être préferable à la fille du grand Chef de la Nation, qui sera laide ? N'est ce pas encore une injustice pour les Peuples qui détestent la communauté des biens; que les Nobles donnent à leur premier fils presque tout leur bien, & que les fréres & les sœurs de celuy-ci soient obligez de se contenter de trés-peu de chose; pendant que cet Aîné ne sera peut-être pas légitime, & que tous les autres le seront ? Qu'en arrive-t'il si ce n'est qu'on jette les Filles dans des Couvents, prisons perpétuelles, par une barbarie qui ne s'acorde guére avec cette Charité Chrétienne, que les Jésuites nous prêchent. Si ce sont des Garçons, ils se trouvent réduits à se faire Prêtres, ou Moines, pour vivre du beau mêtier de prier Dieu malgré eux, de prêcher ce qu'ils ne font pas, & de persuader aux autres, ce qu'ils ne croyent pas eux-mêmes. S'il s'en trouve qui prénent le parti de la guerre, c'est plûtôt pour piller

la Nation, que pour la défendre de ses Ennemis. Les François ne combatent point pour l'interêt de la Nation, comme nous faisons, ce n'est que pour leur propre intérêt & dans la vûe d'aquérir des Emplois, qu'ils combatent. L'amour de la Patrie & de leurs Compatriotes y ont moins de part que l'ambition, les richesses, & la vanité. Enfin, mon cher Frére, je conclus ce discours en t'assûrant, que l'amour propre des Chrêtiens, est une folie que les Hurons Condamneront sans cesse. Or cette folie qui régne en tout parmi vous autres François, ne se remarque pas moins dans vos amours & dans vos mariages; lesquels sont aussi bizarres que les gens qui donnent si sottement dans ce paneau.

LAHONTAN.

Ecoute, *Adario*, je me souviens de t'avoir dit qu'il ne faloit pas juger des actions des honêtes gens, par celles des Coquins. J'avoüe que tu as raison de blâmer certaines actions que nous blâmons aussi. Je conviens que la propriété de biens est la source d'une infinité de passions, dont vous estes exempts. Mais, si tu regardes toutes choses du bon côté, & sur tout nos amours & nos mariages, le bel ordre qui est établi dans nos Familles, & l'éducation de nos Enfans, tu trouveras une conduite merveilleuse dans toutes nos Constitutions. Cette Liberté, que les Hurons nous prêchent, cause un désordre épouvantable. Les Enfans sont aussi grands maîtres que leurs Péres, & les Femmes qui

doivent eſtre naturellement ſujettes à leurs Maris, ont autant de pouvoir qu'eux. Les Filles ſe moquent de leurs Méres, lorsqu'il s'agit de prêter l'oreille à leurs Amans; En un mot, toute cette liberté ſe réduit à vivre dans une débauche, perpétuelle, & donne à la Nature tout ce qu'elle demande, à l'imitation des Bêtes. Les Filles des Hurons font conſiſter leur ſageſſe dans le ſecret, & dans l'invention de cacher leurs débauches. * *Courir la luméte* parmi vous autres, eſt ce qui s'appelle chez nous, *chercher avanture*. Tous vos jeunes Gens courent cette luméte tant que la nuit dure. Les portes des Chambres de vos Filles ſont ouvertes à tous venans; & s'il ſe préſente un jeune Homme qu'elle n'aime pas, elle ſe couvre la teſte de ſa couverture. C'eſt à dire qu'elle n'en eſt point tentée. S'il en vient un ſecond, peut-eſtre elle luy permétra de s'aſſeoir ſur le pied de ſon lit, pour parler avec elle, ſans paſſer outre. C'eſt à dire qu'elle veut ménager ce drôle-là pour avoir pluſieurs cordes à ſon arc; en vient-il un troiſiéme qu'elle veut duper, avec une plus feinte ſageſſe, elle luy permétra de ſe coucher auprés d'elle ſur les couvertures du lit. Celuy-ci eſt-il parti, le quatriéme arrivant trouve le lit & les bras de la fille ouverts à ſon plaiſir, pour deux ou trois heures; & quoi qu'il n'employe ce temps-là à rien moins qu'en paroles, on le croit cependant à la bonne foy. Voilà, mon cher Adario,

* *C'eſt entrer, pendant la nuit, dans la Chambre de ſa Maîtreſſe, avec une eſpéce de Chandelle.*

dario, le putanisme de tes Hurones couvert d'un manteau d'honnête conversation, & d'autant plus que quelque indiscrétion que puissent avoir les Amans envers leur Maîtresses, (ce qui n'arrive guéres) bien loin de les croire, on les traite de *jaloux*, qui est une injure infame parmi vous autres. Aprez tout ce que je viens de dire, il ne faut pas s'étonner, si les Americaines ne veulent point entendre parler d'amour, pendant le jour, sous prétexte que la nuit est faite pour cela. Voilà ce qu'on appelle en France *cacher adroitement son jeu*. S'il y a de la débauche parmi nos Filles, au moins il y a cette diférence que la régle n'est pas générale, comme parmi les vôtres, & que d'ailleurs elles ne vont pas si brutalement au fait. L'amour des Européanes est charmant, elles sont constantes & fidéles jusqu'à la mort; lorsquelles ont la foiblesse d'accorder à leurs Amans la derniére faveur, c'est plûtôt en vertu de leur mérite intérieur, qu'exterieur, & toûjours moins par le desir de se contenter elles-mêmes, que de donner des preuves sensibles d'amour à leurs Amans. Ceux-ci sont galans, cherchant à plaire à leurs Maîtresses par des maniéres tout à fait jolies, comme par le respect, par les assiduitez, par la complaisance. Ils sont patiens, zelés, & toûjours prêts à sacrifier leur vie & leurs biens pour elles; ils soupirent long-temps avant que de rien entreprendre. Car ils veulent mériter la derniére faveur par des longs-services. On les voit à genoux aux pieds de leurs Maîtresses mendier le privilége de leur baiser la main.

Et comme le Chien ſuit ſon Maître en veillant, lorsqu'il dort; auſſi chez nous un véritable Amant ne quitte point ſa Maîtreſſe, & il ne ferme les yeux que pour ſonger à elle, pendant le ſommeil. S'il s'en trouve quelqu'un aſſez fougueux pour embraſſer ſa Maîtreſſe bruſquement à la premiere occaſion, ſans avoir égard à ſa foibleſſe, on l'appelle *Sauvage*, parmi nous, c'eſt à dire homme ſans quartier, qui commence par où les autres finiſſent.

ADARIO.

Hô hô, mon cher Frére, les François ont-ils bien l'eſprit d'appeller ces gens là *Sauvages* ? Ma foy, je ne croyois pas que ce mot là ſignifiât parmi vous un homme ſage & concluſif; Je ſuis ravi d'aprendre cette nouvelle; ne doutant pas qu'un jour vous n'apelliez *Sauvages*, tous les François qui ſeront aſſez ſages pour ſuivre exactement les véritables régles de la juſtice & de la raiſon. Je ne m'étonne plus de ce que les ruſées Françoiſes aiment tant les Sauvages ; elles n'ont pas tout le tort; car, à mon avis, le temps eſt trop cher pour le perdre, & la jeuneſſe trop courte pour ne pas profiter des avantages qu'elle nous donne. Si vos Filles ſont conſtantes à changer ſans ceſſe d'Amans, cela peut avoir quelque raport à l'humeur des nôtres. Mais, lors qu'elles ſe laiſſent fidélement careſſer par trois ou quatre, en même-temps, cela eſt tres diférent du génie des Hurones. Que les Amans François paſſent leur vie à faire

re les folies que tu viens de me dire, pour vaincre leurs Maîtresses, c'est à dire qu'ils employent leur temps, & leurs biens à l'achat d'un petit plaisir précédé de mille peines & de mille soucis, je ne les en blâmerai pas, puisque j'ay fait la folie de me risquer sur d'impertinens Vaisseaux à traverser ler Mers rudes qui séparent la France de ce Continent, pour avoir le plaisir de voir le Païs des François. Ce qui m'oblige à me taire. Mais les gens raisonables diront que ces sortes d'Amans sont aussi fous que moy ; avec cette différence que leur amour passe aveuglément d'une Maîtresse à l'autre, les exposant à soufrir les mêmes tourmens. Au lieu que je ne passerai plus de ma vie de l'Amérique en France.

FIN des DIALOGUES.

VOYAGES

Du

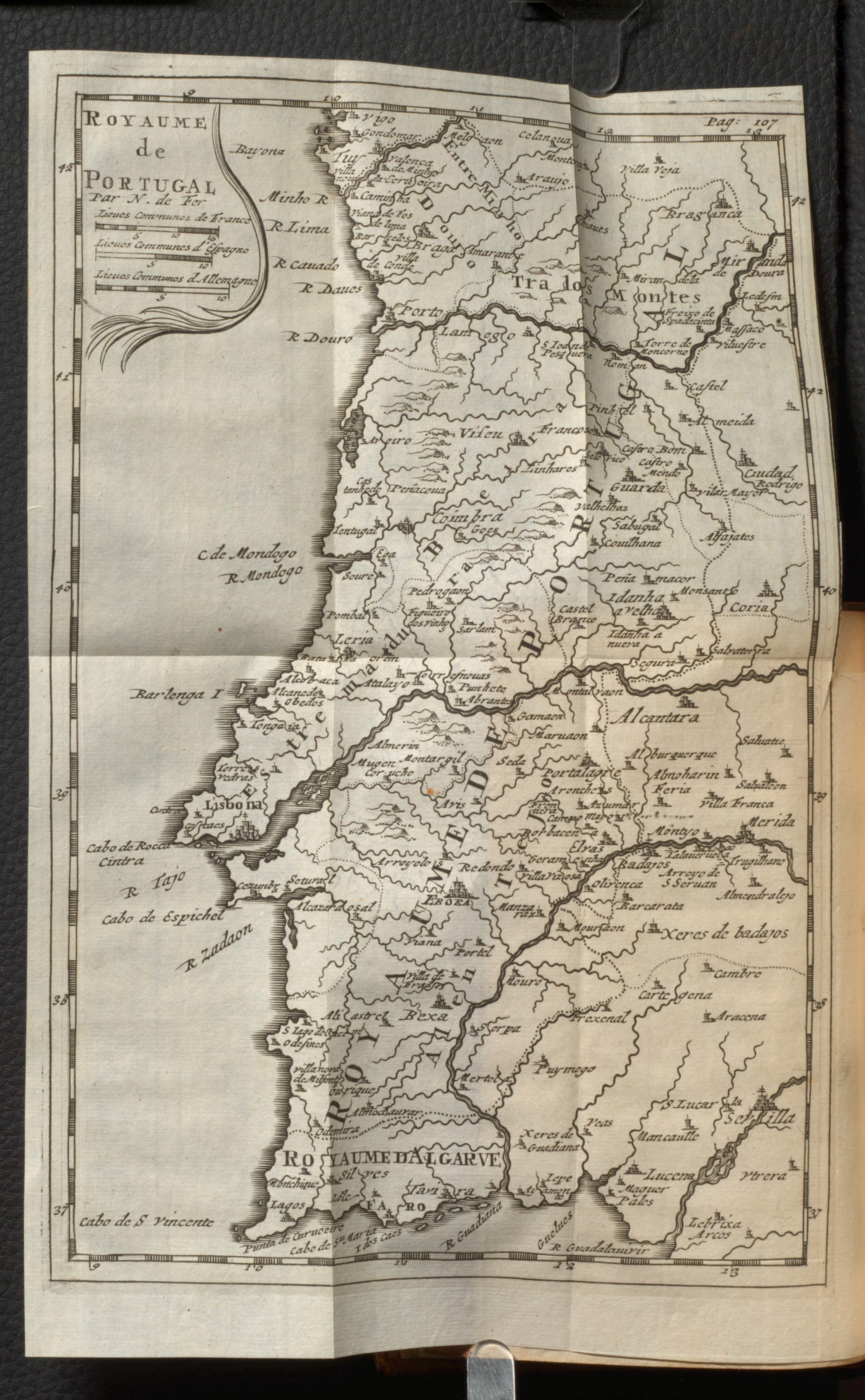
BARON de LAHONTAN

En

PORTUGAL,

Et en

DANEMARC.

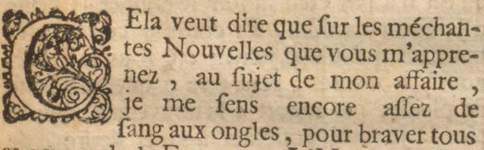


ROYAUME de PORTUGAL
Par N. de Fer
Lieues Communes de France
Lieues Communes d'Espagne
Lieues Communes d'Allemagne
Pag: 107
ROYAUME DE PORTUGAL
ROYAUME D'ALGARVE
Entre Minho e Douro
Tra los Montes
Beira
Estremadura
Alentejo
Lisbona
Porto
Coimbra
Braga
Bragança
Guarda
Viseu
Lamego
Evora
Elvas
Portalegre
Badajos
Merida
Sevilla
Alcantara
Faro
Lagos
Tavira
Silves
Bexa
Leria
Aveiro
Almeida
Ciudad Rodrigo
Coria
Abrantes
Santarem
Setubal
Olivença
Xeres de badajos
Cabo de Rocca Cintra
Cabo de Espichel
Cabo de S. Vincente
Barlenga I.
R. Tajo
R. Douro
R. Mondogo
C. de Mondogo
R. Minho
R. Lima
R. Cauado
R. Daues
R. Zadaon
R. Guadiana
R. Guadalquivir
Bayona
Vigo
Tuy

VOYAGES
De
PORTUGAL,
Et de
DANEMARC.

MONSIEUR,

Una salus victis nullam sperare salutem.



Ela veut dire que sur les méchantes Nouvelles que vous m'apprenez, au sujet de mon affaire, je me sens encore assez de sang aux ongles, pour braver tous les revers de la Fortune. L'Univers, qui est la Patrie des Irondéles & des Jésuites, doit être aussi la mienne, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de faire aller en l'autre monde des gens qui luy sont fort inutiles en celuy-ci. Je suis ravi que les Mémoires de *Canada* vous ayent plû, & que mon stile sauvage ne vous ait pas éfrayé. Aprez tout, vous auriez tort

de trouver à redire à ce jargon ; car nous sommes vous & moy d'un Païs, où l'on ne sçait parler François que lorsqu'on n'a plus la force de le prononcer. D'ailleurs, il n'est pas possible qu'ayant passé si jeune dans l'Amérique, j'aye pû trouver en ce païs-là le secret d'écrire polîment. C'est une science qu'on ne sçauroit aprendre parmi des Sauvages, dont la société rustique est capable d'abrutir les gens du monde les plus polis. Vous me pressez de continuer à vous aprendre de nouvelles choses ; j'y consens : mais ne comptez pas, aux moins, que je vous envoye ces belles descriptions que vous demandez. Car ce seroit m'exposer à la risée des Personnes auxquelles vous pourriez les communiquer. Je ne me sens pas assez habile Homme pour enchérir sur les Remarques curieuses qu'une infinité de Voyageurs ont bien voulu donner au Public. C'est assez que je vous fournisse des Mémoires particuliers sur certaines choses, dont on a fait si peu de cas, qu'on n'a pas creu devoir se donner la peine d'y faire attention. Et comme ce sont des matiéres qui n'ont jamais été sous la Presse, vous y trouverez, peut-être, quelque sorte de plaisir, par raport à la nouveauté. Sur ce pied-là je serai ponctuel à vous écrire, de quelque coin du monde où mon infortune me jette ; à condition que vous le serez aussi à me répondre exactement. Au reste, je me croy obligé de vous avertir que je ne sçaurois me résoudre à francizer les noms étrangers. Je les écriray comme les gens du Païs les écrivent, c'est à dire de la maniére qu'ils le doi-

doivent être. Aprez cela vous les prononcerez comme il vous plaira. Vous sçavez que je vous écrivis il-y-a deux mois & demi, qu'aprez avoir compté prez de trois cens pistoles au Capitaine du Vaisseau qui me sauva de *Plaisance* à *Vianna*, je fus assez heureux de métre pied à terre à cette Cité des *Callaiques* ; ainsi donc il ne me reste qu'à reprendre de là le fil de mon Journal.

Je ne fus pas plûtôt sorti de la Chaloupe qu'un Gentilhomme François, qui sert le Roy de Portugal, * depuis trente & quatre ans, en qualité de Capitaine de Cavallerie, me fit offre de sa Maison ; car il n'y avoit en ce lieu-là que des Cabarets à Matelots. Le lendemain ce vieux Officier me conseilla de saluer Don *Joan de Souza* Gouverneur Général de la Province d'entre *Douro* & *Minho*, & m'avertit que tout le monde luy donnoit *L'Excellentia* & qu'il ne rendoit la *Senoria* qu'aux premiers Gentils-Hommes du Royaume, & la † *Merced* à tous les autres ; ce qui fit qu'au lieu de luy parler Espagnol, je me servis d'un Interpréte qui métamorphosa tous les *Vous* de mon compliment en *Excellence* Portugaise. *Vianne* dont la situation est à cinq lieües de *Braga* vers l'Occident, est renfermée dans un angle droit, dont la mer & la riviére de *Lima* font les deux costez. J'y vis deux Monastéres de *Bénédictines*, si mal rantez qu'elles mourroient de faim, si leurs Parens, ou leurs ‡ *Devotos*

* Du temps de Mr. de Schomberg.

† *Merced* qui signifie *merci*, est un titre un peu au dessus de *Vous*.

‡ *Devotos*, ce sont les amis des Nonains. Ce mot signifie *dévovés*.

ne les ſecouroient. Il y a un trés-bon Château ſur le bord de la Mer, fortifié ſelon les régles de *Pagan.* Il eſt garni de pluſieurs groſſes Couleuvrines, qui mettent à couvert des *Salteins* les Batîmens qui moüillent à la *Rade où l'on eſt à l'abri des 14. vents contenus entre le *Nord* & le *Sud*, vers la bande de *l'Eſt.* La Riviére eſt un † Havre de Barre dans lequel on ne ſçauroit entrer ſans la conduite des Pilotes de la ville, qu'on fait venir à bord par le ſignal du Canon & du Pavillon en ‡ *Berne.* C'eſt toûjours à l'inſtant de la pleine mer que les Vaiſſeaux ſe préſentent devant cette Riviére, dans laquelle ils aſſéchent enſuite toutes les marées, à moins qu'ils ne ſoient placez à la foſſe qui conſerve, pour le moins, 8. ou 10. braſſes d'eau de baſſe Mer. Le 4. de février ayant loué deux mules, l'une pour moy, l'autre pour mon Valet, ſur le pied de trois piaſtres d'Eſpagne, je piquay de ſi bonne grace que j'arrivay le ſoir *à Porto à Porto*, quoique cette journée ſoit de 12. lieuës, d'une heure de chemin. Ces Animaux amblent vîte & legérement, ſans broncher, ni fatiguer ceux qui les montent. Les Cavaliers ont la commodité de s'appuïer, quand ils

* *Rade*, moüillage prés des Côtes, où l'on eſt à couvert des vents qui viennent de ces Côtes.

† *Havre de Barre*, Port où l'on ne peut entrer qu'au temps de la pleine mer, parce que les Vaiſſeaux trouvent alors aſſez d'eau pour paſſer ſur les ſables, ou ſur les fonds plats, ſans échouer ni toucher. *Bayone, Bilbao, Stena, Vianne, Porto, Aveiro, Mondego, Lisbone & Salé* ſont tous des Havres de Barre.

‡ Pavillon en berne, c'eſt le tenir ferlé, ou pendant en monçeau du haut en bas.

ils veulent ſur leur valize, qui eſt ſoûtenue ſur deux cerceaux de fer, vers le pomeau des ſélles du Païs, dont la dureté n'acomode pas les gens auſſi maigres que moy. Au reſte, le chemin, quoique pierreux, eſt aſſez bon, le terrain eſt égal, le païſage riant, & la coſte de la mer ornée de quelques gros Villages, dont les principaux ſont *Expoſende*, *Faons*, & *Villa de Condé*. En arrivant à *Porto*, mon Guide me logea dans une Auberge Angloiſe, qui eſt la ſeule dont on ſe puiſſe accommoder. Cette ville-là eſt remplie de Marchans François, Anglois & Hollandois, à cauſe de l'avantage qu'ils retirent du commerce; quoique les derniers ſoient aſſez accoûtumez à faire de grandes pertes, depuis le commencement de la guerre, par l'inhumanité de nos Capres, qui ne ſe font pas de ſcrupule de prendre leurs Vaiſſeaux. *Porto* eſt bâti ſur la pente d'une Montagne aſſez eſcarpée, au pied de laquelle on voit couler la Riviére de *Duero*, qui ſe déchargeant une lieüe plus bas dans la Mer, paſſe ſur une *Barre ſituée

* Barre eſt à proprement parler un banc de ſable; qui traverſe ordinairement l'entrée des Riviéres, qui ne ſont pas aſſez rapides pour repouſſer dans la Mer les ſables que les vagues y accumulent, lorsque les vents du large ſouflent avec impétuoſité. Toutes les barres peuvent eſtre appelées bancs de ſable, car je n'ay jamais oüy dire qu'il y ait au monde aucune barre de chaîne de Rochers. Or comme ces ſables s'élévent vers la ſurface de l'eau comme un petit côteau dans une plaine, les Vaiſſeaux n'y ſçauroient paſſer qu'au temps de la pleine mer, parce qu'alors ils trouvent aſſez d'eau pour flotter au deſſus.

située à son embouchûre, ou les sages Navigateurs ne doivent se présenter que dans un beau temps, aprez avoir eû la précaution de faire venir à bord les Pilotes du Païs ; car il se trouve des Rochers cachez & découverts sur les sables de cette Barre, qui la rendent inaccessible aux Etrangers. Les Vaisseaux de 400. Tonneaux y trouvent assez d'eau vers le moment de la pleine mer, qui est le véritable temps dont il est à propos de se servir pour entrer dans cette Riviére. Il régne un beau quay d'une extrémité de la ville à l'autre ; le long duquel chaque bâtiment est amarré vis à vis de la Maison de son Propriétaire. J'eus le temps de voir la Flotte Marchande du *Brezil*, qui consistoit en 32. Navires Portugais, dont le moindre étoit armé de 22. Canons. Outre cela, je vis encore dans la Riviére quantité de Vaisseaux étrangers, sur tout cinq ou six Armateurs François, qui s'étoient jettez là pour acheter des vivres & des munitions. Cette Ville de *Porto* est belle, propre, & bien pavée, mais aussi trés-incommode par le desavantage de sa situation montueuse. Car il faut toûjours monter & décendre. La Galerie des Chanoines Réguliers de St. Augustin, est une piéce d'Architecture aussi curieuse par son extréme longueur, que leur Eglise par sa figure en rotonde, & par la richesse du dedans. Il y a un Parlement, un Evêché, des Académies où les jeunes Gens aprénent leurs exercices & un Arsenal pour l'équi-

quipement des Vaisseaux de guerre qu'on bâtit annuellement prés de l'embouchûre de la Riviére. Je suis surpris que cette Ville ne soit pas mieux fortifiée, puisque c'est la seconde du Royaume. Les murailles de l'enceinte n'ont que six pieds d'épaisseur, & de distance à autre on découvre des Tours ruïnées, que le temps a dégradé. C'est un ouvrage des *Mores*, & même des plus irréguliers de ces temps-là. Jugez de là, Monsieur, s'il seroit dificile d'emporter cette Place d'emblée. Bien en prend aux Portugais que cette Province, qui est une des meilleures du Royaume, soit presque inaccessible à leurs Ennemis, tant par mer, que par terre. D'un côté à cause des barres, dont j'ay parlé, & de l'autre à cause d'une infinité de Montagnes impraticables. Elle est trés-bien peuplée. Toutes les Vallées sont pleines de Bourgs & de Villages, où il se receüille quantité de vin & d'olives, & où l'on nourrit un assez grand nombre de Bestiaux, & même la laine qu'on en tire est assez fine: Je vous dis ceci sur le raport de quelques Marchans François, qui connoissent parfaitement bien cette Province là. On m'a dit qu'il est impossible de rendre la Riviére de *Duero* navigable pour des Bateaux, à cause de quelques cascades & courans qui se trouvent entre des rochers éfroyables. Contentez vous de ceci, je n'en sçay pas davantage.

Le 10. je partis pour *Lisbone*, dans une Littiére que je loüai dix huit mille six cens

cens *Reis*, qui font un nombre de piéces capable de ſurprendre tout d'un coup des gens qui ne ſçauroient pas que ce ne ſont que des deniers. Or comme c'eſt de cette maniere-là que les Portugais font tous leurs comptes, il faut vous expliquer qu'un *Reis* n'eſt autre choſe qu'un denier,&que cettenombreuſe quantité de piéces ſe réduit ſimplement à 25. Piaſtres.Sur ce pied-là monLitérier s'obligeade me rendre à *Lisbone* le 9me. jour de marche, quoi qu'il deuſt s'écarter deux ou trois lieües de la route, pour ſatisfaire la curioſité que j'avois de paſſer à *Aueiro*, où j'arrivay le lendemain. Cette Bicoque eſt ſituée ſur les rives de la mer, & d'une petite Riviere de barre,où lesBâtimens qui ne*callent que8.ou9. pieds, entrent de pleine mer ſous la conduite des Pilotes coſtiers. Elle eſt fortifiée à la Moreſque, comme celle de *Porto.* Il s'y fait une aſſez grande quantité de ſel pour en fournir abondamment deux ou trois Province ; On y voit un trés-beau Monaſtére de Réligieuſes qui font leurs preuves d'ancienne nobleſſe & d'origine † *Chriſtiaon veilhos*. La campagne eſt charmante juſqu'à trois lieues vers l'Orient, c'eſt à dire juſqu'au grand chemin de *Lisbonne*, qui eſt borné par une chaîne de Montagnes de *Porto* juſqu'a *Coimbre.* J'entray le 14. dans cette derniere ville, & voulant voir l'Univerſité, mon Literier m'aſſûra que cette curioſité me coûteroit un jour de re-

* *Caller*, c'eſt enfoncer dans l'eau.

† C'eſt à dire de vieux Chrêtien. Grand Titre d'honneur dans ce Païs-là, par ſa rareté.

retardement. Ce Collége, dont quelques Voyageurs ont fait mention, se rend assez fameux par le soin que le Roy de Portugal a eû d'y faire fleurir les Sçiences depuis son avénement à la Couronne. Il n'y a rien qui soit digne de remarque dans cette Ville-là, si ce n'est un double Pont de pierre, entre lequel, estant l'un sur l'autre, on peut traverser la riviere par un chemin couvert; On voit deux beaux Couvents l'un de Moines & l'autre de Réligieuses, situés à quarante ou cinquante pas l'un de l'autre. *Coimbre* a tître de Duché. Cette Ville joüit de plusieurs priviléges & prérogatives considérables. Elle est située à six lieües de la Mer, au pied d'une coste escarpée, sur laquelle on découvre des Eglises, des Monasteres, & deux ou trois belles Maisons. Son Evêché, qui est sufragant de *Braga*, est un des meilleurs du Royaume. De Coimbre à *Lisbone* le chemin est beau, le, païsage riant, & le Païs assez bien peuplé. J'arrivay à cette Capitale le 18. estant moins fatigué, que chagrin de m'être servi d'une Voiture, qui par sa lenteur ne peut convenir qu'aux Dames & aux Vieillards. J'aurois eû plus d'agrément en me servant de Mules. Car en ce cas, j'eusse fait ce petit voyage en cinq jours, à trés-peu de frais; c'est à dire pour 13. piastres, maître & valet. Au reste, il est à propos de vous dire, en passant, que les gens un peu délicats n'auroient jamais supporté sans mourir, l'incomodité des * *Posadas* de la Route dont

* *Posadas*, Retraite ou espéce de Cabarets pour les Voyageurs.

dont la description pitoyable sufiroit pour vous ôter l'envie d'aller à Lisbonne, quelque affaire que vous y eussiez. Je m'en suis pourtant acommodé comme des meilleures Auberges de France ; Car n'ayant fait de ma vie d'autre mêtier que de courir les Mers, les Lacs, & les Rivieres de Canada, vivant le plus souvent de racines & d'eau, sous des Tentes d'écorce, je dévorois comme un perdu, tout ce qu'on avoit le soin de me présenter, dans ces miserables Hôpitaux. Imaginez-vous, Monsieur, que l'Hôte conduit les Voyageurs, dans un Réduit qu'on prendroit plûtôt pour un Cachot que pour une Chambre. C'est-là qu'il faut attendre avec beaucoup de patience quelques ragoûts assaissonnez d'ail, de poivre, de ciboules, & de cent Herbes médicinales dont l'odeur feroit perdre l'appetit a *l'Iroquois* le plus affamé. Pour comble de disgrace, on est obligé de se reposer sur de certains matelas étendus sur le plancher, sans couverture ni paillasse ; & comme ils ne sont guére plus épais que cette Lettre, il en faudroit au moins deux ou trois cens pour être couché plus mollement que sur les pierres. Il est vray que l'Hôte en fournit autant qu'on en souhaite, au prix d'un sol la piéce. Et qu'il se donne la peine de les secouer & de les battre pour faire tomber les puces, les punaises, &c. Graces, à Dieu, je n'ay pas eû besoin de m'en servir. Car j'ay toûjours conservé mon * *Hamak* qu'il est facile de suspendre en tous lieux

* *Hamak* est une espece de branle de coton, plus long & plus large que les branles des Matelots.

ſieux, par le moyen de deux groſſes vrilles de fer. Au reſte, ce que je vous dis icy de ces Cabarets, n'eſt qu'une bagatelle, en comparaiſon de ceux d'Eſpagne, s'il en faut croire des gens dignes de foy; C'eſt ce qui fait, à mon avis, qu'il n'en coûte preſque rien pour la bonne chére, dans les uns & dans les autres.

Le jour d'aprez mon arrivée à Lisbone, je ſaluay Mr. l'Abbé *d'Eſtrées*, que le Roy de Portugal eſtime infiniment, Il eſt ſi fort honoré de tout le monde, qu'on le qualifie avec raiſon de *O mais perfecto dos perfectos Cavalheiros*, c'eſt à dire *du plus parfait des parfaits Cavaliers*. Son équipage eſt aſſez magnifique, quoiqu'il n'ait pas encore fait ſon Entrée publique. Sa Maiſon eſt trés-bien réglée, ſon Hôtel richement meublé, & ſa Table délicate & bien ſervie. Il donne ſouvent à manger aux gens de quelque diſtinction, qui ne le verroient jamais s'il ne leur donnoit la main. Cette déférence me paroîtroit ridicule, ſi le Roy ſon Maître ne l'avoit ainſi réglé du temps de Mr. * d'*Opede*. Car, aprés tout il eſt choquant que le dernier Enſeigne de l'Armée préne la main chez un Ambaſſadeur, qui la refuſe à tout Miniſtre du ſecond rang Les Gentis-hommes Portugais ſont fort honêtes gens, mais ils ſont ſi remplis d'eux mêmes, qu'à peine s'imaginent-ils qu'on puiſſe trouver au monde de Nobleſſe plus pure & plus ancienne que la leur. Les Titulaires ſe font traiter *d'Excellence*, & leur

* *Opede*, autrefois Ambaſſadeur de France en cette Cour.

leur délicatesse va jusqu'au point de ne jamais rendre visite aux personnes qui logent dans les Auberges. Il faut estre d'une illustre naissance pour avoir le * *Don*. Car les Charges les plus honnorables nesçauroient donner ce vénérable Tître, puis que le Sécrétaire d'Etat, qui en posséde une des plus éclatantes du Royaume, ne le prend pas. Le Roy de Portugal est grand, bien fait, & de bonne mine; quoique son teint soit un peu brun. On dit qu'il est aussi constant en ses résolutions, qu'en ses amitiez. Il connoît trés-bien l'estat de son Royaume. Il est si libéral, & si bien-faisant qu'il a de la peine à refuser les graces que ses Sujets luy demandent. Le Duc de *Cadaval*, qui est son premier Ministre, & son Favori, a de puissans Ennemis, parce qu'il paroît plus zélé qu'eux au seruice de ce Prince, & qu'il est un peu François. *Lisbone* seroit une des plus belles Villes de l'Europe par sa situation, & par ses divers aspects, si elle estoit moins sale. Elle est située sur sept Montagnes, d'où l'on découvre les plus beaux païsages qui soient au monde, aussi bien que la Mer, le fleuve du Tage, & les Forts qui gardent l'entrée de cette Riviére. Cette ville montueuse incommode extrémement les gens qui sont obligés d'aller à pied; surtout les Voyageurs, dont la curiosité paroît un peu traversée par la peine de monter & décendre incessamment. Car on n'y trouve pas, comme ailleurs, des carosses de louage. On y voit de trés-belles & trés-mag-

* *Don*, ce mot se raporte parfaitement à celui de *Messire*. Et en Espagne à celui de *Sire* ou *Sieur*. Dont les Savetiers &c. se qualifient.


LISBON

magnifiques Eglises. Les plus considérables sont la *Ceu*, nôtre Dame de *Loreto*, *san Vicente*, san *Roch* , *san Pable*, & *santo Domingo*. Le Monastére des Bénédictins de *san Bento* est un des plus beaux & des mieux rantés ; il eut le malheur de soufrir un incendie qui consuma, le mois passé, une partie de ce bel Edifice, d'où je vis sortir plus de vaisselle d'argent que six mulets n'auroient pû porter. Le Palais du Roy seroit un des plus superbes de l'Europe s'il étoit achevé ; mais il en coûteroit du moins deux millions d'écus pour mettre cet Ouvrage dans sa perfection. La demeure ordinaire des Etrangers, est vers le *Remolar* , & dans les Maisons de la Façade Du Tage. Je connois plusieurs Marchans François Catholiques & Protestans , qui font un commerce considérable dans ce Païs là. Les premiers y sont sous la protection de France, & les seconds sous celle d'Angleterre ou de Hollande. On y peut compter aussi prés de cinquante Maisons Angloises, autant de Hollandoises, & quelques autres Etrangers, qui s'enrichissent en trés-peu de temps, par le grand trafic des Marchandises de leur Païs. Les *Baetas d'Angleterre, qui sont de petites étoses legéres s'y débitent avantageusement. Les toiles de France, les étofes de soye de Tours & de Lion, les rubans, les dentelles, & la quinquaillerie raportent de gros profits. Par les retours de sucre, de tabac, d'indigo, de cacao, &c. †*L'Alfandiga* du sucre & du tabac est un des meilleurs revenus du Roy. Aussi bien que celle des soyeries, des toiles &

* Etofes de Colchester.
† Doüane.

& des draperies,qu'on eſt obligé d'y tranſporter en ſortant des Vaiſſeaux,pour y eſtre plombées, moyennant certain tribut, proportioné à la valeur & à la qualité de ces effets. La *Merluſſe* ou Morue ſéche, paye environ trente pour cent. Ce qui fait qu'on n'y gagne preſque rien ; ſi ce n'eſt en la * primeure. Le tabac en poudre & en corde, qui ſont en parti, comme je vous l'ay dit, ſe vendent en détail au même prix qu'en France : Car le premier ſe vend deux écus la livre, & le ſecond cinquante ſols, ou environ. On fraude aiſément les droits de ces Doüanes, lorsqu'on eſt d'intelligence avec les Gardes, qui ſont des fripons fléxibles au ſon d'une piſtole. Il n'entre ni male ni valize dans la Ville, qui ne ſoient viſitées par ces bonnes gens. Les galons, franges, brocars, & rubans d'or ou d'argent, ſont confiſquez comme marchandiſe de contrebande ; n'étant permis à qui que ce ſoit d'employer de l'or ni de l'argent filez en ſes Habits, non plus qu'en ſes meubles. Les livres, de quelque langue qu'ils ſoient, entrent auſſi-tôt à l'Inquiſition, pour y être examinez, & même brûlez, quand ils ont le malheur de déplaire aux Inquiſiteurs. Ce Tribunal, dont un Médecin François nous a fait une deſcription paſſionée, par la triſte expérience des maux qu'il a ſoufferts dans les Priſons de *Goa* ; ce Tribunal, dis-je, qui jette plus de feux & de flammes que le *Mont-Gibel*, eſt ſi ardent, que pour peu que cette lettre en aprochât, elle courroit au-

* C'eſt à dire dans le temps que les premiers Vaiſſeaux de Terre Neuve arrivent à Lisbone.

autant de risque de brûler que celuy qui l'écrit. Ce n'est donc pas sans raison que je prens la liberté de garder le silence; d'autant plus que les Titulaires du Royaume qui sont presque tous * *Familiers* de ce saint Office, n'ozeroient eux-mêmes en parler. Il y a quelques jours qu'un sage Portugais m'informant des mœurs & des maniéres des Peuples *d'Angola* & du *Brezil*, où il avoit été plusieurs années, se faisoit un plaisir d'écouter à son tour le récit que je luy faisois des Sauvages de *Canada* ; mais lorsque j'en vins à la grillade des prisonniers de guerre qui tomboient entre les mains des *Iroquois*, il s'écria d'un ton furieux, que les *Iroquois* de Portugal étoient bien plus cruels que ceux de l'Amérique ; puisqu'ils brûloient, sans misericorde, leurs parens, & leurs amis, au lieu que les derniers ne faisoient endurer ce suplice qu'aux cruels ennemis de leur Nation. Les Portugais avoient autrefois une telle vénération pour les Moines, qu'ils se faisoient un scrupule d'entrer dans la Chambre de leurs Epouses, pendant que ces bons Péres les exhortoient à toute autre chose qu'à la pénitence. Mais il paroît aujourd'hui que cette liberté ne subsiste plus. Il faut avoüer aussi que la plûpart ménent une vie si déréglée qu'ils m'ont scandalizé cent fois par leurs débauchés extraordinaires. Ils se servent des permissions du Nonce du Pape pour exercer toute sorte de libertinage. Car ce Ministre Papal, dont le pouvoir est sans bornes envers les Ecclesiastiques, leur permet, au refus de leurs

* Chevaliers craintifs.

Supérieurs, de porter le chapeau dans la Ville; (c'eſt à dire d'aller ſans compagnon) de coucher hors du Couvent, & même de faire quelque ſéjour à la Campagne ou ailleurs. Ils ſeroient, peut-être, plus ſages, & leur nombre plus petit, ſi on ne les obligeoit pas de faire leurs derniers voeux à l'âge de quatorze ans; auſſi bien que les Réligieuſes. La plûpart des Carroſſes de Portugal ſont des Carroſſes coupés, qu'on y porte de France. Il n'y a que ceux du Roy & des Ambaſſadeurs qui puiſſent eſtre atelés avec ſix Chevaux ou ſix Mules. Les autres perſonnes, de quelque Nation ou diſtinction qu'elles ſoient, n'en ont que quatre dans la Ville; mais ils en peuvent mettre cent lorsqu'ils ſont hors de l'enceinte. Il n'y a que les jeunes gens qui aillent ordinairement en Carroſſe, Car les Dames & les Vieillards ſe ſervent de litiéres. Ces deux Voitures ne ſont permiſes qu'aux Nobles, aux Envoyez, aux Réſidens, aux Conſuls, & aux Eccléſiaſtiques. Ce qui fait que les plus riches Bourgeois & Marchands ſe contentent d'une eſpéce de caléche à deux roües, tirée par un Cheval qu'ils conduiſent eux-mêmes. Les Mulets, qui portent les litiéres, ſont plus grands, plus fins, & moins chargés d'encoleure que ceux *d'Auvergne*. Le couple vaut ordinairement huit cens Ecus; & même il y en a qui ſe vendent juſqu'à douze cens; ſur tout ceux qu'on choiſit dans la Province du fameux *Don Guichot*, qui parôit aſſez éloignée de *Lisbonne*. Les Mules qui tirent le Carroſſe viennent de *l'Eſtramadure*, & le couple vaut cent piſtoles, ou environ. Celles dont on ſe ſert
pour

pour la ſelle, ainſi que les Mulets de charge, & les Chevaux d'Eſpagne, ſont de cent pour cent plus chers qu'en Caſtille. Les jeunes Cavaliers ſe proménent à cheval dans la Ville, quand il fait beau temps, exprés pour ſe faire admirer des Dames, qui, comme les Oiſeaux de cage n'ont que la ſeule liberté de regarder par les trous des * *Jalouſies*, les gens qu'elles ſouhaiteroient attirer dans leur priſon. Les Moines rantés ne font presque point de viſite à pied ; car leur Couvent entretient une certaine quantité de Mulets de ſelle, dont ils ſe ſervent alternativement. Il n'eſt rien de ſi plaiſant que de voir caracoler ces bons Peres dans les rues avec de grands Chapeaux en pain de ſucre, & des lunétes qui leur couvrent les trois quarts du viſage. Quoique cette ville ſoit trés grande, & trés marchande, il n'y a cependant que deux bonnes Auberges Françoiſes où l'on mange aſſez proprement, à trente & cinq ſols par repas. Je ne doute pas que le nombre n'augmentât ſi les Portugais vouloient donner dans le plaiſir de la bonne chére; alors ils ne mépriſeroient pas, comme ils font, ceux qui la recherchent avec empreſſement. Ils ne ſe contentent pas d'avoir en horreur les mets d'un Traiteur, le nom de Cabaret leur eſt encore ſi odieux, qu'ils ne rendent jamais de viſite aux gens qui campent dans cette Habitation charmante ; ſur ce pied-là, Monſieur, vous pouvez conſeiller à vos Amis qui ſeront curieux de voyager en Portugal, & qui voudront faire quelque ſéjour dans cette Ville, de

* Feneſtres à treillis, de l'ouverture du petit doigt.

de ſe mettre en penſion chez quelque Marchand François. On peut faire ici trés-bonne chére un peu chérement. La volaille *Dalemtejo*, les liévres, les perdrix de *St. Ubal* & la viande de boucherie des *Algarves* ſont d'un goût merveilleux. Les jambons de *Lamego* ſont plus exquis que ceux de *Mayence* & de *Bayone*; cependant cette viande eſt tellement indigeſte pour l'eſtomac des Portugais, que ſans la conſomption qui s'en fait chez les Moines, & chez quelques Inquiſiteurs, on ne verroit guére de Cochons en Portugal. Les vins ont du corps & de la force, ſur tout les rouges, dont la couleur va juſqu'au noir. Ceux *d'Alegréte* & de *Barra* à *Burra* ſont les plus délicats & les moins couverts. Le Roy n'en boit jamais; les gens de qualité n'en boivent presque point, non plus que les Femmes. La raiſon de ceci eſt que *Venus* a tant de pouvoir en Portugal, qu'elle a toûjours empêché, par la force de ſes charmes, que *Bacchus* prît terre en ce pais-là. Cette Déeſſe y cauſe tant d'idolatrie, qu'elle ſemble diſputer au vray Dieu le culte & l'adoration des Portugais, juſques dans les lieux les plus ſacrez. Car c'eſt ordinairement aux Temples & aux proceſſions que les engagemens ſe font, & que les rendez-vous ſe donnent. Ce ſont les poſtes * des *Bandarros*, des Courtiſanes & d'autres Femmes d'intrigue ſecréte, qui ne manquent jamais de courir aux Fêtes qu'on célébre,

* Ce ſont des fanſarons du génie de Don Guichot, qui ne ſont autre mêtier que de chercher des avantures.

lébre, au moins trois ou quatre fois la semaine, tantôt dans un Eglise & tantôt dans l'autre. Ces Avanturiers ont un talent merveilleux pour faire d'un clein d'œil des déclarations d'amour à ces Donzelles, dont ils reçoivent la réponse par le même signal ; ce qui s'appelle *Corresponder*. Il ne s'agit ensuite que de découvrir leur Maison en les suivant pas à pas, jusque chez elles, au sortir de l'Eglise; le fin du tour consiste à pousser jusqu'au Coin de la rue sans s'arrêter, ni sans tourner la tête; dez-que les bonnes Dames sont entrées ches elles, de peur que les Maris ou les Rivaux n'ayent le contrechifre de l'intrigue. C'est au bout de cette rue que la vertu de patience est tellement necessaire aux Avanturiers, qu'ils sont obligez d'attendre deux ou trois heures une servante, qu'il faut suivre jusqu'à ce qu'elle trouve l'ocasion de faire son * *Recado* en toute seureté. Il faut se fier à ces bonnes Confidentes, & même risquer sa vie sur leur parole & sur leur adresse; car elles sont aussi rusées que fidéles à leurs Maîtresses, dont elles reçoivent des présens, aussi bien que des Amans, & quelquefois des Maris. Les Portugaises cachoient autrefois leurs visage avec le † *Manto* & ne montroient qu'un œil, comme les Espagnoles font aujourd'hui : mais depuis qu'on s'est apperçû que les Villes maritimes étoient

* Le message, ou le mot du guet pour le rendez-vous.

† *Manto*, voile de tafetas noir qui cachant absolument la taille & le visage, cachoit en même temps bien des intrigues.

remplies d'enfans auſſi blonds qu'en France, & qu'en Angleterre, on a comdamné ces pauvres *Mantos* à ne plus s'aprocher du viſage des Dames. Les Portugais ont une ſi grande horreur pour les armes *d'Actéon*, qu'ils aimeroient mieux ſe couper les doigts que de prendre du tabac dans une Tabatiere de Corne. Cependant cette marchandiſe s'introduit icy comme ailleurs, malgré le fer & le poiſon, qu'on brave inceſſamment. Il ne ſe paſſe guére de mois qu'on n'entende parler de quelque avanture tragique, ſur tout à l'arrivée des Flottes *d'Angola* & du *Brezil*. Le ſort de la plûpart des gens de Mer qui font ces voyages eſt ſi fatal, qu'ils trouvent leurs épouſes dans des Monaſtéres, au lieu de les trouver dans leur Maiſon. La raiſon de ceci eſt, qu'elles aiment beaucoup mieux expier dans ces Priſons, les péchez qu'elles ont commis dans l'abſence de leurs Maris, que d'être poignardées à leur retour. Aprez cela, Monſieur, l'on n'a pas eû grand tort de repréſenter *l'Ocean* avec des Cornes de Taureau. Car, ma foy, preſque tous les gens qui s'expoſent au riſque de ſes caprices ont à peu prés la même figure. La galanterie eſt donc icy trop ſcabreuſe pour s'y attacher; puiſqu'il y va de la vie. On y trouve des Courtiſanes dont il faut tâcher d'éviter le Commerce. Car outre le danger de rüiner ſa Bourſe & ſa ſanté, on court celuy de ſe faire aſſommer. Les plus Belles ſont ordinairement * *Amezadas* par des gens qui les font garder à veue; Cependant, malgré cette

* Amezadas, loüées par mois.

cette précaution, elles se divertissent avec des gens sages aux dépens de ces foux. Ceux-ci sont indispensablement obligez d'entretenir à force de presens l'amour & la fidélité prétendues de ces *Lais*, dont la possession est d'une cherté inconcevable. Les Religieuses reçoivent des visites assez fréquentes de leurs *Devotos*, qui ont plus de passion pour elles que pour les femmes du monde; comme il paroît par les jalouzies, les quérelles, & mille autres désordres que l'amour peut causer entre des Rivaux. Les Parloirs n'avoient autrefois qu'une grille simple, mais depuis que Milord *Grafton* suivi de quelques Capitaines de sa flotte, eut la curiosité de toucher les mains &c. des Réligieuses d'*Odivelas*, le Roy ordonna qu'on mît une double grille aux Parloirs de tous les Couvens du Royaume. Il supprima presque aussitôt le droit des *Devotos* par la défence qu'il fit d'aprocher des Monastéres, sans cause légitime, qu'il est facile de supposer, lorsqu'on est assez fou de soupirer pour ces pauvres filles. Les Portugais ont l'esprit vif, ils pensent hardiment, & leurs expressions égalent assez bien la justesse de leurs idées. Il se trouve chez eux de bons Phisiciens, & bons Casuistes. Le célébre *Camœns* étoit, sans contredit, un des plus illustres Citoyens du Parnasse. La fécondité de ses belles pensées, le choix de ses paroles, & l'air poli & dégagé avec lequel il a parlé, ont charmé tous ceux à qui la Langue Portugaise est assez familiére. Il est vray qu'il a eû le malheur d'avoir été brocardé par *Moreri* & par quel-

ques Auteurs Eſpagnols, leſquels n'ayant pû s'empêcher d'avoüer qu'il n'eſt pas permis d'avoir plus d'eſprit que ce Poëte infortuné, l'ont traité d'incrédule & de profane. Un Moine Catalan ſe récrie ſur cent endroits de ſes *Luziadas Endechas Eſtrivillas* &c. en le traitant d'impie & d'évaporé. J'en citeray deux icy. Le premier eſt la chute d'un ſonnet intitulé *ſoneto Não impreſſo*, où il dit, aprez quelques réfléxions : *Mais o melhor de tudo e crer en Chriſto.* C'eſt à dire *aprez tout le plus ſeur eſt de croire en Chriſt.* Le ſecond eſt auſſi la fin d'une *Gloza* ; le voici. *Si Deus ſe Buſca no mundo neſſes olhos ſe achara.* Cela veut dire parlant à une Dame ; *ſi l'on cherche Dieu dans le monde, on le trouvera dans vos yeux.* Les Prédicateurs Portugais élévent leurs Saints preſque au deſſus de Dieu, & pour leur faire valoir leurs ſoufrances, ils les logent plûtôt aux Ecuries qu'en Paradis. Ils finiſſent leurs ſermons par des exclamations & des cris ſi touchans, que les Femmes pleurent & ſoupirent comme de pauvres déſeſpérées. On tient icy le mot d'Hérétique pour un Tître fort infamant ; la ſignification en eſt même trés odieuſe. Les Prêtres & les Moines ont autant d'horreur pour *Calvin*, à cauſe de la Confeſſion retranchée, que les Religieuſes ont d'eſtime pour *Luther*; à cauſe de ſon mariage monaſterizé ; On a fait icy des proceſſions tous les Vendredis du Carême d'un bout de la ville à l'autre. J'ay vû plus de cent Diſciplinans vêtus de blanc, leſquels ayant le viſage couvert & le dos nû, ſe fouétoient de

si bonne grace que le sang rejaillissoit sur le visage des Femmes, qui étoient assises le long des Rues, exprez pour chanter poüille aux moins ensanglantés. Ils étoient suivis d'autres Masques portant des Croix, des Chaînes, & des faisseaux d'Epées d'une pesanteur incroyable. Les Etrangers sont presque aussi jaloux que les Portugais. Ce qui fait que leurs Femmes craignent de se montrer aux meilleurs amis de leurs Epoux. Ils affectent de suivre la sévérité Portugaise avec tant d'exactitude, que ces Captives n'ozeroient lever les yeux. Cela n'empêche pas que le malheur, dont ils tâchent de se préserver, ne leur arrive souvent, malgré leurs précautions. On voit icy des gens de toutes sortes de couleurs, des noirs, des mulâtres, des bazanez, des olivâtres. Mais la plûpart sont *Triquenhos* c'est à dire de la couleur de bled. Ce mêlange de teints différens fait voir que le sang est si mêlé dans ce Royaume, que les véritables blancs y sont en trés-petit nombre. Ce qui fait qu'on ne sçauroit plus noblement exprimer, *Je suis homme ou femme d'honeur*, qu'en ces termes, *eu son Branco* ou *Branca* qui signifie, *je suis blanc* ou *blanche*. On peut marcher dans la ville nuit & jour, sans craindre les filoux. On trouve, jusqu'à trois ou quatre heures aprés minuit, des joueurs de Guitarre, qui joignent à la douceur de cet Instrument des airs aussi lugubres que le *de Profundis*; Les danses du menu Peuple sont indécentes par les gestes impertinens de la teste & du ventre. La Musique instrumentale des Portugais choque

d'abord l'oreille des Etrangers, mais au fond elle a quelque chose d'agreable, & qui plaît lors qu'on y est un peu acoutumé. Il n'en est pas de même de leur Musique vocale, car elle est si rude, & ses dissonances sont si mal suivies que le chant des Corneilles est plus mélodieux. Tous les motets qu'ils chantent dans les Eglises, sont en langue Castillane ; aussi bien que leurs Pastorales, & la plûpart de leurs Chansons. Ils tâchent d'imiter les maniéres des Espagnols, autant qu'il leur est possible ; même jusqu'au Cérémoniel de leur Cour, auquel on se conforme si ponctuelement, que les Ministres seroient au désespoir d'en retrancher les moindres formalitez. l'Habit de Cérémonie du Roy & des Seigneurs est semblable à celui de nos Financiers, étant composé d'un just-au-corps noir, acompagné d'un Manteau de même couleur, d'un grand colet ou rabat de point de Venise, d'une perruque longue avec l'épée & la dague. On donne aux Ambassadeurs le Titre *d'Excellencia*, & aux Envoyez & Residens celui de *Senhoria*. Le port de Lisbone est grand, seur & commode, quoique l'entrée en soit extrémement difficile ; les vaisseaux moüillent dans le Tage entre la Ville & le Château *d'Almada* à 18. brasses d'eau sur un fond de bonne tenue. Cette Riviére, que les Portugais appellent, *O Rey dos riôs* c'est à dire le Roy des Riviéres, a prez d'une lieüe de largeur dans cet endroit là ; où la marée monte ordinairement 12. pieds à pic, & plus de dix lieües en avant vers sa source. Il est expressement deffendu à tous Capitaines de Vaisseaux de guerre & Marchans, étrangers ou de la Nation

tion de ſaluer la ville au bruit du Canon, ni même d'en tirer un ſeul coup ſous quelque prétexte que ce puiſſe être. Les Conſulats de France, d'Angleterre & de Hollande rendent cinq ou ſix mille livres de rante aux Conſuls de ces trois Nations, qui trouvent outre cela le moyen d'en gagner autant par le commerce qu'ils font. Voilà, Monſieur, tout ce que je puis vous aprendre aujourd'hui de ce beau païs qui ſeroit, à mon avis, un Paradis terreſtre, s'il eſtoit habité par des Païſans moins gentishommes que ceux-ci. Le Climat eſt charmant & merveilleux, le ciel clair & ſerain, les eaux merveilleuſes, & l'hiver ſi doux que je ne me ſuis pas encore aperçû du froid. Les gens y vivent des ſiécles entiers ſans que le faix des années les incommode. Les Vieillards n'y ſont point acablez d'infirmitez, comme ailleurs, l'appetit ne leur manque point, & leur ſang n'eſt pas ſi deſtitué d'eſprits, qu'ils ne puiſſent donner quelque fois à leurs Epouſes des marques d'une ſanté parfaite. Les fiévres chaudes font du ravage en Portugal, & les maux vénériens y régnent avec tant d'humanité que perſonne ne cherche à s'en deffaire. Le mal de * *Naples*, qu'on dit être le plus en vogue, tourmente ſi peu les gens qui le conſervent, que les Médecins mêmes qui l'ont ſe font ſcrupule de le chaſſer, parce qu'il s'obſtine à revenir toûjours à la charge. Les Officiers de juſtice ont un air de fierté & d'arrogance inſuportables, ſe voyant authoriſez d'un Roy tres ſévére Obſervateur des Loix. C'eſt

* C'eſt à dire le gros mal; ou bien *le mal de qui l'a.*

ce qui les encourage à chercher noiſe au peuple, dont ils recoivent aſſez ſouvent de cruelles aubades. Il y a quelque temps que le Comte *De Prado*, gendre de Mr. le Marêchal de Villeroy, prit la peine d'envoyer à l'autre monde un inſolent * *Corrigidor*, qui ſe ſeroit bien paſſé de faire ce voyage. Ce Gentilhomme, qui étoit en caroſſe avec ſon Couſin, rencontra prez d'un coin de rüe cet Officier de Juſtice, monté comme un St. George, & par malheur ſi fier de ſon Employ qu'il ne daigna pas rendre le ſalut à ces deux Cavaliers. Je vous ay déja dit que les Seigneurs Portugais ſont les gens du monde les plus vains; ſur ce pied vous ne ſerez pas ſurpris que ceux-ci ſoient décendus de Carroſſe & qu'enſuite le Comte *De Prado* ait fait faire au *Corrigidor* le ſault de la vie à la mort, déſqu'il eût ſauté de ſon cheval à terre. Un François diroit que le mépris ou l'inadvertance de cet Intendant ne méritoit pas un traitement ſi rude : mais les Titulaires Portugais, leſquels ſe couvrent devant le Roi, n'en conviendront pas; quoiqu'il en ſoit, ils ſe ſauvérent chez Mr. Sablée *d'Etrées*, qui les fit paſſer en France dans une Frégate de *Breſt*. Au reſte, Voicy l'état des Forces du Roy de Portugal; 18. mille hommes d'Infanterie, 8. mille de Cavalerie, & 22. Vaiſſeaux de guerre, ſçavoir,

4. Vaiſſeaux depuis 60. Canons juſqu'à 70.
6. Vaiſſeaux depuis 50. Canons juſqu'à 60.
6. Vaiſſeaux depuis 40. Canons juſqu'à 50.
6. Fregates depuis 30. Canons juſqu'à 40.

Vous

* C'eſt à dire, Intendant ou Juge de Police.

Vous remarquerez que ces Bâtimens sont un peu legers de bois, d'une bonne construction, & d'un beau gabarit, étant raz pinces & de façons bien evidées. Les Arsenaux de Marine sont en mauvais ordre, & les bons Matelots sont aussi rares en Portugal, que les bons Officiers de Mer, parce qu'on n'a pas eû le soin de former des Classes de Mariniers, d'établir des Ecoles d'ydrographie, & de pourvoir à mille autres choses nécessaires, qui seroient de trop longue discussion. On accuse les Portugais d'être un peu lents à manœuvrer; & d'être moins braves par mer que par terre.

Les Capitaines de Vaisseaux ont en général 22. *patacas* par mois, & leur table payée lors qu'ils sont en mer, avec quelques profits.

Les Lieutenans ont 16. *Patacas* par mois.

Les Enseignes ont 10. *Patacas* par mois.

Les bons Matelots ont 4. *Patacas* par mois.

Les Capitaines d'Infanterie ont de solde & de revenant bon en paix comme en guerre, environ 25 *Patacas* par mois.

Les Alufieres, qui sont des espéces de Lieutenans, 8. *Patacas.*

Les Soldats environ 3. Sous de nôtre monnoye par jour.

Les Capitaines de Cavalerie ont de solde & de revenant bon en temps de Paix environ —— 100. *Patacas* par mois.

Les Lieutenans, ont à peu prés 30. *Patacas* par mois.

Les Marêchaux de Logis prés de 15. *Patacas* par mois.

Les Cavaliers ont le fourrage & 4. Sous par jour.

A l'égard des Officiers Généraux de Terre & de Mer, on auroit de la peine à ſçavoir au juſte à combien leurs apointemens ont açoutumé de monter. Car le Roy donne des penſions aux uns, & des Commanderies aux autres, ainſi qu'il le juge à propos Les Colonels, les Lieutenants Colonels, & les Majors d'Infanterie, les Meſtres de Camp de Cavalerie, & les Commiſſaires, n'ont point auſſi de paye fixe. Les uns ont plus, les autres moins; cela dépend des quartiers où ſont leurs Troupes, & de la quantité de leurs Soldats ou Cavaliers. Ces troupes ſont mal diſciplinées, les Habits des Cavaliers & des Fantaſſins ne ſont point uniformes; les uns ſont veſtus de gris, de rouge, de noir; les autres de bleu, de vert &c. leurs armes ſont bonnes & les Officiers ne ſe ſoucient guére qu'elles ſoient luiſantes, pourveu qu'elles ſoint en bon état; quoiqu'il en ſoit, on auroit de la peine à croire que ces Troupes firent des merveilles contre les Eſpagnols pendant les derniéres guerres: il falloit apparemment qu'elles fuſſent mieux réglées en ce temps-là qu'elles ne ſont aujourd'huy, & que l'uſage des guitarres les occupât moins qu'il ne fait à preſent. Voici en quoy conſiſtent les Monoyes du Païs.

La Piaſtre d'Eſpagne ou Piéce de Huit, que les Portugais appellent *Pataca*, vaut comme l'écu de France. 750. Reis.

Les

Les demi & les quarts valent à proportion.
Un Reis eſt un denier, comme je l'ay déja dit.
Un Vintain qui eſt la plus petite monnoye d'argent vaut. 20. Reis.
Un Teſton vaut. 5. Vintains.
Le demi Teſton à proportion.
Une Cruzada vieille vaut 4. Teſtons & 4 Vintains.
Une Cruzada nouvelle vaut 4 Teſtons.
La Mœda d'Ouro, qui eſt une Piéce d'or vaut 6 Patacas, & 3 Teſtons
Les demi-Mœdas & les quarts valent à proportion.
Les Louïs d'or vieux ou neufs valent également 4. Piaſtres, moins 2. Teſtons.
Les demi & les quarts à proportion.
Les Piſtoles d'Eſpagne de poids valent auſſi 4. Piaſtres, moins 2. Teſtons.
Surquoy il y a du profit à tirer en les envoyant en Eſpagne, où elles valent juſtement quatre Piaſtres.

L'Efigie du Roy de Portugal ne paroît ſur aucune de ces Monnoyes, & l'on ne fait point icy de diférence entre les Piaſtres de *Feüille*, du *Mexique* & du *Perou*, comme on fait ailleurs.

Au reſte, vous remarquerez qu'aucune Monnoye de France n'a cours icy, ſi ce n'eſt les Ecus, les demi, & les quarts.

Les 128 ℔ de Portugal, péſent un quintal de Paris, composé de 100 ℔ .... Le *Cabido* eſt un meſure qui excedant la demi aulne de *Paris* de 3. pouces & 1 ligne a juſtement 2. pieds de France 1 pouce & 1 Ligne. La *Bara* eſt une autre meſure; il en faut

faut ſix pour faire dix *Cabidos*. La lieüe de Portugal eſt composée de 4200. pas géometriques de cinq pieds chacun. Je ne vous parleray point des intérêts du Roy de Portugal, puiſque je ne veux point entrer dans les affaires de la Politique. D'ailleurs, je vous ay dit que je ne prétendois vous écrire autre choſe ſi ce n'eſt des Bagatelles qu'on ne s'eſt jamais aviſé de faire imprimer. Sans cela, je vous enverrois un détail des diférens Tribunaux ou Siéges de Juſtice, & quelques échantillons des Loix de ce Royaume. Je vous aprendrois que ce Parlement & cet Archêvêché font un des plus beaux Ornemens de cette Capitale; que les Bénéfices Ecléſiaſtiques ſont d'un grand revenu; qu'il n'y a point d'Abayes Commendataires; que les Réligieux ne ſont pas ſi bien rantez qu'on s'imagine, & qu'ils ne font pas trop bonne chere. Je vous dirois encore que l'Ordre du Roy s'appelle *l'Habito de Chriſto*, ſi Madame *de Launoy* ne vous l'avoit apris en racontant ſon admirable inſtitution. Je me contenteray d'ajoûter ſeulement que le nombre des Chevaliers de cet Ordre ſurpaſſe extrémement celuy de ſes Commanderies, leſquelles ſont de trés-peu d'importance. Je me borne à preſent aux faits que cette Lettre contient. Peut-être pourrai-je revenir encore une fois dans cette Ville Royale, d'où je compte de partir inceſſamment, pour aller vers les Royaumes du Nord; en attendant qu'il plaiſe à Monſieur de *Pontchartrain* d'aller en Paradis, ou de rendre juſtice à celuy qui vous ſera toûjours plus qu'à luy, Trés humble &c.

A Lisbone ce 10. Avril 1694.

Mon-

MONSIEUR,

JE partis de Lisbone le 14. d'Avril, aprez avoir fait marché avec un Capitaine de Vaiſſeau Portugais, qui s'engagea de me porter à Amſterdam, pour trente Piaſtres. J'eus en même temps la précaution de me pourvoir d'un Paſſeport du Réſident de Hollande, afin qu'on ne m'arrêtât pas en paſſant dans ce païs-là. Je décendis enſuite en bâteau juſqu'au lieu nommé *Belin*, qui n'eſt éloigné de Lisbonne que de deux lieües ſeulement. C'eſt dans ce petit Bourg que tous les Vaiſſeaux Marchans qui vont & qui viennent, ſont obligez de * raiſonner au grand Bureau, d'y porter leurs Factures, & leurs Connoiſſemens afin de payer les droits de leurs Cargaiſons. Le 16. nous ſortîmes de la Riviére du Tage, en ſuivant le ſcillage d'une Flotte de la Mer Baltique éſcortée par un *Lubekois* nommé *Creuger* anobli par le Roy de Suéde, quoiques matelot d'origine, & qui montoit alors un Vaiſſeau de guerre Suédois de 60. Canons. Nous paſſâmes la barre par le grand *Chenail*, appellée la grande † *Paſſe*, ſituée entre le fort de *Bougio* & les *Cachopas* qui eſt un grand Banc de ſables & de roches de trois quarts de lieües de longueur, & d'une demie de largeur; ſur lequel il eſt dangéreux d'être porté par les marées, lors qu'il fait calme. Vous remarquerez que nous aurions

* C'eſt à dire de montrer leurs Paſſeports, & leurs Connoiſſemens.

† Paſſe c'eſt un Chenail ou paſſage entre deux Bancs ou deux Iles, &c.

rions pû passer entre ce même Banc & le Fort saint Julien, situé du côté du Nord ou de Lisbone, vis à vis de celui de *Bougio*, si nous eussions eû des Pilotes du lieu ; mais comme nôtre Capitaine Portugais suivoit la Flotte dont je vous parle, il éstoit inutile de chercher cette derniere route. Nous ne fûmes pas plûtôt au large en pleine mer, au milieu de cette Flotte du Nord, que le brutal Commandant qui la convoyoit, arrivant sur nous à pleines voiles envoya un coup de Canon à boulet à l'avant de nôtre Vaisseau, & qu'il détacha son Lieutenant pour signifier à nôtre pauvre Patron qu'il eût à payer sans cesse deux Pistoles pour la canonade, & à s'éloigner aussitôt de sa Flotte, à moins qu'il ne voulût payer cent Piastres pour le droit d'escorte ; ce qu'il refusa de trés bonne grace. Laissons cette affaire à part, afin de vous dire que la barre de Lisbonne est inaccessible pendant que les gros coups de vent d'Ouest & de Sud-Ouest souflent avec impétuosité : Ce qui n'àrrive ordinairement qu'en hyver. Ajoûtons à cela que les vents de *Nord* & de *Nord-Est* y régnent huit mois de l'année, avec assez de modération. Ce qui fut cause que nôtre navigation, depuis l'embouchûre du *Tage*, jusqu'au Cap de Finisterre, fut plus longue que celle qu'on fait le plus souvent de l'Ile de Terre-Neuve en France. Je n'ay jamais vû de vens plus obstinez que ceux-là. Cependant nous en fûmes quittes pour lauvoyer le long des Côtes, dont nos Portugais n'ozérent s'éloigner à cause des *Salteins* qu'ils craignent plus que l'en-

l'enfer. Enfin, nous gagnâmes le Cap de *Finiſtere* aprés 18. ou 20 jours de Navigation. Enſuite, les vents s'étant rangez au Sud-Oueſt, nous en profitâmas ſi bien qu'au bout de 10. ou douze jours nous reconûmes l'Ile de *Garnezei*; Il eſt vray que ſans le Pilote François qui conduiſoit le Navire, nous euſſions donné pluſieurs fois aux Côtes de la * *Manche*. Car il faut que vous ſachiez que les Portugais ne connoiſſent point ces Terres, par le peu d'habitude qu'ils ont dans les Mers du Nord. Ce qui fait qu'ils ſont obligez de ſe munir en Portugal de Pilotes étrangers, lorsqu'ils s'agit d'aller en Angleterre ou en Hollande. Le jour que nous découvrîmes cette Ile, deux gros Vaiſſeaux Anglois chaſſant ſur nous à pleines Voiles, gagnérent nôtre bord en trois ou quatre heures. L'un étoit de guerre du port de 60. Canons, & l'autre un Capre de 40. piéces, dont le Capitaine nommé *Couper*, avoit auſſi les inclinations naturelles de couper les bourſes; comme vous verrez. Ils ne furent pas plûtôt à bord de nôtre Vaiſſeau, qu'il falut amener & mettre la Chaloupe à l'eau; ce qui fit que je m'embarquay pour porter au Commandant, apellé Mr. *Tonzein*, le paſſeport du Réſident de Hollande, que je pris à Lisbonne. Celui-ci me fit toutes les honêtetez poſſibles, jusque-là qu'il me jura que toutes mes hardes ſeroient à labri de la rapine du dit Couper, qui, ſelon les principes des gens de ſon mêtier, prétendoit me piller, avec auſſi peu de ſcrupule que

* Ou Canal Britannique.

que de miséricorde. Cependant, la visite de nôtre Vaisseau ne pouvant se faire qu'à la rade de *Garnezei*, on l'y conduisit le même jour; & dez-que nous eûmes tous moüillé l'ancre, les deux Capitaines Anglois descendant à terre envoyérent des Visiteurs à nôtre Bord, pour tâcher d'avérer si les vins & les eaux de vie de nôtre cargaison étoient du cru de France, ou pour le compte des François; ce qu'il fut impossible de prouver, aprez quinze jours de recherche & de perquisitions, comme je l'apris hier à Lubec. Il est question de vous dire que ce fâcheux contretemps me fit résoudre à m'embarquer cinq ou six jours aprez dans une Frégate Zélandoise, de * Zériczée, aprez avoir fait présent au Capitaine *Tonzein* de quelques Barrils de vin *d'Allegréte*, d'une Caisse d'oranges, & de quelque vaisselle cizelée † *d'estremos*, en reconnoissance de sa bonne chére & du bon traitement qu'il daigna me faire à son Bord, comme à terre. Ce second embarquement me fut plus favorable que le premier; car j'arrivay le 3. jour de navigation à Zériczée, d'où je m'embarquay dans une *Semaque* de passage qui me porta jusqu'à *Roterdam* entre les Iles, à la faveur du vent & des marées. Cette derniére Ville est grande, belle, & trés marchande; j'eus le plaisir de voir en deux jours le Collége de la *Meuse*, les Arsenaux

* Ville des Zélandois.

† Ville presque frontiére de Portugal à l'Estramadure.

naux de Marine, & la grande Tour que l'induſtrie d'un Charpentier ſceut remétre dans ſon aſſiéte perpendiculaire, dans le temps que la pente de cet Edifice monſtrueux faiſoit craindre qu'il ne tombât ſur la ville. Je vis auſſi la Maiſon du fameux *Eraſme*. aprez avoir conſidéré la beauté du Port,ou de la *Meuſe*, dont l'entrée eſt tout à fait dangéreuſe, à cauſe de quelques bancs de ſable qui s'étendent aſſez loin dans la pleine mer. Au reſte, le Commerce de *Roterdam* eſt trés-conſidérable, & les Marchans ont la facilité de faire venir leurs Vaiſſeaux aux portes de leurs Magazins par la commodité des Canaux, dont cette grande Ville eſt entrecoupée. Deux jours aprez à cinq heures du matin, je me ſervis d'une eſpéce de Coche d'eau pour aller *Amſterdam*. C'eſt un Bateau couvert à varangue platte, long & large, dans lequel il régne un banc de chaque coſté de proue à poupe; un cheval eſt ſuffiſant pour tirer cette Voiture, avec laquelle on fait une lieüe par heure, moyennant 3. ſols & demi de nôtre monnoye par lieüe. Ils partent à toute heure pleins ou vuides, pour toutes les principales Villes de Hollande; mais il faut ſouvent traverſer des villes pour changer de voiture. Je traverſai celles de *Delft*, de *Leide*, & de *Harlem* qui me parurent grandes, belles & propres, enſuite j'arrivay à *Amſterdam* ſur le ſoir, aprez avoir navigué douze lieües ſur des Canaux bordés de bois, de prairies, de jardins, & de Maiſons d'une beauté ſinguliere. Dez-que je

fus

fûs à l'Auberge, mon Hôte me donna un Conducteur, qui me fit voir en sept ou huit jours tout ce qu'il y a de plus curieux dans cette florissante Ville ; quoique je l'eusse pû faire en trois ou quatre jours, s'il eût été possible de trouver des Carrosses de louage, comme à Paris, ou ailleurs. Elle est belle, grande, & nette. La plûpart des Canaux sont bordés de trés-jolies Maisons, il est vray que l'eau croupissant dans ces grands Reservoirs, sent mauvais au temps des grandes Chaleurs. Les Maisons sont presque uniformes, & les Rues tirées au cordeau. *l'Hôtel de Ville* est bâti sur des Pilotis, quoique cette masse de pierre soit extrémement pesante. Elle est enrichie de plusieurs belles piéces de Sculpture & de Peinture, & même ornée de quelques Tapisseries de haut prix. On y voit des pierres de marbre, de jaspe, & de porphire, d'une beauté achevée, mais ce n'est rien en comparaison des écus qui moisissent sous les voûtes de ce monstrueux Edifice. La *Maison de l'Amirauté* est encore une bonne piéce, aussi bien que son Arsenal. Le *Port*, qui n'a guére moins d'un grand quart de lieüe de front, étoit si couvert de navires, qu'on eût pû sauter des uns aux autres assez facilement. Je vis quelques Temples assez curieux, sans compter la *Synagogue* des véritables Juifs, qui y ont l'exercice public de leur vénérable Secte, en considération de son ancienneté. Les Eglises Catholiques, Lutheriénes, &c. y sont tacitement tolérées & l'on y prie Dieu à portes fermées, sans cloches ni carrillons. J'eus le plaisir de voir aussi

si les Maisons des Veuves & des Orphelins, & même celles des Scélerats & des Pécheresses qui travaillent sans cesse, pour l'expiation de leurs pécadilles. La *Bourse* est une Piéce d'Architecture assez grande pourcontenir 8000 Hommes. Mais, ce que j'ay vû de plus superbe, ce sont dix ou douze Maisons de *Musicos*, ainsi nommées à cause de certains Instrumens de musique pitoyablement animés, au son desquels un tas de Coureuses font donner dans le piége, les gens qui ont le courage de les regarder sans leur cracher au visage. Elles s'attroupent dans ces Serrails, dez-qu'il est nuit. Dans les uns on joüe des Orgues, & dans les autres du Clavessin, ou de quelques autres Instrumens estropiez. On voit dans une grande Chambre de plein pié, ces hideuses Vestales habillées de toutes piéces, & de toutes couleurs, par le secours des Juifs, qui leur loüent des coëfures & des habits, qu'ils ont conservé pour cet usage de pére en fils, depuis la destruction de *Jerusalem*. Tout le monde y est fort bien reçû, moyennant dix ou douze sous qu'il faut payer, en entrant, pour un verre de vin, capable d'empoisonner un Eléphant. On voit entrer un gros Matelot sa pipe à la bouche, ses cheveux gluans de sueur, & sa culote de gouldron colée sur les cuisses; faisant des *S* jusqu'à ce qu'il tombe au pieds de sa Maîtresse. Ensuite il entre un Laquais demi saoul, qui vient chanter, danser & boire de l'eau de vie pour se desenyurer. Celui-ci est suivi d'un soldat qui tempête & fulmine à faire trembler ce Palais; ou d'une Troupe d'Avanturiers, qui portent le manteau

teau

teau ſur le nez, pour faire le diable à quatre, & ſe faire aſſommer de cinquante Coquins plus brutaux que des Anes. Enfin, Monſieur, c'eſt un amas de toutes ſortes de Vauriens, qui, malgré l'odeur inſupportable du tabac & du pied de meſſager, demeurent dans ce Cloaque juſqu'à deux heures aprés minuit, ſans rendre tripes & boyaux. C'eſt tout ce que j'en ſçay pour le préſent. Je vis quelques Marchans François Catholiques en paſſant par cette fameuſe Ville, dont les principaux ſont les Sieurs de *Moracin* & *Darreche* Bayonois, & gens de mérite & de probité, qui ont aquis déja beaucoup de bien & de réputation. On m'a dit qu'il y avoit auſſi un trés-grand nombre de Réfugiez, entre leſquels il s'en trouvoit qui ont établi des Manufactures, où les uns ſe ſont enrichis, & les autres entiérement ruinez. Ceci prouve que le Refuge a été favorable aux uns, & fatal aux autres. En effet, il eſt conſtant que tel a porté de l'argent en Hollande, s'y voit miſérable aujourd'hui, & tel autre qui n'avoit pas un obole en France, s'eſt fait Créſus dans cette République. Il me reſte à vous dire, qu'il n'eſt point de Païs au monde, où les bonnes Auberges ſoient plus chéres qu'en celui-là. On y fait payer le lit & le feu à proportion des repas, dont on paye un demi *Ducaton* qui vaut 41. Sols de France, ſur le pied du change préſent. De ſorte que pour le ſouper, le dîner, le lit, & le feu du Maître & du Valet, il en coûte au moins 8. florins de nôtre Monnoye. Voicy en quoy conſiſtent celles de Hollande.

Un


LE DANEMARK
Suivant les dernieres Relations
Par N de Fer
OCEAN
Pointe de Skau
Scagen
Gouvernement de Bahus
Bahus
Gottembourg
Maelstrand
ALA COURONE DE SUEDE
GOTHIE
Halland
Categat
Isle de Rom
Schager
Raax
Isle d'Anhout
Detroit ou Passage du Sund
Alborg
Wiborg
Arhusen
Randersen
Horsens
Isle de Wedero
Isle de Samsoe
Grand Belt
Cronembourg
Elsimbourg
SCHONEN
Malmoe
COPENHAGUE
ISLE DE SEELAND
ISLE DE FUNEN
Odensee
Ripen
Coldingue
Isle de Mando
Tondern
Flensbourg
Sleswic
Husum
Frideristad
Tonningen
Isle de Femeren
Langeland
Laland
Falster
MER BALTIQUE
MER D'ALLEMAGNE
Rensbourg
Kiel
Oldenborg
Holstein
Gluckstad
Lubeck
Wismar
Rostok
Damgard
Pinnemberg
Altena
HAMBOURG
Staden
Carlsbourg
Weser R
Embouchure de l'Elbe
PARTIE D' ALLEMAGNE
Echelle
Dix heures de Chemin

à quatre,

Un *Ducaton* vaut 3. Florins 3. ſous. Un E-cu blanc 50. Sous une Livre 20. Sols. Un Scahn 6 Sols. 1 Sol 16. Deniers.

Voici quelques meſures de Hollande.
La lieüe a prez de 3800. pas Géométriques.
L'aune eſt d'un pied 10. pouces, & 2. lignes de France.
La ℔ eſt égale à celle de Paris.
La pinte eſt égale à la Chopine de Paris.
C'eſt tout ce que je puis vous dire de ce Pais-là.

Quand je partis d'*Amſterdam* pour aller à *Hanbourg*, je pris la voye la plus douce, & la moins chére, qui eſt celle de l'eau. J'avois réſolu d'arrêter une place dans le Chariot de Poſte; mais on m'en détourna d'abord, à cauſe des risques que j'aurois courû d'étre arrêté ſur les Terres de quelques Princes d'Allemagne, où l'on eſt obligé de montrer ſes Paſſeports, ce conſeil épargna ma bourſe, & ma perſonne. Car il m'en eût coûté quarante écus par cette voiture, pour maître & valet; au lieu que j'en fus quitte pour 5. dans le *Boyer* où je m'embarquai : Il en part deux toutes les ſemaines pour Hambourg expreſſément, pour y porter des Paſſagers, qui peuvent louer de petites Cahutes ménagées dans ce Bâtiment, pour la commodité des gens qui veûlent être en particulier. Ces *Boyers* ſeroient tout-à-fait propres à naviguer dans le Fleuve S^t. *Laurent* par la côte du Sud, depuis ſon Embouchûre juſqu'à *Quebec*, & ſur tout de *Quebec* juſqu'à *Monreal*. Ils ſeroient

meilleurs que nos Barques pour cette navigation, par cinq ou six raisons, que je vous expliquerai. Premiérement, ils callent la moitié moins que nos Barques de même port; ils presentent à 4 quarts de vent; on les navigue à peu de frais, c'est à dire avec moins *d'Agrez & Apparaux*, & de matelots que nos Barques. Ils peuvent * *Virer de bord* d'un clein d'œil; au lieu qu'il faut cinq ou six minutes à nos Barques pour cette maneuvre. Ce qui fait qu'elles donnent quelquefois à la côte en † refusant. Ils peuvent toucher sur le sable & sur le gravier sans risque, estant construits à Varangue demi platte; pendant que nos Barques qui sont pincées & de façons évidées ne sçauroient échouer sous voiles sans se brizer. Voilà Montes les avantages que ces Bâtimens ont sur les nôtres, ainsi vous pouvez hardiment écrire aux Marchans de la Rochelle qui font le Commerce de Canada, que ces Boyers leur seroient d'une trés grande utilité dans ce Païs là; & vous les obligerez de leur en donner en même temps les dimensions suivantes, qui sont les principales de celui dans lequel je m'embarquai, & qui est un des plus petits qu'on fasse en Hollande. Il avoit 42. pieds de longueur, depuis l'étrave jusqu'à l'étambord, sur 10. piez

* *Virer de bord* c'est changer de bord, lorsqu'on louvoye, c'est à dire metre la proue & les voiles au contraire de ce qu'elles étoient avant que de virer de bord.

† *Refuser* c'est quand un Batiment ne veut pas tourner au vent, lorsqu'il est question de virer de Bord, en présentant la proüe, presque au même endroit où il avoit la poupe.

piez de Bau. Le fonds de cale avoit 8. piés de large, & cinq de creux, ou environ. La Cabane de proüe avoit six piés de longueur; elle estoit accompagnée d'une petite cheminée dont le Tuyau sortoit sur le pont, au pied du virevaut. Celle de poupe étoit de même grandeur, & son tillac étoit élevé de trois piés au dessus du Pont; La barre de son éfroyable Gouvernail passoit sur la route de cette Cahute Ce petit Bâtiment sans façons, avoit des *Varangues* presque aussi plattes que les *Chalands* de la Seine. L'estrave avoit cinq pies de queste, & l'estambord environ 10 pouces. Son Vibord estoit à peu prés d'un pié & demi d'élévation; son mât avoit plus de 30. piés de haut, sur 10. pouces, de diamétre; sa voile avoit à peu prés la figure d'un Triangle rectiligne. Il avoit des *semeles*, qui sont des espéces d'ailes, dont les Charpentiers connoissent fort bien l'utilité. Enfin, pour en être mieux éclairci, vous pouvez écrire en Hollande, d'où l'on pourra vous en envoyer un modéle en bois; Car, quelque description que je vous en fasse, les Charpentiers François n'yconnoîtront presque rien. Il en est de ceci comme de certains instruments de Mathématique, ou d'autres Machines, dont les plus habiles gens ne sçauroient s'en faire une idée juste, à moins qu'ils ne les voyent.

Cette navigation *d'Amsterdam* à *Hambourg*, se fait par les *Wat*, c'est à dire entre la terre ferme & une chaîne d'Iles situées à deux ou trois lieües au large, autour desquelles la marée monte & décend, comme ailleurs.

Vous remarquerez qu'il y a des *Chenaux* entre ces Iles & la Terre ferme, qui ſont plus profonds que le reſte du Terrain, qu'on d'ecouvre à droit & à gauche, lequel aſſéche toutes les marées. Il eſt aiſé de ſuivre ces Chenaux par le moyen de certaines *Balizes*, ou *Arbriſſeaux*, plantées ſur le ſable de diſtance à autre. Dez-que la marée eſt à demi haute, on peut lever l'ancre, en ſuivant ces Chenaux, quoiqu'ils ſerpentent extrémement; & même il eſt facile de lauvoyer à la faveur du Courant, quand le vent eſt contraire, juſqu'à ce que la Mer vienne au point d'eſtre preſque baſſe. Car alors il faut que le Bâtiment échoue ſur le ſable, & demeure enſuite tout à fait à ſec. Je vis plus de trois cents *Boÿers* plus grands que le nôtre, durant le cours de cette navigation, qui me paroît auſſi ſeure que celle d'une Riviére, à la réſerve d'un trajet de 10. lieües, qu'on eſt obligé de faire en pleiue mer, depuis la derniere Ile juſqu'à l'emboûchûre de *l'Elbe*. Les marées montent 3. braſſes à pic, depuis l'entrée de cette Riviére juſqu'à *Lauxembourg* ſitué à dix ou douze lieües au deſſus de *Hambourg*; ce qui fait que les Vaiſſeaux de guerre peuvent aiſément monter juſqu'à cette derniére Ville.

Cette navigation *d'Amſterdam* à *Hambourg*, ſe fait ordinairement en ſept ou huit jours, parceque les vents d'Oueſt régnent les trois quarts de l'année dans ces parages là. Mais nôtre voyage n'en dura que ſix, quoique nôtre Patron fût obligé de perdre une marée

pour

HAMBOURG

pour aller * *raiſonner* à la ville *d'Eſtade* ſituée à une lieüe de l'Elbe, où les Bâtimens doivent payer le péage au Roy de *Suéde*, à la réſerve des *Danois*, qui pourroient avoir autant de droit d'en exiger un ſemblable, s'ils vouloient ſe prévaloir des moyens qu'ils trouveroient de fermer le paſſage de cette Riviére avec les Canons de *Glucſtat*. *L'Elbe* a une grande lieüe de largeur vers ſon Emboucheure, & ſa profondeur eſt ſufiſante pour les Vaiſſeaux de cinquante à ſoixante piéces dans le *Chenail*, au temps des marées de la pleine & de la nouvelle Lune. J'avoüe que l'entrée de cette Riviére eſt trés dificile, & par conſéquent dangereuſe, à cauſe d'une infinité de ſables mouvans qui la rendent inacceſſible de † *non veüe*, auſſibien que la nuit, malgré la précaution qu'on a eu de conſtruire une Tour de bois un peu avant dans la Mer, pour y faire des feux qu'on découvre d'aſſez loin. *Hambourg* eſt une grande Ville irrégulierement fortifiée de gazon. Je ne vous parle point du Gouvernement Démocratique de cette ville Anſéatique, non plus que de ſes dépendances; car il eſt à croire que vous n'ignorez pas ces ſortes de choſes, dont les Géographes traitent ſi amplement. Je me contenterai de vous dire qu'elle eſt conſidérable par ſon commerce, comme il eſt aiſé d'en juger pour peu qu'on conſidére l'avantage de ſa ſituation. Elle fournit preſque toute la Haute Allemagne,

* *Raiſoner*. C'eſt à dire produire ſes paſſeports & ſes Factures; & payer enſuite les droits.

† *Non veüe*, temps obſcur couvert de Broüillards.

de toutes ſortes de marchandiſes étrangeres, par la commodité de *l'Elbe*, qui porte des bâteaux plats de 200. Tonneaux juſqu'au deſſus de *Dreſde*, & même on peut dire que cette Ville eſt d'un grand ſecours à l'Electeur de *Brandebourg*, puiſque ces mêmes Bateaux montent juſques dans *l'Aprée* & dans quelques autres Riviéres des Etats de ce Prince. Les Marchans de *Hambourg* trafiquent dans toutes les parties du Monde, à la reſerve de l'Amérique; ils envoyent peu de Vaiſſeaux aux Indes Orientales, & dans le fonds de la Méditerrannée, mais beaucoup en Afrique, en Moſcovie, en Eſpagne, en France, en Portugal, en Hollande, & en Angleterre, & même ils ont deux Flottes qui font le Commerce *d'Arcangel*, où elles ſe trouvent annuellement à la fin des mois de Juin, & de Septembre. Cette petite République entretient quatre Vaiſſeaux de guerre de cinquante Canons, & quelques Frégates legéres, qui ſervent à convoyer les Vaiſſeaux deſtinez pour la Méditerranée, ou pour les Côtes de Portugal & d'Eſpagne, où les *Mores* ne manqueroient pas de les enlever, s'ils naviguoient dans ces Mers-là ſans eſcorte. Cette Ville n'eſt ni belle ni laide, mais la plûpart des Rues ſont ſi étroites, que les Carroſſes ſont obligés d'arrêter ou de reculer à tout moment. On s'y divertit aſſez bien. On y trouve ordinairement des Troupes de Comédiens François ou Italiens, & même un *Opera* Allemand, dont la Maiſon, le Théatre & les décorations ne cédent en rien aux plus beaux de l'Europe. Il eſt vray

que

que les Habits des Acteurs sont aussi hétéroclites que leurs airs ; mais on peut se dédommager par la simphonie qui paroit assez bonne. Les environs de *Hambourg* sont tout à fait beaux, pendant l'Eté, à cause d'une infinité de Maisons de Campagne qui sont ornées de jardins trés-jolis, & trés-curieux, où les Arbres fruitiers qu'on y voit en trés grand nombre, produisent d'assez bons fruits, par le secours de l'Art, au défaut de la Nature. Au reste, je ne puis sortir de ces environs-là, sans vous raconter une chose assez particuliére. Il faut donc vous dire qu'on trouve des Champs de bataille prés de *Hambourg*, sur les Territoires de *Danemark* & de *Lubec*, où les quérelles particuliéres se terminent à la veüe d'une infinité de spectateurs, qui en sont avertis à son de trompe, quelques jours avant que les Champions entrent en lice. Il y a ceci de remarquable, que les Combatans, soit à pied, soit à cheval, implorent la mediation de deux Seconds, pour juger seulement des coups, & les séparer de part & d'autre, dez qu'il y a quatre goutes de sang répandues. Ce qui fait que les Parties se retirent pour la moindre égratigneure.

Et s'il arrive que l'une des deux tombe sur le carreau, le Vainqueur rentrant sur le Territoire de *Hambourg* se retire en triomphe dans cette Ville, au bruit de cris de joye que les Spectateurs font retentir dans les airs pour Honorer sa victoire. Ces Tragédies sont assez ordinaires dans ce Païs-là. Car comme c'est l'abord d'une infinité d'Etran-

gers, il arrive toûjours quelque désordre, qui se termine de cette maniere. Autrefois les *Danois*, les *Suédois*, & les *Allemans* accouroient en ces lieux-là, quand il s'agissoit de terminer les démêlez qui arrivoient entr'eux dans leur païs, où les duels sont étroitement défendus. Mais leurs Souverains ont mis ordre à cela, par la Déclaration qu'ils ont faite de les punir à leur retour, avec autant de sévérité, que s'ils se fussent battus dans leurs Etats.

Je partis de *Hambourg* aprez y avoir séjourné cinq ou six jours; & me servant du Chariot de Poste qui va journellement à *Lubec*, dont chaque place coûte un écu & demi, j'arrivay le même jour dans cette Ville là. Dez-que nous arrivâmes aux portes, on nous demanda qui nous étions. Chacun dénonça franchement son Païs & sa profession; mais la crainte d'estre arrêté m'empêcha d'estre aussi sincére que les autres Passagers. Je fis un peu le Jésuite dans cette rencontre-là, car je fus obligé de dire, en dirigeant mon intention, que j'estois Marchand *Portugais*, ce qui fit que j'en fus quitte pour être appellé Juif; ensuite on nous laissa passer sans faire la visite de nos Cofres. La Ville de *Lubec* n'est pas si grande, ni si peuplée que celle de *Hambourg*, mais les rues sont plus larges & plus droites, & les maisons plus belles. Les Vaisseaux sont rangez à côté les uns des autres, le long d'un beau quay, qui régne d'un bout de la Ville à l'autre, sur une Riviére si étroite, qu'elle est, à mon avis, plus profonde que large; son

plus

plus grand commerce eſt celuy de la Mer *Baltique*, quoi qu'elle n'en eſt éloignée que de deux lieües. C'eſt juſtement l'endroit où je ſuis à préſent, qui eſt ſitué à l'embouchеure de cette petite Riviére, dans laquelle, il eſt impoſſible que les grands Vaiſſeaux puiſſent entrer, à cauſe d'une Barre, ſur laquelle on ne trouve tout au plus que 14 ou 15 pieds d'eau; dans le temps même que les Vents du large font accidentellement enfler les eaux, à peu prez comme les marées de l'Ocean. Je m'embarquerai demain icy dans une Frégate deſtinée à porter des Paſſagers à *Copenhague*, pourvû que le vent de Sud continue comme il a fait aujourd'huy; J'ay retenu la chambre de poupe dont je ne paye que deux Ducats, qui valent à peu pres 4 écus de France. C'eſt la monnoye la plus courante, & la plus commode dans tous les Païs du Nord. Car elle a ſon cours en Hollande, en Danemarc, en *Suéde*, & chez tous les Princes *d'Allemagne*. Mais il faut prendre garde à n'en point recevoir qui ne ſoient de poids, ſi l'on veut éviter la chicane & la perte de quelques ſols. Au reſte, j'ay trouvé juſqu'ici de bonnes Auberges dans toutes les Villes où j'ay paſſé. Le bon vin de *Bordeaux* ne manque non plus à *Hambourg* qu'à *Lubec*. On y boit auſſi des vins de *Rhin* & de *Moſelle*, mais je les trouve plus propres à faire cuire des Carpes, qu'à toute autre choſe Adieu, Monſieur, le temps de finir ma Lettre & de plier bagage, s'aproche à l'heure qu'il eſt. J'eſpére d'être aprez demain à *Copenhague*, ſi ce vent de Sud eſt autant nôtre ami que je ſuis.

Monsieur,

Vôtre Travemunde, &c. 1694.

MONSIEUR,

LE vent de Sud-Eſt qui ſoufloit dans le temps que je vous écrivis ma derniére Lettre, nous conduiſit juſqu'au Port de cette bonne Ville de *Copenhague*, enſuite il nous quitta pour aller porter le dégel aux Terres ſeptentrionales de Suéde, où il étoit attendu depuis quelques jours. Ce petit trajet de Mer que nous fimes en deux fois vint & quatre heures, me parut aſſez divertiſſant; car j'eus le plaiſir de voir à Babord, c'eſt à dire à la main gauche, quelques Iles Danoiſes qui paroiſſent eſtre aſſez peuplées, s'il en faut juger par la quantité de Villages, que je découvris en rangeant ces Iles, d'un temps clair & ſerain, à la faveur d'un petit vent frais & modéré. Ce trajet me ſembleroit un peu dangereux en temps d'hiver, à cauſe des bancs de ſable qui ſe trouvent en quelques endroits, car comme les nuits ſont courtes, & les vents impétueux dans cette ſaiſon, je craindrois fort d'y échouer, malgré toute ſorte de précaution. Dez-que j'eus mis pied à terre dans cette Ville-ci, les gens de la Doüane firent la viſite de mes Valizes, où ils trouvérent plus de feüilles de papier, que de piſtoles. Le lendemain de mon arrivée j'allai ſaluer Mr. de *Bonrepaus* qui étoit allé prendre l'air depuis quelque jours à la Campagne, pour le rétabliſſement de ſa ſanté. Enſuite je


COPENHAGUE

je revins dans cette Ville, qui peut être mise au rang de celles qu'on appelle en Europe grandes & belles. La fortification en est bonne & réguliere ; mais par malheur elle n'est pas revêtue. La Citadelle qui défend l'entrée du Port a le même défaut. Ce Port est un des meilleurs du monde, car la Nature & l'Art l'ont mis à couvert de toute sorte d'insulte. Le terrain de *Copenhague* est uni, les rues sont larges, & les maisons presque toutes de brique à trois étages. On y voit trois belles Places ; entr'autres celle du Marché du Roy, ainsi nommée à cause de sa Statue Equestre qu'on a eû le soin d'y élever. Cette Place est environée de quelques belles Maisons ; dans l'une desquelles Mr. de *Bonrepaus* est logé. Cet Ambassadeur avoit besoin d'une aussi grande Maison que celle qu'il occupe, ayant un aussi grand train. La magnificence de sa Table répond merveilleusement bien à celle de ses Equipages. Tout le monde l'estime & l'honnore avec raison. Je n'en dirai pas davantage voulant ratraper l'article de la Ville, qui paroît trés avantageusement située, comme on le peut voir dans la Carte de l'Ile de *Zélande*. Elle est fort commode pour les Vaisseaux marchans qui peuvent entrer, sans peine, dans les Canaux qui la traversent. On y voit des Edifices curieux, les Eglises de *nôtre Dame* & de *St. Nicolas* sont grandes & belles. La *Tour Ronde*, dont l'escalier à girons rempans permétroit aux Carrosses de monter jusqu'au haut, passe pour une curieuse Masse d'Architecture. La *Bibliotéque*, qui se trou-

ve renfermée dans le corps de ce Bâtiment eſt pleine de Livres & de Manuſcrits fort précieux. La *Bourſe* eſt encore une Edifice admirable par raport à ſa longueur, outre qu'elle eſt ſituée dans le plus bel endroit de la Ville. Le *Palais du Roy*, me paroit auſſi eſtimable par ſon antiquité que s'il étoit bâti à la moderne. Car il ſuffit que l'harmonie des proportions ſe rencontre dans la Maſſe de ce Château, dont les meubles & les peintures ſont d'une beauté achevée. *Le Cabinet de Curioſités du Prince Royal*, eſt rempli d'une infinité de piéces tout à fait rares. Les *Ecuries du Roy* ne contiennent à preſent que 100. Chevaux de Carroſſe, c'eſt à dire 13 ou 14 attelages de diférentes eſpéces, & cent cinquante chevaux de Selle; mais les uns & les autres ſont également beaux. *Criſtians-ſtave* eſt une ſeconde Ville ſéparée de *Copenhague* par un grand Canal d'eau vive. La Maiſon Royale de *Rozembourg*, ſituée aux extrémitez de la Ville, eſt ornée d'un Jardin délicieux. Venons maintenant au caractére des Princes & des Princeſſes de la Cour. Il eſt inutile de parler de la valeur & de la vigilance du Roy: Car ces deux qualitez de ce Monarque ſont aſſez bien connues de tout le monde. Je me contenterai de vous dire ſimplement qu'il a beaucoup de jugement & de capacité, & qu'il eſt fort attaché aux intérêts de ſes Sujets, qui le regardent comme leur Pére, & leur Libérateur; étant grand Capitaine, il ſçait tout ce qu'un Habile Homme de guerre doit ſçavoir. Il eſt affable & généreux, au ſupré-

me

me degré. Il parle également bien le Danois, le Suédois, le Latin, l'Alleman, & même l'Anglois, & le François. La Reine est la Princesse la plus accomplie qui soit au monde, c'est tout dire. Le Prince Royal est le digne Fils de ce grand Roy, & de cette bonne & vertueuse Reine. Comme vous l'avez entendu publier par autant de bouches qu'il y a de gens en France. Il est sçavant, il a l'esprit subtil, mêlé de douceur, & ses maniéres sont aussi Royales que sa Personne, ce qui fait qu'on luy souhaite, en le voyant, le bonheur & la prospérité que sa phisionomie luy promet. Le Prince *Christian* est un aimable Prince, aussi bien que le Prince *Charles* son Cadet. Il paroît je ne sçay quel air d'affabilité sur leur visage, qui charme tout le monde. Le Prince *Guillaume* leur Frére est un jeune Enfant tout à fait joli. La Princesse *Sophie*, qu'on nomme ordinairement la Princesse Royale, a l'air effectivement Royal. Elle est belle, jeune, bien faite, ayant de l'esprit comme un Ange. C'en est assez pour la mettre au dessus de toutes les Princesses de la Terre; outre qu'elle a mille autres bonnes qualitez, dont le détail seroit un peu trop long, pour estre inseré dans une Léttre. Parlons d'autre chose. On vit icy presque pour rien, quoique le bon poisson soit un peu cher; de sorte que les repas ne coûtent dans les meilleures Auberges que 15. ou 16 sols. La viande de boucherie n'est pas si succulente, ni si nourrissante qu'en France: mais la volaille, les oiseaux de riviére, les liévres, & les perdrix, sont merveilleux.

La bouteille du meilleur vin de Grave, ne coûte que 15 sols. Les Carrosses de loüage s'y trouvent à un écu par jour, & à 60. livres par mois. Les eaux sont bourbeuses & pesantes, ce qui fait qu'on a recours à la biére qui est bonne, claire, saine & d'un prix fort raisonable. Les Réfugiez François ont icy l'exercice libre de leur Réligion sous la direction de Mr. de la *Placette* Ministre *Bearnois*, à qui la Reine donne une trés-bonne pension, pour le soin d'une Eglise publique dont cette Princesse est la Protectrice. Le Roy passe ordinairement l'Eté dans ses Maisons de Campagne, tantôt à *Yagresbourg*, à *Fréderisbourg*, & à *Cronembourg*. Il n'y a guére de Prince au monde qui puisse prendre le plaisir de la chasse des Bêtes fauves plus agréablement que luy. Tous ses Parcs sont pleins de chemins assez larges pour courir en Chaise. D'ailleurs, les Chevaux Danois ont un galop étendu trés commode pour les Chasseurs, & les Chiens de ce païs-là ne tombent presque jamais en défaut. Sa Table est aussi bien servie qu'il se puisse. Ce qui fait qu'au retour de la chasse, il trouve un nouveau plaisir à faire une chére angelique. Ce Prince s'occupe aussi trés souvent à faire la reveüe de ses Troupes, à visiter ses Places, ses Magazins, ses Arsenaux, & son Armée Navale, Il tire quelquefois à l'oiseau, avec les Seigneurs de sa Cour. Il prit ce divertissement il y a deux mois à un quart de lieue d'ici. Cet Oiseau de bois, gros comme un cocq, étoit planté sur le faîte d'un Mât ; Le Roy tira le premier de cent pas, mais

mais sa bale n'enleva qu'une petite piéce du cou. Ses Courtisans tirérent ensuite si adroitement qu'il ne restoit plus qu'un morceau de cet Oiseau, que ce Prince fit sauter à la fin, aprez avoir été disputé par un assez grand nombre de Tireurs. On trouve peu de gens icy qui n'entendent assez bien le François. Messieurs de l'Academie Royale ne connoissent peut-estre pas mieux la délicatesse & la pureté de cette Langue que Madame la Comtesse de *Frize*, qui par son esprit, par sa naissance, & par sa beauté, passe à bon droit pour la perle & l'ornement de cette Cour. Les *Danois* sont bien faits, civils, honêtes, braves & entreprenans; & leurs façons de faire ont quelque chose d'aimable, en ce qu'ils sont tout à fait affables & complaisans. Je les croy gens de réflexion & de bons sens; éloignez de cette affectation & de cette vanité insuportables: au moins je voy qu'ils procédent avec un dégagement Cavalier en toutes choses. Les Dames sont fort belles & fort enjoüées; ayant toutes généralement beaucoup d'esprit. Quelques-unes ne manquent pas de vivacité, quoique le Climat semble un peu opposé à ce brillant, qui leur sied parfaitement bien. Les Danois se plaignent qu'elles sont un peu plus fiéres, ou plus scrupuleuses qu'elles ne devroient, ils ont raison sur le scrupule; pour la fierté je n'en sçay rien; quoiqu'il en soit on prétend que le *qu'en dira t-on* est la cause qu'elles ne reçoivent presque point de visite; si c'est pour eviter l'occasion, qui fait le larron, à la bonne heure: mais si c'est pour éviter les

traits

traits de la médiſance, qui régne autant icy qu'ailleurs, elles ne font rien qui vaille; car enfin elles ont plus de ſageſſe & de vertu qu'il n'en faut pour eſſuyer des eſcarmouches de ſoupirs ſans s'émouvoir. Au reſte on les voit aſſez ſouvent chez Monſieur de *Gueldenlew*, Viceroy de Norwegue, & Frére naturel du Roy. Ce Seigneur, qui eſt un des plus magnifiques de l'Europe, ſe fait un plaiſir de faire donner tous les jours une groſſe Table de 18. Couverts où ces Dames ſont auſſi bien reçeues que les Cavaliers de diſtinction, lesquels aprez le repas ont acouſtumé de faire des parties de jeux, ou de promenade avec elles. On trouve la même chére & la même Compagnie chez Mr. le Comte de *Revenclau*, qu'on tient icy pour un des plus zelez & des plus habiles Miniſtres du Roy. Ces repas ſont un peu trop longs pour moy, qui ſuis acoutumé de dîner en poſte, c'eſt à dire en cinq ou ſix minutes, car ils durent ordinairement deux heures. Les mets excellens qu'on y ſert en profuſion ont dequoy ſatisfaire le goût, la veüe, & l'odorat. Ces Tables ne diférent en autre choſe des meilleures de nôtre Cour, ſi ce n'eſt qu'on y ſert de grandes piéces de bœuf ſalé. Dont il me ſemble que les *Danois* auroient tort de manger avec tant de plaiſir, s'ils n'avoient pas le ſoin de chaſſer du goſier la ſalive de cette viande avec l'agréable liqueur du bon homme Noé. Parmi les differentes ſortes de vin qu'on y boit, ceux de *Cahors* & de *Pontac* ſont les ſeuls dont un François ſe puiſſe accom-

commoder. Il ſemble que ce ſoit une coutume inviolablement établie dans les Païs du Nord d'avaler une ou deux Coupes de biére, avant que de paſſer au vin, dont on fait trop d'eſtime pour le gâter avec l'eau. On dit que ces repas duroient autrefois quatre ou cinq heures, & qu'on beuvoit aſſez cavaliérement pendant ce temps-là, malgré les riſques de la goutte. Mais cet uſage eſt maintement aboli ; d'ailleurs, les verres ſont ſi petits, & la modération eſt ſi grande, qu'on ſort de table avec toute ſorte de tranquillité. Ce n'eſt pas qu'en certaines Fêtes extraordinaires on fait encore des feſtins, où les Conviez ſont indiſpenſablement obligez de boire quelques razades éfroyables dans certains *Welcoms*, autrefois en uſage parmi les Grecs, ſous le nom de Αγαθȣ Δαίμονος. Le ſouvenir de ces Vaſes me fait trembler, depuis l'accident impréveu qui m'arriva malheureuſement, il y a deux mois chez Mr. de *Gueldenlew*. Ce Viceroy régaloit dix-huit ou vint Perſonnes de l'un & de l'autre Séxe, à l'honeur de la naiſſance d'un de ſes Enfans. Le hazard voulut que j'euſſe l'honneur de me trouver au nombre des Conviez, qui furent tous obligez, à la reſerve de Mr. de *Bonrepaus*, de boire pendant le repas deux douzaines de razades, à la ſanté des préſens & des abſens. Je vous avoüe que j'eſtois fort embarraſſé de ma contenance, & que j'aurois preſque autant aimé boire le fleuve de St. Laurent que ces Fontaines de vin ; Car il n'y avoit aucune apparence de tricher, ni de s'en défendre. Il ne s'agiſſoit plus de faire

re des réfléxions ſur l'étrange ſituation où je me trouvois; il failloit, ſuivant le proverbe, boire le vin, puisqu'il étoit deja tiré; c'eſt à dire, faire comme les autres. Cependant on apporta ſur la fin du repas un grand *Welcom* d'or contenant deux bouteilles, que tous les Cavaliers furent obligez d avaler plein à la ſanté de la Famille Royale. Dieu ſçait ſi jamais le triſte Nautonnier trembla de meilleure grace à l'aſpect du naufrage, que je fis à l'abord de ce Vaſe monſtrueux. Je veux bien vous dire que je le beus, mais je n'acheverai pas, s'il vous plaît le reſte de l'hiſtoire, car je ne prétens pas faire trophée de l'action héroique que je fis, à l'imitation de trois ou quatre autres, qui déchagérent leur conſçience d'auſſi bonne grace que moy, au pied de la Table. Aprez ce coup fatal j'étois ſi mortifié que je n'ozois paroître, & même trés diſpoſé à quitter inceſſamment le Païs, ſi mes Compagnons de bouteille & de disgrace ne m'en avoient diſſuadé par une infinité de proverbes Allemans, qui ſembloient loüer ce généreux exploit, ſur tout celuy-ci. *S'il eſt honteux de trop prendre, il eſt glorieux de rendre.* Au reſte les Gentishommes *Danois* vivent aſſez comodément du revenu de leurs Terres, & même leurs Païſans ne manquent de rien, comme les nôtres, ſi ce n'eſt d'argent. Ils ont des grains & des Beſtiaux, pour vivre graſſement, & pour payer le fief à leurs ſeigneurs. N'eſt-ce pas aſſez d'être bien vêtu, & bien nourri? Je voudrois bien ſçavoir à quoy ſervent les écus des Paiſans de Hollande, pendant qu'ils

ne mangent que du beurre & du fromage étendu ſur du * *Pompernik?* ſi c'eſt pour payer le tribut à leur République, il faut aimer avec bien de l'aveuglement une ombre de liberté qu'on achéte aux dépens de la ſubſtance qui maintient ſa vie & la ſanté. Le meilleur coup que les *Danois* ayent jamais fait, c'eſt lorſqu'ils ont mis leurs Rois ſur le pied qu'ils ſont aujourd'huy. Celuy qui régne à preſent exerce le pouvoir arbitraire avec autant d'équité que ſon Prédéceſſeur. Avant ce temps-là ce n'eſtoit que Factions, Cabales, & Guerres Civiles dans le Royaume. On ne voyoit que des déſordres dans l'Etat & dans la Société. Les Grands oprimoient les Petits ; & les Rois eux-mêmes eſtoient, pour ainſi dire, aſſujetis aux Loix de leurs Sujets. En un mot, ce phantôme de liberté, dont ces Peuples ſe laiſſoient éblouïr, comme pluſieurs autres, par de fauſſes lueurs, ne ſervoit qu'à les rendre eſclaves d'une infinité de Roitelets, qui agiſſoient en Souverains, ſans craindre le pouvoir borné des Rois. Les revenus du Roy de Danemarc ſe montent, à préſent, à 5 millions d'écus. C'eſt un fait inconteſtable que je ſçay de trés bonne part. Il entretient prez de trente mille Hommes de bonnes Troupes réglées, bien diſciplinées, & réguliérement payées, ſans compter les Milices qui ſont toûjours prêtes à marcher. Outre qu'il peut encore lever quarante mille Hommes,

* *Pompernik*, eſt une eſpéce de pain noir comme la cheminée, peſant comme du plomb & dur comme des cornes.

mes dans le beſoin , ſans dépeupler ſes Etats. Ses Officiers ont des apointements raiſonnables ; ſur tout ceux de Marine, qui n'ont pas , comme les nôtres , plus de paye qu'il leur en faut, à proportion de nos miſerables Capitaines d'Infanterie & de Cavalerie , leſquels ſont obligez de faire aſſez maigre chére , pour ſuvenir aux dépenſes dont les Capitaines de Vaiſſeaux ſont exempts. On dit qu'il eſt avantageux à ce Prince de prêter ſes troupes à ſes Alliés , non par raport aux ſommes qu'il en peut retirer, mais ſeulement pour les tenir en haleine , les aguerrir & les perfectioner dans l'Art Militaire, afin d'en tirer de l'utilité dans l'occaſion Vous remarquerez, Monſieur, que le Roy de Danemarc eſt au deſſus de ce ſcrupule ridicule qu'ont la plûpart des autres Princes, de n'employer à leur ſervice les Etrangers qui ne ſont pas de leur Religion. Meſſieurs de *Cormaillon*, *Dumeni*, *Labat*, & pluſieurs autres ont des emplois conſidérables dans ſes Troupes, quoiqu'ils ſoient François & Catholiques. Cela fait voir que ce Monarque eſt perſuadé que les gens d'honeur manqueroient plûtôt à la Religion qu'à la fidélité qu'ils doivent à leur Maître. Entre nous, je croy qu'il a raiſon ; Car enfin le premier point de toute Religion conſiſtant dans la fidélité qu'on doit à Dieu, à l'Ami, & au Bienfaiteur, rien ne peut ébranler un honête Homme , ni le porter à agir contre ſon devoir. Je ne veux pas juger des autres par moy-même, mais pour moy, je vous aſſûre que ſi j'avois embraſſé le ſervice des *Turcs*, avec ma liberté d'étre Catholi-
que

que fieffé, & qu'il fût ensuite question d'embraser la Ville de Rome, j'y métrois le feu le premier par l'obeïssance que je devrois au *grand-Seigneur*. Changeous de propos. Les Loix de Danemarc contenues dans le Livre Latin que je vous envoye, vous paroîtront si claires, si sages si distinctes, qu'elles semblent avoir esté dictées par la bouche de *St. Paul*; d'où vous conclurez ensuite que ce Païs n'est guére favorable aux Procureurs, Avocats, & autres gens de chicane. J'avoue que l'article des rencontres vous semblera déraisonable, comme il l'est effectivement, car au bout du compte, il est presque aussi desavantageux de tuer son ennemi, que de se laisser tuer soy même. La Cour de Danemarc est aussi belle qu'aucune autre de l'Europe, à proportion de sa grandeur. Les équipages des Seigneurs qui la composent sont des plus magnifiques. Ce qui est singulier, c'est qu'il n'est permis qu'aux Personnes de la Famille Royale de donner des Livrées rouges à leurs Laquais. L'heure de la Cour est depuis midi jusqu'à une heure & demie, ou environ. Le Roy se fait voir pendant ce temps là dans un Salon rempli de gens d'une propreté achevée, on n'y voit que des Habits brodez & galonez à la mode & de bon goût. Les Ministres étrangers s'y trouvent régulierement : car le Roy leur fait l'honneur de les écouter avec plaisir. On y trouve peu de Chevaliers de *l'Eléphant*, cet Ordre n'étant conféré qu'aux premiers du Royaume. On peut dire qu'il est aujourd'huy le plus noble de tous ceux de l'Eu-

l'Europe, & qu'il a moins dégéneré que les autres. Cela eſt ſi vray que de trente quatre Chevaliers, dont il eſt composé, les trois quarts ſont Princes Souverains. l'Ordre de * *Danebrouc* eſt plus commun, & par conſéquent moins conſidérable, quoique les Chevaliers qui ſont revêtus de ce Colier joüiſſent de pluſieurs prééminences & prérogatives tout à fait belles. Les Fils naturels des Rois de Danemarc ont les Tîtres de † *Gueldenlew* & de *Haute Excellence*, leurs Femmes ſont pareillement diſtinguées par celuy de *Haute Grace*. Le Roy régnant en a deux, qui ont plus de mérite qu'on ne ſçauroit dire; l'Ainé ſert en France avec tout l'aplaudiſſement imaginable. Le ſecond qui n'a que quinze ans, & qui eſt icy, promet beaucoup, a de l'eſprit infiniment, il eſt beau, bien fait, & de bonne mine; en un mot, c'eſt un des Chevaliers des plus accomplis que j'aye vû de ma vie. Il eſt pourvû de la Charge de Grand-Admiral; & ce qui vous ſurprendra, c'eſt qu'il entend mieux la conſtruction des Vaiſſeaux, & les Mathématiques, que les plus habiles Maîtres. Il y a deux Egliſes Catholiques libres, permiſes, & publiques dans les Etats du Roy de Danemarc; l'une à *Glucſtat* & l'autre à *Altena*. L'air de ce Païs eſt fort ſain pour les gens ſobres, & trés-contraire à ceux qui n'ont pas l'eſprit content; On ne connoit icy d'autre maladie que celle du *Scorbut*. Les Médecins en atribuent la cauſe à l'air ſalé, & chargé d'une infinité de vapeurs

* *Danebrouc*, ſignifie l'Ordre blanc.

† *Gueldenlew*, ſignifiée Lion d'or.

vapeurs épaiſſes & condenſées, leſquelles s'uniſſant ſur la ſurface de la terre, s'inſinuent avec l'air dans les poûmons, & par leur mêlange avec le ſang retardent ſi fort ſon mouvement, qu'il ſe coagule & de là provient le ſcorbut. Mais avec la permiſſion de ces Docteurs, je prendray la liberté d'embraſſer le parti de l'air de cette agréable Ville, en les priant de conſidérer que les impreſſions de l'air ſur la maſſe du ſang ſont moins fortes que celles des alimens. Si le ſcorbut provenoit des mauvaiſes qualitez de l'air, il s'enſuivroit que tout le monde en ſeroit attaqué, ce qui n'eſt point; car les trois quarts des *Danois* en ſont exempts. Je fonde mon raiſonnement ſur tous les ſoldats qui moururent de ce mal en 1687. au Fort de *Frontenac* & de *Magara* (comme je vous l'écrivis l'annnée * ſuivante) où l'air eſt le plus pur & le plus ſain qui ſoit au monde. Il eſt donc plus raiſonable d'en atribuer la cauſe aux alimens, c'eſt à dire aux viandes ſalées, au beurre, au fromage, & même au défaut d'exercice, & au ſommeil exceſſif. C'eſt un fait dont tous les gens de Mer, qui auront fait des voyages de long cours, ne diſconviendront pas, dez-qu'ils auront veu les terribles ravages que le ſcorbut ſçait faire ſur les équipages des Vaiſſeaux. Il faut donc s'en prendre aux mauvais alimens dont j'ay parlé, ſelon le ſentiment d'un habile Homme, en qui j'ay beaucoup de foy.

Il

* 1688. Voyez mes lettres de cette année-là.

Il me diſoit un jour que ces alimens acides augmentent l'acidité du ſang, ce qui fait que celuy de ces ſortes de malades eſt deſtitué d'eſprits, ou du moins ils s'y trouvent en ſi petite quantité, qu'ils ſont facilement abſorbez & envelopez par les acides qui y dominent, ſi bien qu'il eſt impoſſible qu'ils puiſſent exciter de grandes fermentations. Pour ce qui eſt du long repos, & du trop long ſommeil, tout le monde ſçait qu'ils diſpoſent beaucoup à l'obſtruction des inteſtins & qu'ils ſervent à engendrer des ſucs cruds, empêchant toutes les évacuations ſenſibles acoutumées, tant par le mouvement rallenti des eſprits, que par l'inſenſible tranſpiration des parties les plus ſubtiles. Sur cela je conclus que les viandes fraîches, les bons potages, le ſommeil réglé, & l'exercice modéré *ad ruborem*, *non ad ſudorem*, ſont les antidotes du ſcorbut & les meilleurs correctifs de la maſſe du ſang ſur la mer, comme ſur la terre. Si cette digreſſion eſt un peu longue, vous devez, Monſieur, l'attribuer au deſir que j'ay de vous donner quelques avis pour vous préſerver de cette maladie, en cas qu'il vous préne envie de faire quelque voyage de long cours; & ne croyez pas, s'il vous plaît, que je me ſois écarté du fil de ma narration, pour prouver que l'air de cette Ile eſt meilleur que celuy de Portugal, c'eſt ce que je ne ſçay pas. Car quelque air que je reſpire, je me porte également bien. Il eſt vray que l'inconſtance du temps qu'on remarque icy pourroit me chagriner un peu, ſi j'eſtois obligé d'y paſſer le

le reſte de ma vie. Car le temps change aſſez ſouvent trois ou quatre fois le jour, paſſant du froid au chaud, du ſec à l'humide, & du clair à l'obſcur. J'ay eû l'honeur de faire la révérence au Roi dans ſon Château de *Frederisbourg*, où il conféra l'Ordre de *l'Elephant* à quelques Princes d'Allemagne, par procuration. Cette Cérémonie, qui me parut tout à fait belle, y attira quantité de Perſonnes de diſtinction, entr'autres tous les Miniſtres étrangers, qui ſe firent un trés grand honneur d'y aſſiſter. Quelques jours aprés, ce Prince alla prendre l'air à *Cronembourg*, ſitué directement ſur les rives du Détroit du *Sund*. La fortification de ce Château eſt réguliere, il eſt revêtu de brique, & garni d'un grand nombre de Couleuvrines de gros calibre, & de bonne longueur, qui défendent l'entrée de ceDétroit, auquel je puis donner 3500. pas géometriques de largeur. C'eſt à dire une grande lieüe de France. C'eſt un plaiſir de voir entrer & ſortir chaque jour une infinité de Vaiſſeaux, qui vont, & qui viennent de l'Ocean à la Mer Baltique. Et comme les Canons de *Cronembourg* ſont les clefs de cette porte, il faut que tous les Bâtimens étrangers viennent indiſpenſablement moüiller au Bourg *d'Elſeneur*, pour y raiſonner, avant que de paſſer outre. Vous me direz, peut-être, qu'une groſſe Flotte de Vaiſſeaux de guerre n'auroit pas trop de peine à franchir ce paſſage, aux dépens de quelques Canonades, je l'avoüe, mais ſi l'Armée navale du Roy de Danemarc étoit moüillée dans ce Détroit, je ſuis perſuadé qu'elle en

défendroit l'entrée. Sur ce pied-là je conclus donc qu'on ne doit pas trouver étrange que Sa Majesté Danoise exige un médiocre tribut des Vaisseaux Marchands de toutes les Nations, à la reserve des Suédois. Au moins, il me semble qu'il est plus en droit de le faire que le Grand Seigneur au Détroit des *Dardanelles*. Car la plûpart des Vaisseaux qui entrent dans la Mer Baltique vont faire leur commerce à *Lubec*, en *Brandebourg*, à *Danzic*, en *Prusse*, en *Courlande* en *Livonie* & en *Suéde*; au lieu que ceux qui entrent dans les *Dardanelles* abordent aux Ports du *Grand Seigneur*, pour trafiquer avec ses Sujets, & non pas avec d'autres. Je voudrois bien sçavoir si le Roy d'Espagne ne prétendroit pas qu'on luy paiât aussi le droit d'entrée au Détroit de *Gilbraltar*, si l'Europe & l'Afrique avoient l'honêteté de s'aprocher tant soit peu l'une de l'autre ; même sans cela, qui sçait si ce Prince aiant un jour une puissante Armée Navale, ne s'aviseroit pas de l'exiger? Cette question n'est pas si problématique que vous le croyez. Quoiqu'il en soit, il y a bien des gens qui s'imaginent à la bonne foy, qu'on pourroit se dispenser de payer le tribut du passage du *Sund*, si l'on s'obstinoit à passer par un des deux *Belts*. Mais ils se trompent. Cela seroit bon si les sables qui sont dans la Mer, estoient aussi fixes que ceux qu'on imprime sur les Cartes Marines ; ce qui n'est pas. Car les uns se meuvent à chaque tempête, & changent de place, au lieu que les autres demeurent éternellement sur le Papier. D'ailleurs, il y a une infinité de rochers

chers couverts & de courants irréguliers inconnus aux Pilotes les plus expers, malgré leurs Cartes & leurs * flambeaux de mer; où ces écueüils ne sçauroient être marquez. Changeons de propos, & disons que le Danemarc produit quantité de choses qu'on y débite avantageusement aux Anglois & aux Hollandois. En voicy quelques-unes; le ségle, le froment, le Cidre, l'ydromel, les pommes, les bœux, les vaches, les cochons gras, les chevaux, le fer, le cuivre, le bré, & toutes sortes de bon bois de charpente, sur tout les mâts de Norwegue, où il s'en trouve d'assez grands d'un seul brin; pour mâter l'Arche de *Noé*; Il y a des Mines d'argent dans cette Partie Septentrionale, dont on prétend que le Roy pourroit tirer quelque avantage, s'il vouloit faire de la dépense pour les Ouvriers.

Les Norwegiens trafiquent aussi quantité de peaux d'Ours, de Renard. De Martres, de Loutres & d'Elan, qui ne sont pas si belles que celles de *Canada*. Venons aux Forces maritimes du Roy de Danemarc. Sa Flotte, qui est toûjours bien entretenue, aussi bien que ses Magazins, & ses Arsenaux de Marine, est composée de 28. Vaisseaux de Ligne, de 16. Frégates, & de 4. ou 5. Brûlots, sçavoir,

8. Vaisseaux depuis 80. Canons jusqu'à 100.
10. Vaisseaux depuis 60. Canons jusqu'à 80.
10. Vaisseaux depuis 50. Canons jusqu'à 60.
16. Frégates de 10. Canons à 26.

* Livres de Cartes Hydrographiques, &c.

3. Galiotes à Bombes.
1800. Charpentiers entretenus.
400. Canoniers entretenus.

La paye des Capitaines de Vaiſſeaux eſt diférente ; les uns ont 300. écus par an, & les autres 400. Les Capitaines Commandeurs en ont 500. & les Commandeurs 600. Outre cela il y a douze Gardes marines, qu'on appelle Aprentifs, à 100. écus de paye par année. Or il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que ces Apointemens ne ſont pas ſi médiocres que vous pourriez vous l'imaginer ; car on vit plus commodément en Danemarc avec trente écus, qu'en France avec cent.

Outre les Forces Maritimes, dont je viens de parler, le Roy peut trouver au beſoin 24 Vaiſſeaux depuis 40. Canons juſqu'à prés de 60. que ſes Sujets ſont obligez de luy fournir à ſa volonté ; & dont ils ſe ſervent pour le Commerce d'Eſpagne, de Portugal, & de la Méditerranée ; Il faut remarquer en paſſant que les Vaiſſeaux Danois de 50. piéces peuvent hardiment prêter le côté aux Vaiſſeaux Anglois ou François de 60. à cauſe de la groſſeur de leur Artillerie, & de la force de leur bois. Tous ces Bâtimens, dont je parle, ſont conſtruits à varangue demi platte, ce qui fait qu'ils ſont aſſez peſans de voile, leur mâture eſt groſſe & courte. Courte, pour ne pas ſombrer ſous les voiles, lorsqu'il s'agit de parer des Caps, des Iles, des Rochers & des Bancs, dans un gros temps ; & groſſe, afin de pou-

voir

voir porter les voiles à tarc, en doublant ces Caps, ces Iles, &c. quand les vents fous & pesans de la Mer Baltique souflent avec impétuosité, les Matelots qui sont employez au service du Roy de Danemarc sont bien nourris, & bien payés ; & ce qu'il y a d'avantageux pour ces gens-là, c'est qu'on leur donne dix ou douze écus de conduite, *Gratis*, outre leurs gages, dez-que la Flotte est rentrée dans le Port de *Copenhague*, pour desarmer. Cependant, il y a toûjours 3000. Matelots entretenus icy, & logez dans des Cazernes uniformes, situées aux extrémitez de la Ville. Finissons par les Monnoyes de ce Royaume.

Un Risdal Banque	vaut 50.	sous de Lubec.
Un Risdal Danois	vaut 84.	sous de Lubec.
Un Scletdal	vaut 32.	sous de Lubec.
Un Marc Dansch	vaut 16.	sous de Lubec.
Un Marc Dansch	vaut 8.	sous de Lubec.
Un demi-MarcDansch	vaut 4.	sous de Lubec.

Un Sol de Lubec vaut deux Sous Danois; & deux Sous Danois valent 14. deniers de France. Faites vos réductions sur ce pied-là. Un Ducat d'or vaut ordinairement deux *Risdals* Danois, & quatorze Sous, quelque fois deux Sous plus ou moins. Le *Roseno-bel* vaut le double. C'est à dire deux Ducats. Le Loüis d'argent ou l'Ecu de France passe en Danemarc pour un *Risdal* Danois. Les demi & les quarts à proportion, aussi bien que les Loüis d'or. Les lieües de l'Ile de Zélande, sont composées de 4200. pas géometriques; celles de Norwegue sont

plus grandes, & celles de *Holſtein* plus petites. l'Aune de *Copenhague* eſt d'un pouce & demi plus grande que nôtre demi-aune.

MONSIEUR,

JE partis de *Copenhague* trois jours aprez la datte de ma derniére Lettre, par la commodité des Carroſſes de Mr. de Bonrepaus, qui voulant éviter l'embarras du paſſage des deux *Belts*, prit les devans pour aller attendre à *Coldink* le Roy de Danemarc. Il faut que vous ſachiez que ce Prince fait tous les ans ce voyage en poſte, quoique ſa ſuite ſoit de mille ou douze cens perſonnes. Les Païſans des Villages ſituez ſur la route, ou aux environs, ſont obligez d'amener leurs chevaux à jour, & lieu nommé, pour être auſſitôt attelez aux Carroſſes & aux Chariots, qui contiennent ce nombre de gens avec leur bagage. Ces chevaux, quoique petits, ſont nerveux, forts, vigoureux, ramaſſez, inſenſibles au froid, & même aſſez legers pour aller au grand trot, preſque auſſi vîte qu'au Galop; la courſe ordinaire de ces Animaux eſt de deux ou trois lieus, auſſi bien que celle des ſoldats de Cavalerie, qui ſe trouvent à toutes les poſtes pour eſcorter le Roy des unes aux autres. C'eſt le 15. de Septembre que nous partîmes de *Copenhague* & nous arrivâmes dans trois heures à *Roskild*, ayant fait 6. lieües de 20. au degré. Nous n'eûmes que le temps de voir les Tombeaux des Rois de Danemarc, pendant que les Païſans ateloient leurs Chevaux aux Carroſſes, & aux Chariots.

Ces

Ces Mausolées de marbre, qui sont des chefs d'œuvre d'Architecture, sont ornez de bas Reliefs, & d'Inscriptions latines. Ces beaux Marbres bien polis sont de *Poros*, de *l'Afriquain*, du *Brocatelle*, du *Serpentin* & du *Cipollino*. Ces Tombeaux sont renfermez dans les Chapelles d'une Eglise antique qui apartenoit aux *Bénédictins*, avant que *Luther* se fit Chef de parti. Nous allâmes coucher ce jour-là à un Village prez du grand *Belt*, aprez avoir eû le plaisir de voir quelques beaux païsages sur la route. Le lendemain à huit heures du matin nous arrivâmes au Bourg de *Corsor* situé sur les rives de ce Détroit, & fortifié de gazon à queue. Dez-que nous fûmes embarquez dans le Yact destiné pour Mr. de *Bonrepaus*, nous évantâmes nos voiles, mais le vent étoit si foible, & la mer si tranquille, durant ce trajet de quatre lieues, qu'on eût beu sur le pont des razades sans verser. Dez-que nous eûmes mis pied à terre à *Nibourg*, qui est une petite Bicoque réguliérement fortifiée, nous montâmes en Carrosse, & le même jour nous allâmes coucher à *Odenzée* ville Capitale de l'Ile de *Fionie*. Elle est située au milieu de cette Ile, qui est une des plus fertiles du Royaume. L'Eglise de l'Evêché est, pour le moins, aussi belle que grande, les Roys de Danemarc résidoient autrefois dans cette ville-là, dont les habitans eurent la cruauté de massacrer un de ces Princes. La Noblesse de cette Ile dispute l'ancieneté à celle de Venise, sur tout la Famille de *Trool*, qui signifie sorcier, & dont les armes parlantes

ſont un diable de ſable en champ de gueule; d'où je conjecture que ce *Leo rugiens* étoit plus traitable & plus illuſtre du temps des premiers ſiecles, qu'en celuy de * l'Auteur des ſept Trompétes, puiſque les Nobles ſe faiſoient honeur de le placer dans l'écu de leurs Armes Le 18. nous-nous mîmes en marche pour aller à *Midelford* où nous trouvâmes une Barque qui nous traverſa de l'autre côté du petit *Belt*, aprez avoir inutilement atendu plus de deux heures, les Chariots qui portoient les Domeſtiques & les Proviſions de Mr. de *Bonrepaus*. Dez-que le trajet fut fait, on nous aprit qu'ils s'étoient égarez, cependant la faim nous preſſoit tellement que nous fûmes obligez d'entrer dans la Maiſon d'un Métayer, où nous aprêtames nous-mêmes des grillades & des ameletes, qu'il fallut manger ſans boire. Car la biére de nôtre Hôte étoit auſſi déteſtable que ſon eau. Quelque temps aprez, les équipages arrivérent; comme il étoit déja tard, nous fûmes contrains de paſſer la nuit dans cette Maitérie. Le jour ſuivant nous arrivâmes à *Coldink*, où le Magiſtrat eut le ſoin de loger Mr. de Bonrepaus dans la plus belle Maiſon de la Ville, où le Roy arriva trois ou quatre jours aprez. Cette petite Ville eſt ſituée dans le Païs de *Jutlant*, ſur les rives d'un Golfe ſi peu profond, qu'il ne porte que des Barques. Cependant elle eſt conſidérable par la Doüane des Beſtiaux, qui raporte au Tréſor Royal prez de deux cens mille

* Vieux radoteur qui ſoûtient cent rêveries capables de renverſer l'eſprit des femmes.

mille *Risdals*. Le Château eſt une antique maſſe de Pierre, qui contient beaucoup de logement ; mais ſa ſituation eſt tout-à fait avantageuſe ; Car il eſt bâti ſur une Eminence d'où l'on découvre tous les Païſages d'alentour. Les Danois veulent qu'on croye ſur leur parole qu'un Ange fut envoyé du ciel dans la Salle de ce Château, pour avertir Chriſtian troiſiéme, Roy de Danemarc, que le bon Dieu ſe préparoit à le recevoir trois jours aprez cette notification. Ils ajoûtent que pour conſerver la mémoire de cette Viſion miraculeuſe, on mit dans l'endroit même où cet Ambaſſadeur céleſte eut l'audience de ce Prince, un grand poteau, que j'ay vû toutes les fois que j'ay eſté à la Cour ; car c'eſt dans cette Sale-là que le Roy ſe faiſoit voir dans le temps que j'eſtois à *Coldink*. Nous en partîmes le 24. pour aller à *Rensbourg* où nous arrivâmes le 25. aprez avoir paſſé par pluſieurs petites Villes & Maiſons Royales, dont la deſcription nous meneroit un peu trop loin, Je me contenteray de vous dire, eu paſſant qu'on a beaucoup plus de plaiſir que de peine à courir la poſte dans ce Païs-là, ſoit en chariot, ſoit en Carroſſe, à cauſe de l'égalité du Terrain, où l'on trouve auſſi peu de cailloux que de montagnes. Le Roy ne fut pas plûtôt arrivé à *Rensbourg* qu'il viſita les fortifications de cette Place, qu'on pourra bien-tôt métre au rang des meilleures de l'Europe. Enſuite, il fit la reveüe d'un corps d'Infanterie & de Cavalerie, dont il eut ſujet d'eſtre content. Au bout de quelques jours, il prit la route de *Glucſtat*,

qui eſt une petite Ville ſituée ſur *l'Elbe*, & preſque auſſi régulierement fortifiée que celle dont nous venons de parler. Cependant, Mr. de *Bonrepaus*, qui ne pouvoit ſuivre ce Monarque, à cauſe des affaires qu'il devoit terminer à *Rensbourg*, avec Mr. l'Abbé *Bidal*, me donna des Lettres pour des Perſonnes par leſquelles il s'imaginoit que Mr. de Pontchartrain ſe laiſſeroit fléchir, mais il ſe trompa, comme vous l'aprendrez bientôt. Je n'eus pas plûtôt pris congé de cet Ambaſſadeur, que je m'en allay à *Hambourg*, où quelques Perſonnes m'avertirent que Mr. le Comte de *Cuniſſec*, Envoyé Extraordinaire de l'Empéreur à la Cour de Danemarc, ſollicitoit les Bourguemaiſtres de me faire arrêter. La choſe me parut aſſez vray-ſemblable, ſachant qu'il avoit pris feu contre moy à *Frederisbourg*, quelque temps auparavant, au ſujet de certaines illuminations qu'on fit en ce lieu là; ce qui m'obligea de me ſauver au plus vîte à *Altena*, où j'attendis un paſſeport de Monſieur le Duc de *Baviére*, ſans quoy l'on m'eût arrêté dans la Flandre Eſpagnole. Dez-que je le recus, il ſe préſenta l'occaſion d'un Carroſſe de retour, qui partoit pour *Amſterdam*, dans lequel je fus aſſez heureux de trouver une bonne place, à trés-bon marché, ſans être incomodé par le nombre de gens; Car nous n'eſtions que quatre, ſçavoir, un vieux Marchand Anglois, une Dame Allemande, ſa Femme de Chambre, & moy. Ce voyage, qui dura huit jours, m'eût duré huit éternitez, Sans l'agréable converſation de cette aimable Dame, qui parloit

assez bon François pour s'énoncer avec beaucoup de délicatesse. Imaginez-vous, Monsieur, que les routes de *l'Arabie* deserte ne sont peut-être pas si mauvaises que celles de la *Westphalie*, au moins il est seur qu'il n'y a pas tant de boue, mais c'est des gîtes dont je prétens vous parler, car il faut que vous sçachiez que ces Cabarets sont des Archihôpitaux, dont les Hôtes mourroient de faim, si les Etrangers n'avoient pas la charité de leur donner des vivres, dont ils sont obligez de se pourvoir chez de riches Maitayers, qui se trouvent de distance à autre. On doit se contenter de coucher sur la paille dans ces pitoyables Retraites, où les voyageurs ont la seule consolation de comander & de faire marcher l'hôte, l'hôtesse, & les enfans, comme bon leur semble. On est trop heureux d'y trouver une poile, & un chauderon pour faire la cuisine. Il est vray que le bois n'y manque pas; & comme les cheminées sont isolées, & construites en quarré, vint personnes s'y peuvent chauffer à leur aise. Cependant, j'admirois la patience de cette Dame, qui, bien loin de se plaindre des incomodités du voyage, se faisoit un plaisir de voir pester le Marchand Anglois, sa femme de Chambre, & moy. Je conjecturai par son air & par ses manieres qu'elle étoit femme de qualité, en quoi je ne me trompai pas, car j'apris aprés que nous-nous fûmes séparez qu'elle étoit Comtesse de l'Empire. Elle conoissoit si bien le génie des François que je ne doutai pas qu'elle n'eût esté à Paris; ce qui m'en persuada le plus, c'est qu'elle me parla comme fort sçavante des premiéres

Persones de la Cour. D'ailleurs, elle avoit nn vieux Domestique François & Catholique, qui n'entendoit presque point l'Aleman. Elle étoit grande, bien faite, avec assez d'embonpoint, & même si belle qu'elle fit en vain tout ce qu'elle put pour me persuader qu'elle avoit cinquante cinq ans. Elle ne pouvoit souffrir qu'on luy dît que la fraîcheur de son tein sembloit luy donner un démenti. Elle prenoit cet aveu pour une injure, prétendant que les charmes d'une femme de cinquante ans sont trop ridés pour causer de l'admiration. Chose singuliére & bien extraordinaire! Car les personnes de son séxe ne sont guére acoûtumées à tenir ce langage, puisqu'elles aimeroient mieux qu'on attaquât leur vertu que leur beauté. Quoiqu'il en soit, elle me parut fort prévenue contre les gens de nôtre Nation, qu'elle traitoit d'indiscrets & d'évaporéz, se récriant toûjours sur la mauvaise opinion qu'ils ont des Allemans. Comment, disoit-elle, est-ce que les François ont l'audace de leur disputer le bon esprit, en les prenant pour des gens grossiers & materiels, au lieu de les prendre pour des gens de bons sens & de réflexion, qui pénétrent le fond des choses avec beaucoup de jugement? Quoy donc, continuoit elle, faut-il être François pour avoir de l'esprit; faut il avoir cette vivacité & ce faux brillant qui éblouït avec un vain éclat? Faut-il avoir le feu d'une imagination prompte & subtile pour débiter des fornetes avec des paroles dorées? Non non, cette délicatesse d'expressions est de la creme

foüé-

foüétée ; il s'agit pour rendre justice aux uns & aux autres de céder aux François la sçience de bien parler, & aux Allemans celle de bien penser. Cette Dame n'en demeura pas là ; car ayant attaqué vigoureusement la fierté de la Nation, elle la traita de vaine & d'orgueilleuse, dont la présomption & la vanité sont les moindres défauts. Vous voyez par là, Monsieur, qu'il falloit qu'elle eût été en France, & d'autant plus qu'elle sçeut fort bien me dire que les François insultoient les Allemans par ces proverbes ridicules. *Cet homme entend aussi peu raison qu'un Alleman*, *il m'a fait une querelle d'Alleman*. *Il me prend pour un Alleman*. *Cette Femme est une bonne Allemande*, pour dire qu'elle est sotte & naïve. Cependant ; je tâchois de la dissuader, en luy remontrant qu'elle devoit faire une grosse différence entre les François raisonnables & ceux qui sont assez fous de s'imaginer qu'ils sont les modéles sur lesquels toutes les autres Nations doivent se former. Je la priai de se deffaire de ses préjugez, & de croire que les gens d'esprit font beaucoup d'estime des Allemans, dont on peut loüer le mérite, la probité, le bon sens, & la bonne foy. Effectivement, Monsieur, on ne peut refuser ces bonnes qualitez aux gens de quelque distinction parmi eux ; aussi l'étimologie du mot *all* qui signifie *tout*, & *man* qui veut dire *homme*, fait voir qu'ils sont propres à tout faire, comme les Jésuites, à qui l'on a donné cet titre de *Jésuita omnis homo*, ce qui fait, par une plaisanterie sophistique, que tous les Jésuites sont

Allemans. Je n'en demeurai pas là, car je l'assûrai que nous les considérions par mille beaux endroits, leur estant redevables d'avoir trouvé les propriétes de l'aiman, sans quoy il eût été impossible de faire la découverte du Nouveau Monde ; d'avoir inventé l'Imprimerie, sans quoy l'on auroit pris des Manuscrits fabuleux pour des Ecrits divins ; & d'avoir enfin trouvé l'invention des Horloges, de la fonte des Canons, & des Cloches. Ce qui prouve clairement qu'ils ont beaucoup d'industrie & de capacité. J'ajoûtai à cela que l'Allemagne a produit des soldats dont la valeur & l'intrépidité ont fait trembler le Capitole, aprez avoir deffait les Consuls Romains, & soûtenu vigoureusement les efforts du courage & de la puissance des Légions Romaines. Que l'Allemagne n'a pas esté moins fertile en Savans, à la teste desquels on peut métre *Juste Lipse*, *Furstemberg*, Mr. *Spanheim* & *Melanchton*. A ce mot de *Melanchton*, la Dame m'interrompit ; en me disant qu'elle étoit surprise de ce que les François reprochoient aux Allemans le vice de trop boire, pendant qu'on pourroit leur reprocher celuy de Platon avec le jeune *Dion*, & *Agathon*. J'estois prêt à lui répondre, que si les François étoient du goût de ce Philosophe, c'estoit seulement pour aimer aussi constamment des Femmes surannées qu'il aima sa vieille *Archeanasse* ; mais je me contentai de luy dire que les Allemans se sentant offencez du tître de Beuveurs, supposoient aux François l'amour *Platonique*, pour les rendre odieux aux personnes de son Séxe. Il n'en falut pas d'avan-

vantage pour les justifier, car elle se paya de cette raison. Au reste, elle avoit de l'esprit infiniment, & même elle estoit si aimable à un âge si avancé que si *Balzac* l'eût vûe, il ne se seroit pas avisé de dire qu'il n'a jamais peu trouver de belle Vieille en sa vie. Il falloit, sans doute, que cet Oracle de la Gascogne entendît par ce mot de Vieille une femme de 70. ans: Car j'en ay veu trois ou quatre à l'âge de 60. d'une beauté achevée sans rides & sans cheveux blancs; dont les yeux servoient encore de retraite à *Cupidon*. Je ne fus pas plûtôt arrivé à *Amsterdam*, que je loüay le *Rouf* du Bateau de nuit de *Rotterdam*, qui part tous les jours à trois heures aprez midi, de l'une de ces villes pour aller à l'autre. J'en fus quitte pour un écu que je ne regrétai pas. Car j'eus la commodité de dormir avec beaucoup de tranquillité durant la nuit, sur des matelats que le Patron est obligé de fournir aux Passagers qui louent cette petite chambre. Le lendemain de mon arrivée à *Rotterdam*, je m'embarquay pour la Ville *d'Anvers*, dans une *Seméle* qui est un Bâtiment à Varangues plattes, & à seméles, où l'on ne paye que demi pistole pour Maistre & Valet. Cette navigation seure & commode se fait jusques là par le secours des Marées & des vens favorables ou contraires, entre la Terre ferme & les Isles Hollandoises. Je me servis *d'Anvers* à *Bruxelles* du Bateau ordinaire, qui est une espéce de Coche d'eau tiré par un Cheval. Dez-que j'arrivay à *Bruxelles*, on me conseilla de prendre la poste pour *l'Isle*, parce que les Voleurs ne laissoient

guére

guere passer des Carosses & des Chariots sans dépouiller les gens qu'ils y trouvoient. Je profitai de cet avis, & par ce moyen j'evitai ce qui n'eût pas manqué de m'arriver, si je l'eusse rejetté. Enfin, deux jours aprez mon arrivée à l'Isle, je pris le Carrosse qui part deux fois la semaine pour cette bonne Ville de Paris, où j'arrivay la semaine passée aprez avoir esté bien écorché par les impitoyables Hôtes de la route. Ils ne font non plus de quartier aux Voyageurs qui ne marchandent pas ce qu'ils mangent, que les Doüaniers de *Perrone* à ceux qui ne déclarent pas ce qu'ils portent. La visite qu'ils font est si exacte, que non contens de vuider les Cofres & les malles, ils foüillent les gens depuis la teste jusqu'aux pieds; les femmes grosses leur sont si suspectes, qu'ils glissent quelquefois la main où l'on glisse autre chose. Et si quelqu'un porte du tabac en poudre, du Thé, des Etofes des Indes ou des Livres de Hollande, tout son bagage est confisqué. Je ne fus pas plûtôt arrivé icy, que j'allay à *Versailles* pour donner les lettres dont Monsieur de *Bonrepaus* m'avoit chargé. Les Persones à qui elles s'adressoient firent en vain tout ce qu'elles pûrent pour obtenir de M. de *Pontchartrain* que je justifiasse ma conduite que j'avois tenue à Plaisance. Il leur répondit froidement, que l'esprit roide & infléxible du Roy ne recevoit jamais de justifications d'un Inférieur envers son Supérieur. Or cette réponse, qui ternit en quelque façon, l'éclat du mérite & la judicieuse conduite d'un si

sage

ſage Prince, me fit bien connoiſtre que ce Miniſtre étoit moins ſévére par principe d'équité, que pour ſuivre la dureté de ſon naturel *Iroquois.* Cependant, je penſai mourir de chagrin, quoique tous mes Amis tâchaſſent de me conſoler, en me conſeillant de m'élever au deſſus de ma mauvaiſe fortune, juſqu'au changement de Gouvernement. Ils ne balancérent point à me perſuader de chercher quelque azile où je pûſſe être à couvert de la fureur de Mr. de *Pontchartrain*, pendant qu'il plaira à Dieu de le laiſſer vivre pour lui donner le temps de ſe convertir. *Je ne veux pas que le pecheur meure, mais je veux qu'il ſe convertiſſe &c.* Cette exhortation eſt d'une belle ſpéculation, mais peu eficace lorſqu'il s'agit d'attendre ſi long temps, ſans autre reſſource que le tréſor du fond de la boëte de *Pandore.* Adieu; Monſieur, je partirai inceſſamment pour ma Province, où je ne ferai que paſſer comme un éclair; je ne vous écris pas le reſte, me contentant de vous dire ſimplement que je ſuis,

Monſieur,

Vôtre, &c.

A Paris ce 29 Decembre 1694.

MONSIEUR,

VOus ſerez bien ſurpris d'aprendre que je ſuis à la veue d'une Terre dont il ne me reſte que le nom. Mais ce qui ſuit vous ſurprendra d'avantage, c'eſt que toutes les re-

recommandations des premieres Perſonnes de la Cour n'ont pû toucher le cœur de Monſr. de Pontchartrain, tant il eſt prévenu contre moy. Il eſt queſtion de vous dire qu'étant parti de Paris avec bien du mécontentement, j'allai m'en conſoler, quelques mois, dans une certaine Province du Royaume qu'il vous ſera trés facile de deviner. De là je fis un ſaut droit à la Rochelle, où je m'embarquai ſur un Bateau qui porte ordinairement des Paſſagers à la *Tremblade*. Je me trouvai dans cette Voiture dans la Compagnie d'un Moine blanc, dont l'hiſtoire eſt trop ſinguliére pour n'en pas dire quelque choſe. Il s'apelloit *Don Carlos* Baltazar de Mendoza ; il eſt fils d'un bon riche Gentilhomme de Bruxelles ; il eſt âgé d'environ trente trois ou trente quatre ans, & pour le moins auſſi haut & auſſi maigre que moy. Il ſervit trois ou quatre ans le Roy d'Eſpagne en qualité de Capitaine de Cavalerie, & comme il s'attachoit plus à l'étude des Sçiences qu'à celle de plaire au Gouverneur général des Païs-Bas, ſa Majeſté Catholique luy refuſa un Régiment que ſon Pére ofroit de lever à ſes dépens. Ce refus l'obligea de quitter le ſervice; enſuite ſes parens le voulant marier, il alla ſe faire Moine en Allemagne, & quelque temps aprez il jetta le froc aux orties. Les gens qui m'ont conté ſon hiſtoire, m'ont aſſuré qu'il avoit repris & laiſſé pluſieurs fois ſon froc. Quoiqu'il en ſoit, on peut dire que ce Moine eſt un des habiles hommes de ſon ſiécle. Il poſſéde auſſi parfaitement les meilleures Sciences, que les principales Langues

gues de l'Europe. C'eſt un aveu qui eſt ſorti de la bouche des plus fines gens de Bourdeaux, qui luy rendirent pluſieurs viſites dont je fus le témoin, car nous logeâmes enſemble dans cette ville-là. Le meilleur de l'affaire, c'eſt que le lendemain de noſtre arrivée deux Marchans de ſon Païs luy contérent de beaux Loüis d'or, d'une partie desquels il ſe défit en faveur des Soldats du Château Trompéte, qui n'auroient jamais creu qu'un homme d'Egliſe pût être ſi libéral envers des gens de guerre. Tous les Théologiens, Mathématiciens, & Philoſophes qui le viſitérent étoient ſi charmez de ſon ſçavoir, qu'ils avouoient que l'homme du monde le plus ſubtil & le plus pénétrant ne pourroit jamais aquérir aprez une étude de 60. ans, les connoiſſances de celuy-ci. Nous demeurâmes quinze jours à Bourdeaux, ſans qu'il eût la curioſité de voir autre choſe qu'une petite Egliſe du Voiſinage, & le Château Trompéte. Il liſoit & écrivoit inceſſamment: mais pour de Breviére, *neſcio vos.* Je croy même qu'il n'en portoit pas. Car il n'eſtoit ni Diacre, ni Preſtre. Pour ce qui eſt de ſon Ordre, il ne m'a pas eſté poſſible de le ſçavoir; car quand je le luy ay demandé, il m'a répondu, *Je ſuis Moine blanc, & rien plus.* Nous prîmes tous deux place dans le Carroſſe de Bayone (car il s'en va en Eſpagne) & lorſque nous arrivâmes à *l'Eſperon*, nous nous ſéparâmes, & je pris la route de *Dax*, & luy celle de *Bayone*. Je ne fus pas plûtôt arrivé dans la maiſon Champêtre où je ſuis, que je reçûs une infinité de viſites, dont

dont j'aurois bien peu me paſſer ; car j'ay la teſte ſi pleine des contes de vigne, de jardinage, de chaſſe, & de pêche, dont on me parle depuis quatre jours, qu'à peine ay-je l'eſprit aſſez libre, pour vous dépêcher cet Exprez, & pour vous faire un détail des affaires qui m'obligent à vous demander une Entreveüe; mais ce qui me trouble d'avantage, eſt l'impertinente folie de nos plus ſages Compatriotes. Car ces bonnes gens tant Preſtres, Gentishommes, que Païſans ne font que me parler de Sorciers, depuis le matin juſqu'au ſoir, & même ils vous citent en particulier comme l'homme du monde à qui les Sorciers ont fait le plus de niches. Enfin, pour peu qu'ils continuent à me débiter leurs chiméres, je croi que je deviendrai Magicien. Ces Viſionaires m'aſſûrent d'un grand ſérieux que tel & telle ſont Sorciers, quelques-uns jurent de bonne foy qu'ils le ſont eux-mêmes, d'autres me diſent en conſçience, qu'ils l'ont été, & qu'enſuite ils ont quitté le ſabath. Je demande aux uns & aux autres les charmes de ce ſabath, ils me répondent que c'eſt un Palais où l'on trouve les meilleurs Vins, les plus beaux repas, les plus belles Femmes, & la plus agréable ſimphonie qui ſoit ſous le Ciel ; qu'on y boit, qu'on y mange, qu'on y danſe, & qu'on y fait avec les Dames ce qu'on peut bien faire ailleurs ſans être ſorcier. Enfin, je ne croy pas qu'il ſoit permis aux Bêtes d'être ſi Bêtes que ces Foux-là, Ceci ſurpaſſe l'imagination, car enfin, on s'appelle icy ſorcier, comme ailleurs on s'appelleroit Camarade.

Tout

Tout le monde en croit le nombre ſi grand qu'il eſt honteux à un homme de ne point paſſer pour tel ; Ainſi chacun ſe fait gloire de porter ce vénérable Tître de Sorcier. On me prend pour un Athée, depuis que je ſuis icy, parceque je me tue de dire à nos Prêtres & à nos Gentishommes qu'il n'apartient qu'aux Cerveaux creux de donner dans le paneau de ces rêveries. Mais ce qui me déſeſpére, c'eſt qu'ayant autant d'eſprit que vous en avez, vous puiſſiez vous même gober ces folies ſi monſtrueuſes, malgré cent raiſons contraires à cette ridicule opinion. Sçachez, Monſieur, qu'il faut abſolument nier la toutepuiſſance de Dieu, ſi l'on établit dans le monde les Sorciers, les Magiciens, les Devins, les Enchanteurs, les Spectres, les Fantômes, les Farfadets, les Lutins, & le Diable viſible que nous mettons à la queue de toutes ces chiméres. C'eſt avoir peu dé religion, d'eſprit, & de ſageſſe de croire que Dieu ſe ſerve de Sorciers & de Magiciens pour faire du mal aux hommes, & aux biens de la Terre. Il n'y a que les Européans capables de croire ces ſotiſes. Chacun ſe fait un plaiſir de conter ces viſions. Il ne ſe trouve perſonne qui n'ait veu, ou entendu quelque Eſprit en ſa vie. Peu de gens vont à la ſource de ces erreurs populaires. On ſe feroit un ſcrupule de croire que ce ſont des inventions des Prêtres Idolâtres, & Chrêtiens ; on a trop bonne opinion des gens d'Egliſe pour leur imputer cela ; & ſi par hazard il ſe trouve un homme perſuadé de la fourberie des Prêtres qui faiſoient

ſoient parler les Oracles, pour excroquer la bourſe des hommes, & les cuiſſes des Femmes, il ſe trouvera cent ignorans qui ne le croiront pas. Croyez-moy, Monſieur, j'en demeure à ces anciens Prêtres, pour ne pas vous ſcandalizer par les induſtries des Modernes; j'ay la Marmite du Pape trop en tête pour l'empêcher de boüillir; car elle pourroit bien eſtre un jour ma derniére reſſource, ainſi je dois me taire. Ceci mériteroit une Diſſertation claire & diſtincte; peut-être l'aurez vous de moy quelque jour. Cependant aprenez, s'il vous plaît, qu'un * Eſprit fort ne ſçauroit jamais ſe laiſſer perſuader qu'il y ait des Sorciers &c. ſur tout en conſiderant qu'ils ſont tous gueux comme des Rats d'Egliſe; & comment eſt ce que ces Coquins auroient le courage de ſe fier à un Maître qui les laiſſe pendre & brûler, bien loin de leur enſeigner des tréſors cachez, & mille autres ſecrets dans le commerce du monde, qui pourroient les enrichir? Comment peut-on croire, je vous prie, que Dieu donne le pouvoir à ces gens là d'exciter des tempêtes, de bouleverſer les élémens? On prétend que le diable les engage par des promeſſes, &qu'il fait des pactes avec eux ſous ſeing privé; ſi cela étoit-il s'enſuivroit que Dieu donne le pouvoir au Diable de ſéduire les miſérables Mortels, ce qu'il ne ſçauroit faire ſans authoriſer

* J'appelle Eſprit fort un homme qui aprofondit la nature des choſes; qui ne croit rien que ce que la raiſon a meurement examiné, & qui ſans avoir égard aux préjugez, décide ſagement les affaires dont il s'eſt éclairci à fond.

ser le mensonge. Ainsi, c'est insulter en forme la sagesse de Dieu, de prétendre qu'il arme l'Ennemi dn Genre-humain contre les hommes. Il n'apartient qu'aux Cerveaux creux & propres à recevoir toutes sortes de révêries, de croire comme des Articles de Foy, la méchanceté des Sorciers, l'industrie des Magiciens, le pouvoir des Enchanteurs, l'apparition des Esprits, & la souveraineté du Diable, puis que tout cela ne se trouve que dans l'imagination des Fous & des Cagots. Il est bon que la populace se repaisse de ces chiméres ; les gens qui les prêchent y trouvent leur compte par tout païs ; faites un peu d'attention à ceci, & vous trouverez que j'ay raison. Il ne falloit autrefois qu'être Philosophe ou Mathématicien pour être Sorcier. Les sauvages croyent qu'une montre, une boussole, & mille autres machines sont meues par des Esprits. Car les peuples ignorans & grossiers se forment des idées extravagantes de tout ce qui surpasse leur imagination. Les Lappons & les Tartares Kalmoukes ont adoré des Etrangers, pour leur avoit vû faire des tours de gibeciére. Le mangeur de feu de Paris a passé trés-long temps pour un Magicien. Les Portugais brûlerent un Cheval qui faisoit des choses merveilleuses ; & son Maître l'échapa belle, parce qu'on le croyoit un peu Sorcier. En Asie les Chimistes sont reputez empoisonneurs ; en Afrique les Mathématiciens passent pour des Enchanteurs ; en Amerique les Médecins sont regardez comme des Magiciens, & en quelques endroits de l'Europe ceux qui possédent la langue Hebraique sont acusez d'être Juifs. Revenons aux Sorciers ; quelle

quelle apparence y a-t-il que ces gens-là voulussent donner leur ame au Diable, pour les plaisirs imaginaires du sabat, pour empoisonner des Bestiaux, pour faire tomber des orages de grêle sur les bleds, pour élever des Vents furieux qui renversent les arbres, & les fruits? Ne lui demanderoient ils pas plûtôt des richesses? Car enfin, si le Diable a le pouvoir de bouleverser les Elemens, & d'interrompre le cours de la Nature, pourquoy nauroit-il pas celui de tirer de l'or des Mines du Perou ou des Trésors de l'Europe, pour faire des pensions à tous ces Sorciers, qui sont gueux comme des Rats d'Eglise. Vous me répondrez que les piéces d'argent se convertissent dans les mains de diable en feüilles de Chêne; or cette raison détruit le pouvoir qu'il a de faire tant de merveilles, & même celuy qu'il communique aux Sorciers. Mais supposons qu'il ne luy soit pas permis de manier de l'argent, ne pourroit il pas, étant aussi sçavant qu'on le fait, leur enseigner les moyens d'en aquérir dans le Commerce & dans les Jeux, leur indiquer les trésors cachez ou perdus par le naufrage des Vaisseaux, ou du moins leur donner le même secret qu'au Magicien *Pasetes*, qui faisoit revenir dans sa bourse l'argent qu'il avoit dépensé? Vous trouverez des gens qui vous soutiendront que le Diable s'est servi de la goetie trés-long temps avant le Déluge, pour précipiter les peuples dans une idolatrie magique; mais si vous menez ces Docteurs de conséquence en conséquence, il s'ensuivra que Dieu seroit d'une malice atroce; ce qui ne sçauroit

roit estre. Ne vous étonnés pas, Monsieur, de ce que je nie à cette heure les Magiciens, aussi bien que les Sorciers ; je le fais parce que, à mon avis, si l'on convenoit des uns, il faudroit convenir des autres. Il n'y a point d'homme au monde qui ne prenne *Agrippa*, pour le Prince des Magiciens ; cependant il ne l'estoit non plus que vous. Voici en quoy consistoit sa Magie. Ce Philosophe des plus habiles de son siécle ayant donné des preuves de son sçavoir, en présence de la Canaille de Lion, les Femmes en furent si charmées, qu'elles se servirent presque toutes de luy pour coëffer leurs Maris, il eut quelques Religieux Démonographes pour Rivaux, qui le mirent aussitôt à la tête des cinq Papes que le Cardinal schismatique *Benno* a eu l'insolence de traiter de *Magiciens*. Cependant, le Livre d'Agrippa fait autant d'impression sur l'esprit des sots, que le Grimoire, les clavicules, & que le Heptameron de Pierre *d'Apono*. Toutes ces chiméres viennent des impertinens Démonographes, qui ont rempli toute la terre d'illusions, par malice, ou par ignorance. Je ne sçaurois lire les Livres de Jean *Nider*, de *Uvier*, de *Niger*, de *Sprenger*, de *Platine*, de *Tostat*, & des Jésuites *del Rio*, & *Maldonat*, sans les maudire éternellement, car ils soûtiennent des absurditez si contraires à la Raison & à la sagesse de Dieu, que les Princes Chrestiens devroient faire une recherche de tous ces Exemplaires, pour les faire brûler par la main du Bourreau, sans épargner la Démonomanie de Jean *Bodin*, le Maillet

des Sorciers, & les ſept Trompétes. Quelle apparence y a-t-il qu'*Eric* Roy des Gots fût ſurnommé *Chapeau venteur*, à cauſe qu'il appeloit tous les vens avec ſon chapeau, les faiſant tourner vers la partie du Monde que bon luy ſembloit ? Que *Paracelſe* eût une Armée de Diables ſous ſon commandement; Que *Santabarenus* fit voir à l'Empéreur Baſile ſon fils en vie, quoiqu'il fût mort; Que *Michel l'Ecoſſois* prédît à l'Empereur Fréderic II. le jour qu'il mourroit à *Fiorenzola* dans la Poüille, que *Pithagore* fît mourir un ſerpent en Italie, par la vertu de certaines paroles magiques ? Cependant ces Auteurs ſoûtiennent cent mille fables de cette nature, comme des Véritez inconteſtables. Mais ce que *Gervais* ſoûtient de la mouche d'airain de Virgile, couronne l'œuvre. Je m'étone qu'un Chancelier de l'Empéreur Othon ait pû montrer ſon extravagance par cette fauſſeté, ſuivie de mille autres; cela vous fait voir que la Dignité de Chancelier n'a pas toûjours la vertu de rendre ſages tous ceux qui en ſont revêtus. N'avons-nous pas oüy dire cent fois que le Diable avoit emporté le Préſident *Pichon* ? Perſone ignore-t il le pacte de Mr. le Marêchal de Luxembourg; & ne croit on pas aveuglément que le pauvre * *Grandier* fit ſortir cent diabletins de l'enfer, pour entrer dans le corps des Réligieuſes de Loudun ? Quelles impertinentes ſotiſes allégue Jean *Schefer* dans ſon

* Curé de Loudun que la tiranie du Cardinal de Richelieu fit périr par le feu, ſans avoir commis d'autre crime que celuy de luy avoir déplû.

ſon Hiſtoire de la Laponie? Cela n'eſt-il pas étonant qu'on permet la lecture de ces livres? N'y a-t-il pas des gens aſſez fous pour croire ces Chiméres, comme des articles de Foy? Les desabuſerez-vous, & vous ſera-t-il poſſible de les perſuader qu'il n'y a point de Noüeurs d'éguillete, d'Empſalmiſtes qui gueriſſent les playes par des paroles, de Vendeurs de Caractéres, qui par la vertu de certaines fioles, jarretiéres, &c. font des miracles de toutes eſpeces? Non, Monſieur, vous n'en viendriez jamais à bout. On vous prendroit pour un Hérétique; ou tout au moins pour un Magicien, qui butteroit par cette fineſſe à mettre à l'abri des pourſuites de vôtre Parlement toute la Confrairie Magique. Croyez moy, Monſieur, tout ce que je vous écris eſt poſitif, le Diable n'a pas le pouvoir de ſe manifeſter à nos yeux; par conſéquent il ne ſçauroit nous attirer dans ſon parti, par des conventions de Magie, ou de ſortilege; cela repugneroit trop à la bonté de Dieu, qui ne tend point de pieges aux hommes deja ſujets à tant d'égaremens, par leur propre miſere. Mon intention, comme vous voyés, n'eſt pas de nier le Diable, car je croy qu'il eſt aux Enfers; mais je nie qu'il ait jamais ſorti de ce païs-là, pour venir faire du ravage en celuy-ci. Vous aurez beau m'alleguer les paſſages de l'Ecriture; je vous répondray que ſi vous les preniez tous à la lettre, vous doneriez des pieds & des mains à Dieu, & même il faudroit que vous fiſſiez parler le St. Eſprit comme un Iroquois. Il faut que vous ſcachiez qu'avant l'arrivée

du Meſſie, les Demons étoient des Dieux bénins & Tutelaires, & ce mot de δαιμονία ne ſignifioit autre choſe que les bons Genies. Mais les Evangeliſtes les ont rendus infernaux, en leur donnant l'épithete de κάκα, qui veut dire méchans. Ce qui fait que depuis ce temps-là les bons Diables ſont devenus malins, ſelon le ſens litteral. Vous voyez donc, Monſieur, que je ne m'obſtine qu'à nier les Sorciers, les Magiciens, les Enchanteurs &c. Cela m'eſt d'autant plus facile que les Intreprétes de l'Ecriture ſainte les appellent indiféremment Aſtronomes, Chiromanciens,& Aſtrologues. De ſorte que par l'explication de ces mots ſinonimes, ils n'ont jamais prétendu dire que ces gens-là fuſſent les Ecoliers du Diable ; ceci mériteroit une Diſſertation fort étendue. Car la matiére eſt un peu délicate. Je me contente de l'éfleurer en paſſant, ſans m'arrêter plus long-temps à juſtifier des Criminels d'un Crime imaginaire,qu'il eſt impoſſible de commétre effectivement. Croyez moy, Monſieur, les Magiciens ſont ces Filoux qui coupent adroitement la Bourſe, & qui décrochétent les portes avec la même ſubtilité; les Spectres, les Fantômes, les Lutins, les Farfadets & les Eſprits ſont ces Marauts de valets qui volent de nuit les fruits du jardin, le bled du grenier, l'avoine de l'écurie, qui careſſent les ſervantes, & peut-être, la femme de leur Maître. Les Enchanteurs ſont ces Coureurs de Ruelles, ces Soupirans en tître d'office, qui ſous promeſſe de mariage, atrapent les ſottes filles, qui donnent dans

dans le paneau de leurs Enchantemens. Les devins ſont ces fins Eccléſiaſtiques qui connoiſſant la foibleſſe d'eſprit de certains Richards leur extorquent des legs pieux, avec leur dextérité ordinaire ; & les Sorciers ſont ces faux Monoyeurs dont nôtre Païs eſt aſſez fertile, auſſi bien que de ces Rogneurs qui font la barbe ſi adroitement aux Piaſtres & aux Piſtoles d'Eſpagne; car c'eſt juſtement durant la nuit, & dans les lieux les plus cachez qu'ils font ces operations ſabathiques. Je vous dis tout ceci pour en être bien informé. Aprez cela vous en croirez tout ce qu'il vous plaira. Je ſçay que les Bearnois ont un peu de penchant à la ſuperſtition;ils en ſont redevables aux anciens Membres de leur * Parlement,qui pouſſéz d'une cruauté pire que celle de Néron, ont fait brûler tant de pauvres malheureux Innocens. Si ces enragez Conſeillers ſont en Paradis, il eſt ſûr que vous ni moy n'irons jamais en enfer. Croyez moy, tout homme qui ſera capable de croire les chiméres dont il eſt queſtion, ne héſitera pas à gober cent mille autres fables, dont les gens d'eſprit ſe moquent fort ſagement.Mon intention n'eſt pas de deſabuſer le Vulgaire ignorant, car ce ſeroit vouloir prendre la Lune avec les dents. Ce n'eſt qu'à vous à qui j'en veux; car vous jurez (à ce qu'on dit) que tous les Chats de la Province ont l'honeur d'être animez par les ames de ces anciens Sorciers,dont les cendres ont ſervi ſi long temps aux Blanchiſſeuſes de *Pau* pour faire la leſſive. Vôtre ſalut ne dépend pas de cette créance. Car ce n'eſt pas un Arti-

* *Pau* Capitale du Bearn Province de France.

cle de foi. On ſe fait grand tort à ſoy-même d'ajoûter foy à ces ſornétes d'apparitions. C'eſt être ingénieux à ſe faire peur, en ſe mettant dans l'eſprit qu'un Diable ſe transforme en Dogue, un Sorcier en Chat, un Magicien en Loup, & qu'une Ame du Purgatoire préne toutes ſortes de figures pour mandier des priéres à des Vivans, qui ſont aſſez embarraſſez à prier Dieu qu'il les exauce eux-mêmes. Dez-qu'on croit ces viſions, on ne ſçauroit coucher ſeul dans une Maiſon, le bruit d'un Rat ſufiroit pour faire glacer tout le ſang dans les veines d'un homme comme vous. Car une imagination épouvantée tremble à la veue de ſes propres chiméres. Outre le mal qu'on ſe fait à ſoy-même, on en cauſe beaucoup aux autres, par le récit qu'on fait de mille avantures impertinentes & ridicules. Les eſprits foibles les avalent comme de l'ipocras, on intimide tellement les femmes qu'elles ſont obligées de faire coucher avec elles, en l'abſence de leurs Maris, des gens aſſez réſolus pour faire tête aux Sorciers, aux Magiciens, aux Spectres &c. Les jeunes filles ne ſçauroient aller verſer de l'eau, ſi quelque Laquais bien armé ne les accompagne le flambeau à la main. Enfin, il arrive de ceci mille choſes fâcheuſes, dont les Voleurs, les Scelerats, & les Paillards profitent avantageuſement. Pour moy je jureray de bonne foy que je n'ay jamais de ma vie rien vû, ni entendu de ſurnaturel, pendant la nuit, en quelque Païs que je me ſois trouvé. J'ay fait tout ce que j'ay pû pour voir ou entendre quelque nouvelle de l'autre monde. J'ay traverſé plus de cent

fois à minuit le Cimetiére de Quebec, en me retirant seul à la basse Ville, & je n'ay jamais rien aperceu ; mais supposons que j'eusse veu quelque fantôme, (excusés la supposition) sçavez vous ce que j'aurois fait? Le voicy. J'aurois passé mon chemin l'épée nue sous le bras, fort tranquillement. Si le Spectre eût esté à côté, & s'il se fût posté dans le milieu du chemin, je l'aurois prié fort honêtement de me laisser passer. Vous répondrez à cela, que les épées & les Pistolets sont fort inutiles en ce cas-là ; je l'avoüe: mais il seroit arrivé de deux choses l'une, qui est que si c'eût été un Spectre (ma supposition continuant) j'aurois aussi peu blessé de mon épée une Ombre, une vapeur, que cette ombre & cette vapeur auroit pû me blesser ; & si c'eust esté quelque Vivant sous une figure hideuse, mes armes auroient produit l'effet de châtier un insolent. Remarquez, s'il vous plait, que dans tous les contes d'apparitions d'Esprits, de Fantômes, de Lutins &c. Vous n'avez jamais esté tué ni blessé, (au moins n'en avons nous jamais veu) si donc ces prétendus Ambassadeurs d'enfer, ont les bras si mous, pourquoi les craindrons nous davantage que les éclairs afreux qui précedent les éclats du Tonerre? Car enfin, une homme sage ne doit naturellement craindre autre chose que ce qui peut lui nuire directement ou indirectement. Cependant (me direz vous) il faut qu'il y ait quelque chose à cela, que je ne conçoi pas, puisqu' un homme de guerre reconnu pour brave & pour intrépide en cent occasions, a

tremblé, pâli, & ſué de frayeur, à la veüe & au bruit d'un jeu de Fantômes vivans, qui prétendoient ſe divertir à ſes dépens. Je conviens que cela peut arriver, puiſque cela eſt déja arrivé à des gens de courage. Mais cela provient de ce qu'ils ont donné dans les viſions dez leurs plus tendres années, & qu'ils s'y ſont toûjours entretenus, ſans ſe donner la peine de bien examiner s'il pouvoit y avoir des Spectres, ou non. Ils ont crû ce que les autres gens bornez croyent de la puiſſance du Diable, en un mot, ces gens-là ne craignent uniquement que leur imagination. C'en eſt fait, je m'arrête là, car le temps preſſe. Je dois travailler ſans ceſſe à mes affaires. Dieu veuille que je ne trouve point de Chicaneurs en mon chemin, car on ne ſe tire pas ſi bien d'affaire avec eux, qu'avec les Sorciers & les Fantômes. Je vous demande une entreveue à *Orthez*. Les papiers qui accompagnent cette lettre vous diront le fait dont il eſt queſtion. Je voy que ce Païs eſt bon, mais, entre nous, la monoye ni galope guére, c'eſt ce qui ne m'accommode pas; car on ne vit pas ſans argent parmi les Européans, comme on fait parmi les Hurons de Canada. Je regréte ce Païs-là toutes les fois que la marée décend de ma Bourſe, pour faire Place aux inquiétudes & aux ſoucis que j'ay pour la remplir de ce précieux métal, qui donne de la joye & de l'eſprit, & toutes ſortes de beaux ta-

lens

lens aux hommes les moins hommes. Sur cela je ſuis,

Monſieur,

Vôtre &c. à Erleich.

Le 4 Juillet, 1695.

MONSIEUR,

POur le coup je ſuis ſauvé, aprez l'avoir échapé belle, comme vous l'aurés ſans doute apris, lorsqu'on vous aura donné des nouvelles de ma fuite, dont voicy le détail, en fort peu de mots. J'étois prêt à me trouver au Rendez-vous que je vous avois donné à *Orthez*, & pour cet effet j'avois eſté à *Dax*, où je devois recevoir des papiers, qui me paroiſſoient fort utiles; quand, pas un bonheur ſans égal, une lettre d'une certaine perſonne de Verſailles me fut rendue. Je ne l'eus pas plûtôt leüe que je pris le chemin de mon Auberge, afin de méditer les moyens de ſortir du Royaume, ſans être pourſuivi. Vous pouvez croire que mon Conſeil fut bien tôt aſſemblé, car une cervelle comme la mienne n'eſt pas de nature à perdre le temps en délibérations. Sur ce pied, je me déterminai à donner le change à mon Hôte, luy demandant par écrit le chemin d'*Agen*, où je ſupoſay avoir quelque afaire. Le meilleur de l'affaire c'eſt que j'avois déja tiré de mes Fermiers prés de deux cens Loüis, comme vous l'avez apris,

avec un trés-beau cheval qui m'a ſi généreuſement retiré du bourbier. Il fut queſtion de me lever au point du jour, & de me faire conduire par une porte de la Ville, qui me menoit à toute autre route que celle dont je vous parleray. Car, dez-que je fus ſorti, je pris le chemin *d'Orthez*, évitant toutes ſortes de Bourgs & de Villages, paſſant par des Landes, dans des Champs, dans des Vignes, & dans des Bois, en ſuivant de petits ſentiers, couchant en des maiſons écartées. Je n'avois d'autre guide que le ſoleil, & la veüe des Pirénées. Je demandois aux gens que je rencontrois dans mon chemin, quel eſtoit celuy de *Pau*, enfin, pour couper court, ſans m'arrêter au récit de quelques rencontres, je vous diray que j'arrivay à *Laruns* le dernier Village de Bearn, ſitué, comme vous ſçavez, dans la Vallée *d'Ozao*. Je ne fus pas plûtôt entré dans cet impertinent Village, qu'un tas de Païſans m'inveſtit de tous côtez. Jugez, s'il vous plaît, ſi je n'avois pas raiſon de croire que le grand Prevôt n'étoit pas loin. Cependant je me trompai, car ces Coquins ne m'arrêtérent que parce que ma mine leur parut Huguenote. Ils me laiſſérent pourtant métre pied à terre, dans un Cabaret, que vous auriez pris pour l'Antichambre de l'enfer, tant il eſtoit obſcur & plein de fumée. Ce fut là que le Curé prit la peine d'acourir pour m'interroger ſur des matiéres de Réligion. Ce fut auſſi là où je connus que la plûpart des Curez de Village, ſçavent auſſi peu ce qu'ils croyent, que leurs Paroiſſiens, car aprés luy avoir répon-

du ſur tous les Points dont il m'avoit interrogé, il jura ſur ſon Dieu que j'étois Huguenot. C'eſt icy, Monſieur, où la patience penſa m'échaper, mais à la fin conſidérant que j'avois affaire à des Bêtes, je creus qu'il faloit auſſi les traiter en Bêtes, il falut donc me réſoudre à leur réciter des Litanies & les Vêpres du Dimanche. Cependant cela ne produiſit pas l'effet que j'en attendois; Car ils s'obſtinoient toûjours à me vouloir conduire à Pau. Aprez cela jugez de l'embarras où je me trouvois. Car cette infame Canaille diſoit que les Pſeaumes & les Litanies étoient les premiéres priéres que les Huguenots aprenoient pour ſortir du Royaume. J'avois beau dire que j'étois Ecuyer de Mr. Sablé d'Etrées, & que j'allois joindre cet Ambaſſadeur en Portugal. C'étoit *clamare in Deſerto*. J'avois beau les menacer d'envoyer un Exprez à l'Intendant de *Pau*, pour demander juſtice de l'affront qu'ils me faiſoient, & de mon retardement. Tout cela ne les touchoit point. Enfin, aprez avoir bien réfléchi ſur l'embarras où je me trouvois, je me réſolus d'eſſayer tous les moyens qui peuvent éblouïr les ignorans, quoique la choſe fût difficile, parce qu'ils ſe donnoient tous des airs de Docteurs. C'eſt icy où je dois prier Dieu qu'il béniſſe l'Inventeur du Tabac en poudre, car pendant que j'agitois mon eſprit trois ou quatre heures avec ces Marauts, je ne faiſois qu'en prendre ſans m'en apercevoir. Or comme j'ouvrois ma Tabatiére à tout moment, un des plus traitables Païſans de la Compagnie

s'avisa de me demander à voir la peinture qui étoit dedans ; laquelle représentoit une Dame de la Cour étendue sur un lit de repos toute nue, les cheveux épars. Celuy-ci ne l'eut pas plûtôt veue, que l'aïant fait voir aux autres, ils se dirent entr'eux en *Bearnois*, que c'étoit une Madelaine. A ce beau mot je pris courage, ne faisant pas semblant de l'entendre ; quand tout à coup le Curé me demanda ce que ce portrait-là signifioit. Je luy répondis que c'étoit une Sainte qui vengeroit l'insulte qu'on faisoit au meilleur de tous ses Devots, & prenant la bale au bond, je regardai fixement cette nudité, & je forgeai sur le champ une priére à cette Sainte, suivi d'un éloge, où je luy atribuois plus de miracles qu'à tous les autres Saints de Paradis. Cette oraison jointe aux exclamations que je faisois aveugla tellement la Troupe, que chacun baisa, tête nue, la Dame dont il est question, avec un zéle merveilleux. Alors je cessai d'être Huguenot, d'autant plus que je continuai à invoquer cette Sainte qu'on connoît en Bearn avec la même ferveur & la même disposition à faire des miracles. Ce fût à qui pourroit obtenir ces priéres par écrit, pendant que chacun s'empressoit à l'envi de me guider dans les Montagnes, & de me fournir des Mules. Voilà, Monsieur, un détail assez plaisant des effets du Tabac en poudre. S'il sert à bien des gens pour trouver une réponse, pendant cet espace de temps qu'il luy faut pour aller depuis les doigts jusqu'au fond du nez ; il m'a servi d'une autre maniére à me tirer d'afai-

res, ſans y penſer. Quel malheur pour un honête homme d'eſtre obligé de profaner les Saints pour ſauver ſa vie? Il eſt vray que j'ay dirigé mon intention en cela. Néanmoins, j'en ay demandé pardon à Dieu. Or ceci vous fait voir qu'un menſonge bien habile fait dans l'eſprit du Vulgaire ignorant, des impreſſions que la vérité toute nue ne ſcauroit faire. Quelle pitié qu'un Curé ne ſçache pas ſon Cathéchiſme! pendant qu'il avale des fables pour des miracles. C'eſt l'affaire des Evêques, & non pas la mienne: il en eſt de ces Prélats comme des Officiers de guerre, pluſieurs le ſont par faveur, plûtôt que par mérite. La plûpart s'attachent à la ſçience de plaire à leurs Souverains, au lieu de plaire à Dieu. Vouloir réformer ces abus, c'eſt prétendre avaler toute l'eau de la Mer. Je n'en dis pas d'avantage; car ceci ne me touche pas. Ainſi, je reprens le fil de mon Avanture, en vous diſant que je louay deux Mules, l'une pour mon Guide,& l'autre pour moy. Mon cheval étoit ſi fatigué des éforts qu'il avoit été obligé de faire pour me ſauver, que la reconoiſſance vouloit que je le traitaſſe, avec toute ſorte de douceur & d'humanité, puisqu'il l'avoit ſi bien mérité par ſes bons ſervices. Cependant, la nuit, qui me paroiſſoit un ſiécle, tant je craignois l'aproche de l'Engeance Prevôtale, me donna plus de temps qu'il n'en faloit pour demander pardon à Dieu de l'invention dont je m'eſtois ſervi, ſous les auſpices de ſes Saints, pour me tirer d'affaire. Dans cette ſituation je mettois inceſſamment la teſte à la feneſtre,

pour appeller l'aube de-jour ; mais ce Village est si fort enclavé dans les Pirénées, qu'à peine y voit on le soleil au plus haut degré de son ascension, & la dixieme partie de la voute des Cieux. Enfin, las de cette manœuvre & fatigué des travaux du corps & de l'esprit, j'allois donner à la nature une heure de sommeil, pour trois jours de veille, quand j'entendis un grand bruit d'hommes & de chevaux à la porte du Cabaret. Les coups qu'ils y donnoient, & les cris qu'ils jettoient, firent glacer tout mon sang dans les veines. Car je crus que tous les Archers du Royaume étoient à mes trousses. Cependant, j'en fus quitte pour la peur ; car c'étoit des Muletiers qui alloient trafiquer en Espagne, Pendant ce temps là mon Guide & le jour étant arrivez ensemble, nous profitâmes de la compagnie de ces Voituriers. Ce jour-là nous passâmes jusqu'à *Sallent* premier Village d'Espagne, éloigné de sept lieues de *Sarans*, aprez avoir passé devant une maison qu'on apelle * *Aigues-Caudes*, où l'on prend les bains qui guerissent une infinité de maladies. Dez-que j'arrivay à *Sallent*, on me conduisit dans un Cabaret sombre & ténébreux, plus propre à loger des Morts que des Vivans. J'étois si fort accablé de sommeil que je dormois debout. Mais comme les Lits me parurent des greniers à poux, je fis étendre de la paille sur le planché, où je me jettai, aprez avoir permis à mon Guide de faire aussi bonne chere qu'il voudroit, pourveu qu'il ne m'éveillât pas. En cet état je dormis depuis

* C'est à dire eaux claudes.

puis nœuf heures du ſoir juſqu'au lendemain à midi, ſans m'éveiller, enſuite nous employames le reſte du jour à chercher dequoy faire un trés-mauvais repas. Le jour ſuivant nous piquâmes de fort bonne grace pour gagner un cabaret, où nous trouvâmes quantité de Poulets & de Pigeons, ſur lesquels nous-nous dédomageâmes du précedent gîte. Enfin, nous arrivâmes hier en cette Ville, qui eſt ſituée dans le plat Païs, à deux lieües des Montagnes. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que depuis *Sarans* juſqu'icy, la traverſe eſt de 22. Lieües ; & l'on ne fait que monter & décendre par des chemins ſi étroits, que pour peu qu'une Mule bronchât, on tomberoit avec elle dans des précipices affreux. Mon Guide m'a dit que la route de la Valée *d'Aſpe* eſt plus belle, plus courte, & plus commode. Mais que celle de St *Jean de pied de port* ſurpaſſe les autres, puiſqu'il n'y a que huit lieües de montagnes entre *Roncevaux* & le plat Païs de la *Navarre*. Quoiqu'il en ſoit, je ſuis ſurpris que Hercule n'ait pas ſéparé ces Montagnes, pour la commodité des Voyageurs ; comme il a fait celles de *Calpé* & *Abila* pour l'avantage des Navigateurs. Je pars demain à la pointe du jour, pour *Saragoça*, afin d'y arriver le même jour.

Je ſuis, *Monſieur*,

A HUESCA, le 11 Juillet 1695.

MON-

MONSIEUR,

DEpuis trois mois que je ſuis dans cette bonne ville de *Saragoça*, vous m'avez écrit ſept ou huit fois,en vous plaignant inceſſamment du peu de ſoin que j'ay eu de ſatisfaire vôtre curioſité, mais il faut vous en prendre à vous-même, & non pas à moy. Car, ſi vous n'aviez pas été ſi négligent à m'envoyer ce que je reçois aujourdhuy, ma plume n'auroit pas tracé dans mes Lettres l'inquiétude de mon eſprit, au lieu de vous raconter ce qui ſuit.

Je ne ſçay ſi je dois appeller cette Capitale du Royaume d'Arragon ſimplement belle, où ſi je dois y ajoûter le mot de *trés*; quoiqu'il en ſoit, elle eſt fort grande. Les Rues ſont larges, & bien pavées, les Maiſons ordinaires ont trois étages, les autres en ont cinq ou ſix, mais elles ſont toutes bâties à l'antique. Les Places ne méritent pas qu'on en parle. Les Couvens, qui ſont icy en quantité, ſont généralement beaux, & leurs jardins, & leurs Egliſes ne le ſont pas moins. L'Egliſe Cathédrale, qui s'appelle *la Ceu*, eſt un trés-beau & trés-vaſte Edifice. L'Egliſe de * *Nueſtra Senora del Pilar* n'a rien que de fort ordinaire en ce qui régarde l'Architecture. Il eſt vray, que la Chapelle où eſt cette *Senora*, ſemble tant ſoit peu curieuſe, parce qu'elle eſt ſoûterraine. Les Eſpagnols prétendent qu'elle eſt d'une matiére inconnue à tous les hommes. Sans cela,

* Nôtre Dame du Pilier.

cela, je la croirois de bois de noyer. Cette Chappelle a trente ſix pieds de longueur & vint & ſix de largeur; elle eſt remplie de Lampes, de baluſtres, & dc Chandeliers d'argent, auſſi bien que le grand Autel,& de quantité de pieds, de mains, de cœurs, & de teſtes, que les miracles de cette Vierge ont attiré dans ce lieu-là. Car vous ſçavez qu'elle en fait tous les jours qui ſurpaſſent l'imagination; mais ce qu'il y a de plus ſolide, c'eſt une infinité de Pierres précieuſes, d'un prix ineſtimable, dont ſa Robe, ſa Couronne & ſa Niche ſont remplies. Cette Ville eſt ſituée ſur les bords de la Riviére de *l'Ebre*, qui eſt large comme la Seine à Paris, & bâtie ſur un terrain égal & uni, étant revêtue d'une ſimple muraille, dégradée & déchauſſée en quelques endroits. Les Arragonois eſtiment infiniment le Pont de Pierre qui traverſe la Riviére, parcequ'ils n'en ont pas veu cent autres qui ſont plus beaux. Ils auroient plus de raiſon de regarder le Pont de bois ſitué un peu au deſſous, comme le plus beau qui ſoit en Europe. On trouve dans cette Ville des Académies pour les exercices du Corps & de l'eſprit; ſur tout une belle Univerſité qui ne céde qu'à celles de *Salamanca*, & de *Alcala de Henares*. Les Ecoliers ſont généralement tous habillez comme les Prêtres, c'eſt à dire en manteau

* On voit encore deux Egliſes conſtruites par les *Gots*, où il ne manque ni beauté ni ſolidité. On y remarque de trés belles voûtes d'ogive, qui font voir que ces Peuples entendoient parfaitement bien la Stéréotomie.

teau long. Mr. le Duc de *Jouvenazo* eſt Viceroy de ce Royaume; cette Dignité Triennalle me paroît plus honorable que lucrative; car elle ne rend que ſix mille Ecus par an. L'Archevêque, en tire vingt mille de ſon Archevêché, mais comme il eſt véritablement homme de bien, il diſtribue le tiers de ce revenu aux pauvres. Sa naiſſance eſt des plus obſcures, cependant il a été Preſident d'un des Conſeils de la Cour d'Eſpagne, peutêtre eſt-ce à cauſe de l'antipatie naturelle qu'il a toûjours eue pour les François. Les Chanoines de ſa Cathédrale, & ceux de nôtre Dame du Pilier retirent cent écus par mois de leurs Canonicats. *El juſtitia* eſt le Chef de tous les Tribunaux de l'Arragon. C'eſt entre ſes mains que les Rois d'Eſpagne trouvent une Epée nue, quand ils prêtent le ſerment de conſerver les Priviléges de ce Royaume, à leur avénement à la Couronne. Cette Cérémonie ſe fait à la Maiſon de la Députation, qui eſt un Edifice merveilleux. Le *Salmedina* eſt une eſpece de Lieutenant Général Civil & Criminel. Cette Charge de Robe & d'épée eſt triénalle, auſſi bien que celle de ſon Lieutenant. † *L'Audiencia Real* eſt compoſée de pluſieurs Conſeillers qui ſont auſſi friands d'épices que les nôtres; Outre cela il y a cinq Jurats, qui ne conſervent leur pénible Emploi que deux ans. Ce ſont des Juges de Police, qui ſe chargent du ſoin de la Ville. Enfin, je n'aurois jamais fait, ſi j'entreprenois de vous faire un détail

* Cette Charge eſt à peu prés celle de Chancelier.

† Parlement,

détail des autres Charges de ce Royaume. Le pain, le vin, la Volaille, les Perdrix, & les Liévres y sont à trés bon marché. Mais la Viande de boucherie est extrémement chére, & le bon poisson tout à fait rare. Les Etrangers, qui passent dans cette Ville, sont réduits à se loger en certaines Hôteleries que les Espagnols appellent *Meson*, où les Hôtes ne fournissent aux Passans que la Chambre & le lit, l'Ecurie, la * paille, & l'orge. Il est vray que les Valets ont soin d'acheter ce qu'on veut manger, & d'accommoder les Viandes de la maniére qu'on leur ordonne, pourvû que ce soit simplement à boüillir ou à rôtir. Les vins d'Arragon sont doux & forts, sur tout le vin rouge; car le blanc a moins de force & de douçeur. Il n'y a d'autre Divertissement icy pendant l'Eté que la promenade. Les Cavaliers & les Dames sortent séparément de la Ville, vers le soir. Mais c'est moins pour prendre le frais que pour prendre le chaud. L'Hiver on a le plaisir de la Comédie, où l'on dit que les Prêtres & les Moines vont sans scrupule. Mr. le Duc de Jouvenazo tient tous les soirs assemblée chez luy; on y raisonne, & on y boit des liqueurs ou du Chocolat. Les gens de la premiére qualité s'y trouvent presque toûjours. Ils sont honestes & affables au dernier point. Ils m'ont donné des marques sensibles d'amitié, & la plus grande est de m'avoir régalé dans leur Maison; c'est ce qui me fait voir qu'ils ne sont pas si farouches qu'on me les avoit dépeints. J'avoüe qu'en public les soûris ne

* Il n'y ni foin, ni avoine en Espagne.

ne dérident jamais leur front, & que la familiarité de la joye ne leur fait rien rabatre de leur gravité afectée : Mais dans le particulier ce ſont les plus jolies gens du monde ; c'eſt à dire les plus enjoués & les plus vifs. Les Arragonois ſont preſque tous auſſi maigres que moy. De là, Monſieur, vous pouvez juger de leur bonne mine. Ils diſent que cela provient de ce qu'ils tranſpirent beaucoup, qu'ils mangent & dorment peu ; qu'ils ont les paſſions de l'ame vives & fortes;&qu'enfin ils diſſipent les eſprits influens pas des exercices que les François ne font pas ſi ſouvent qu'eux. Leurs viſages ſont auſſi pâles que le mien. Peut-être ces mêmes exercices en ſont ils la cauſe, au moins Ovide le croit ainſi, *palleat omnis amor, color eſt hic aptus amandi.* Leur taille paſſe la médiocre. Leurs Cheveux ſont châtein obſcur,&leur tein eſt auſſi clair que celui desBearnois. Tout ce que je viens de vous dire à leur égard, ſe peut entendre auſſi de leurs Femmes, dont la maigreur ne va pourtant pas ſi loin. On ne peut pas convenir qu'elles ſoient belles,mais on ne ſçauroit s'empêcher d'avoüer qu'elles ſont aimables, ſi la nature leur a été chiche en gorge & en front,elle leur a prodigué des gros yeux étincelans, ſi pleins de feu qu'ils brûlent ſans quartier,depuis les pieds juſqu'à la teſte,les gens qui s'en s'aprochent.Elles ſont trés-obligées à *Theuno* femme de *Pithagore*,de leur avoir apris que les Perſonnes de leur Séxe ne ſont nées que pour l'agréable mêtier d'aimer, & d'être aimées. Cette douce Morale s'accorde parfaitement bien avec leur Compléxion. Auſſi la pratiquent-

quent-elles à merveilles. Car dez le matin elles courent aux Eglises, plûtôt pour conquérir des cœurs, que le Paradis ; elle n'ont pas plûtôt dîné qu'elles vont chez leurs Amies, qui se rendent service reciproquement dans leurs Galanteries, en favorisant l'entrée de leurs Amans chez les unes & chez les autres, avec bien de la ruse & de l'artifice. Il s'agit icy de finesse, car la vertu des Femmes consiste icy plus qu'ailleurs à bien cacher son jeu. Leurs Maris sont clairvoyans, & pour peu que l'intrigue soit découverte, elles courent grand risque de faire le voyage de l'autre monde, à moins qu'elles ne se sauvent dans un Couvent. Il n'y a qu'un mois & demi que je vis poignarder une Fille par son propre Frére, dans une Eglise, au pied de l'Autel, pour avoir entretenu quelque temps un commerce amoureux. Il partit exprez de Madrid pour faire ce bel exploit, dont il fut châtié par deux mois de prison. On n'a fait icy que dix-huit ou vint assassinats de guet à pend depuis que j'y suis ; parce que les nuits sont un peu trop courtes. Mais on m'a dit qu'il ne se passe guére de nuit en hiver, qu'il ne s'en fasse deux ou trois. Il est vray que ce sont des gueux & des miserables de deux Paroisses de la Ville, qui s'insultent de cette maniére-là. Ce sont de vieilles inimitiez qui les portent à cette extrémité. Ce désordre provient de ce qu'il faut de grandes preuves pour condamner un homme à mort. Et de ce que les Criminels condamnez se prévalent des priviléges du Royaume pour prolonger l'exécution d'un terme

me à l'autre. Ce qui fait qu'à la fin ils en sont quittes pour les Galéres, d'où ils sortent ensuite par mille sortes de voyes. De sorte que si quelque forte Partie ne presse les Juges, ils se sauvent toûjours de la corde. On ne sçait ce que c'est que de voler dans les rues, & ces meurtres ne se font jamais dans cette veüe-là. Je me suis souvent retiré seul de chez le Viceroy à onze heures, ou à minuit, sans qu'on m'ait insulté; il est vray que j'ai cessé de m'y exposer, sur le conseil que les gens de qualité me donnérent, de marcher toûjours accompagné, de peur que ces Assassins ne me prissent pour un autre. Quoiqu'il en soit, il n'y a rien à craindre pour les gens de quelque distinction, à moins qu'ils ne se trouvent envelopez dans quelque intrigue amoureuse; Car alors on court risque d'estre poignardé dans les rues en plein midi. Il faut donc estre sage ou s'abandonner aux Courtisanes, pour éviter ce malheur. Or de ces deux moyens le premier est le meilleur, puisqu'il conserve également la Bourse & la santé. La Noblesse d'Arragon est assez riche; mais elle le seroit davantage si les Païsans de ce Royaume, étoient aussi laborieux que les nôtres. Ces paresseux se contentent de faire labourer leurs Terres, semer, & receuillir leurs grains, par des * *Gavachos* dont l'Espagne est infectée. La populace conjecture que la France est le plus mauvais Païs du monde, puisque les François le quittent pour venir dans le leur. Il est vray

* Epitéte qu'ils donnent aux François, & qui dans le fond ne signifie rien du tout.

vray que les Laboureurs, les Coupeurs de bled, les Bucherons, & les gens de tous Mêtiers, sans compter les Cochers, les Laquais & les Porteurs d'eau sont presque tous Bearnois, ou Languedochiens, ou Auvergnats. On trouve icy quelques Marchands Bearnois, qui se sont enrichis par le commerce de France, qui, malgré la guerre, se fait encore assez ouvertement. Si les Arragonois avoient du sang aux ongles, & qu'ils voulussent enrichir leur païs, il leur seroit facile d'en venir à bout. La Riviére d'Ebre est navigable pour des Grands bateaux plats comme ceux de la Seine, depuis *Tortaza* jusqu'à prez de *Mirandébro*. Cinquante personnes qui sont décendues m'ont assûré qu'il y restoit en été trois pieds d'eau dans les endroits les moins profonds, & que d'ailleurs son courant est trés-paisible; tellement que la seule dificulté ne consiste qu'à faire des chemins le long du rivage, pour hâler ces bateaux en la remontant. Les François emmenent icy quantité de Mules & de Bidets, sur quoi ils gagnent cent pour cent, tous frais faits. Ces Mules servent pour tirer les Carrosses & les * *Galeras*, car celles d'Estramadure sont chéres, & ne reussissent pas icy, comme dans les Pais Méridionaux de l'Espagne. A l'égard des Bidets, on les débite ordinairement mieux dans le Royaume de Valence, où les Païsans s'en servent à des usages diferens, Les Carrosses de ce païs ont, à peu prez, la figure des Coches de France, & ils vont d'une

* Grandes Charretes, qui portent 80. quintaux & qui sont tirées par huit Mules.

d'une ſi grande lenteur, qu'ils ne feroient pas le tour de la Ville dans le plus grand jour de l'Eté. La Mode d'aller en viſite à Cheval eſt icy comme en Portugal, & les Gentishommes & les Officiers de guerre ſont habillez à la Françoiſe; ils trouvent que l'habit à l'Eſpagnole eſt inſuportable, à cauſe de la *Golilla*, qui eſt une eſpece de Carcan, où le cou ſe trouve tellement enchaſſé, qu'il eſt impoſſible de baiſſer ou de tourner la teſte. L'habit des Femmes paroît un peu ridicule aux Etrangers, quoiqu'ils ne le ſont pas dans le fond. Je trouve à l'heure qu'il eſt, celuy des nôtres cent fois au deſſous; les Eſpagnoles ne ſcauroient cacher aucun défaut de nature. Leur taille, leur grandeur, & leurs cheveux paroiſſent tels qu'ils ſont; car elles ne portent ni coeffes, ni talons, ni corſets de baleine. Si les Françoiſes étoient obligées de prendre cette mode-là, elles ne tromperoient pas tant de gens, par leurs tours de cheveux, leurs talons, & leurs fauſſes hanches. Il eſt vray qu'on pourroit un peu reprocher aux Eſpagnoles de montrer à découvert la moitié de leurs bras, & de leurs épaules; mais en même temps il ne faudroit pas épargner les Françoiſes, qui afectent d'étaler deux piéces plus tentatives & plus animées. Car dés qu'on alléguera que les unes ſçandalizent par derriére, on aura le même droit de répondre que les autres ſcandalizent par devant. Au reſte, ſi les Femmes ſont gênées, elles ont l'agrément d'eſtre fort conſidérées. Car dés qu'elles paſſent dans les rues,

rues, à viſage découvert, en Carroſſe, ou à pied, on s'arrête pour leur faire une révérence ; à quoy elles répondent par une inclination de teſte, ſans plier le genou. Leurs Ecuyers, qui ſont des Vieillards hors de ſoupçon, leur donnent la main nue; car c'eſt la mode Eſpagnole. Ce ſont les ſeuls qui aïent l'avantage de toucher leurs mains, car quand un Cavalier ſe trouve par hazard dans une Egliſe auprés du Benitier, & qu'une s'y préſente, il trempe ſon Chapelet dans l'eau benite, pour luy en offrir. Il en eſt de même à la dance, ce qui n'arrive guére ſouvent. Car le Cavalier & la Dame ne ſe tiennent que par les deux bouts d'un mouchoir. Vous pouvez juger de là combien le ſalut du baiſer y paroît choquant. Il faut que je vous faſſe conoître que les Eſpagnols ne ſont pas ſi farouches qu'on le publie, en vous donnant en même temps un petit détail de leurs repas. Un Gentilhomme que je voïois trés-ſouvent chez le Viceroy, & dans les Académies, m'ayant honoré d'une viſite, je répondis à ſon honnêteté de la même maniére. Il me reçut au haut de l'eſcalier, & m'ayant conduit dans une Salle où nous-nous entretînmes une demi-heure, je luy demandai comment ſe portoit ſon Epouſe, mais il me répondit qu'il la croyoit en aſſez bonne ſanté pour nous recevoir dans ſa Chambre. Aprez cela voyant paroiſtre le Chocolat & les biſcuits, ce Gentilhomme ſe leva pour m'introduire dans

la Chambre de ſa Femme, qui s'étant tenue debout pour recevoir nos revérences, s'aſſit ſur ſon *Sofa*, pendant qu'on nous donnoit des chaiſes. Je luy dis que j'étois fort obligé à ſon Mari de m'avoir procuré l'honeur de la ſaluer; elle me répondit qu'il me regardoit comme Eſpagnol, & comme Ami; enſuite ayant pris le Chocolat, elle me demanda ſi je le trouvois bon, & ſi les Dames de France n'en prenoient pas. La converſation ne dura qu'un demi quart d'heure, car comme je craignois de pécher contre les formalitez Eſpagnoles, je me levai, je la ſaluai, & je ſortis de la Chambre avec ſon Mari, qui me pria de dîner avec luy. Nous-nous promenâmes pendant ce temps-là dans ſon Jardin, & aprez avoir fait mener ſes chevaux devant moi, nous remontâmes dans une Sale où le couvert étoit mis. Un moment aprez la Dame parut, entra, & aprez avoir ſalué à ſa maniére, elle prit ſa place d'un côté de la * Table, & nous de l'autre. On ſervit d'abord des Melons, des Raiſins, des Pavies, & des Figues; enſuite on nous donna chacun nos *pitames* à la maniére des Moines, conſiſtant en ce qui ſuit; des cotelétes rôties dans le premier plat; une perdrix & un pigeon auſſi rôtis dans le ſecond; un lapreau en pâte dans le troiſiéme, une fricaſſée de poulets

* Table ſéparée par deſſous avec des planches, afin que les pieds des Conviez ne ſe touchent pas.

lets dans le quatriéme, des † Oronges environées de petites Truites longues comme le doigt, dans le cinquiéme ; & une Tourte d'abricots dans le ſixiéme. Aprez quoy l'on porta des boüillons jaunes comme le ſafran, dont ils eſtoient remplis. Voilà, Monſieur, en quoy conſiſtoit la portion de chacun de nous. Cependant nôtre converſation ne roula que ſur les Françoiſes. La Dame prétendoit que la grande liberté que les hommes ont en France, d'entrer chez les Femmes, de joüer, & de ſe promener avec elles, expoſoit les plus ſages & vertueuſes à être deshonorées par des Indiſcrets, & des Médiſans ; qui pour ſe faire valoir gens à bonne fortune, diffament celles qui leur reſiſtent. Enfin, aprez avoir bien déclamé contre les Maris, qui digérent paiſiblement ces affronts, au lieu de ſe vanger, nous ſortîmes de Table. Elle fit ſon ſalut ordinaire, en ſe retirant dans ſa Chambre. Cependant je fis auſſi ma retraite. Le Gentilhomme marcha toûjours devant moy, juſqu'à l'eſcalier, où il s'arrêta du côté gauche, afin de me laiſſer la main, en luy diſant adieu. Il attendit que je fuſſe au pied de l'eſcalier pour recevoir un coup de chapeau ; enſuite nous nous perdîmes de veüe l'un & l'autre. Je vous raconte cette avanture

† l'Eſpece de champignons rouges deſſus & jaunes deſſous.

pour vous faire connoiſtre la maniére dont les Eſpagnols en uſent envers leurs Amis. Si cent Gentishommes m'avoient régalé, il n'y auroit aucune diférence de ce que je vous ay dit, ſi ce n'eſt, peut-eſtre, en la bonne chére. Car pour la Cérémonie, c'eſt toûjours la même choſe chez les uns, comme chez les autres. Ainſi, par cette Deſcription vous ſçavez tout ce qui ſe pratique en Eſpagne, en pareille occaſion. Je croy vous avoir dit que les Eſpagnoles nous traitent d'indiſcrets ; elles n'ont, peut-être, pas tout le tort. Car toutes les Femmes de l'Europe tiennent le même langage. Voici quelques vers Eſpagnols qu'un fou de Poëte a faits ſur cette matiére, il y a cinquante ans.

Los diſcretos Eſpagnoles.
Los maridos Zelozos,
Hazen en Callados Gozos
Orejas de Caracoles.
No ſon tales los Francezes,
Tanto no pueden cubrir,
Antes mas quieren mil vezes,
No hazer, que no dezir.

Cela veut dire en bonne proſe ; que *les diſcrets Eſpagnols aident aux Femmes à coëfer leurs Maris, par des embraſſemens ſecrets. Que les François au contraire ne peuvent rien cacher, car ils aiment mille fois mieux ne pas faire le coup, que de ne pas le dire.* Voila, Monſieur, à peu prez, le

le raiſonnement de ce Huron, qui prétend que nous faiſons gloire de payer les faveurs des Dames, avec une ingratitude qui ternit leur reputation, de fond en comble. Cet avis peut leur aprendre à ne ſe pas fier à des Evaporez. Une Femme d'eſprit ne ſera jamais embarraſſée à connoiſtre le Caractére d'un homme, lors qu'elle voudra s'en donner la peine. Les jeunes gens ſont foux. Cependant les Dames les préférent aux gens ſages, parceque la Sageſſe ne leur vient qu'à l'âge où la nature commence à filer doux. La Langue indiſcréte des jeunes Cavaliers fait un tort conſidérable à leurs Maitreſſes, mais les Femmes de chambre & les Confidentes n'en font pas moins. Les Femmes ſe perdent ſouvent elles-mêmes pour ne pas prendre aſſez de précaution envers leurs Domeſtiques. J'appelle une femme ſage celle qui ſçait bien cacher ſes folies. C'eſt un des premiers talens des Eſpagnoles. Leſquelles font en cela beaucoup de grace à leurs Maris, car enfin le coup ne fait que le cocu, au lieu que le bruit fait les Cornes. Sur ce beau mot, je finis ma lettre, en vous priant de m'écrire à *Bilbao*, où je dois aller au premier jour. Delà je côtoyerai par terre ou par mer, les côtes maritimes juſqu'en Portugal, afin de connoiſtre les Ports & les Havres dont on ma parlé tant de fois. Cette découverte me fera plus de plaiſir que ſi je voyois les plus belles Villes du monde.

 Ce-

Cela vous fait voir qu'il ne faut pas disputer des goûts,

Je ſuis,

Monſieur,

Vôtre, &c.

A SARAGOZA, le 8. *Octobre*, 1695.



